


GEOFFREY ASPIN
SUTTON
CHESHIRE ENGLAND







CHOIX

DE

PETITS ROMANS

DE

DIFFÉRENS GENRES.

CHOIX
DE
PETITS ROMANS
DE DIFFÉRENS GENRES;

PAR M. L. M. D. P.

Revus, corrigés & augmentés par l'Auteur.

TOME II.

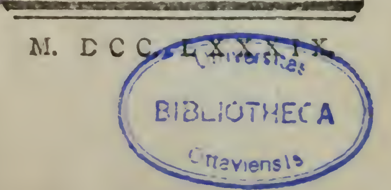


LONDRES;

Et se trouve A PARIS,

Chez GATTEY, Libraire de S. A. S. Madame la Duchesse d'Orléans, au Palais Royal, Nos 13, 14, 15.

M. DCC. LXXXIX.



Ce Recueil eſt publié avec l'agrément du Propriétaire de la Bibliothèque des Romans.

LES AMOURS
D'ASPASIE
DE MILET.

AVERTISSEMENT.

LE fonds du petit Roman que l'on va lire, se trouve dans les Œuvres de Madame de Villedieu; & c'est à titre d'Extrait des Romans de cette Dame qu'il a été imprimé au mois de Mai 1776, dans un Ouvrage périodique, uniquement consacré aux Romans; mais l'Auteur de ce prétendu Extrait s'est si fort écarté de son original, tant du côté du style que des détails, que l'on ne peut pas lui contester que cet Ouvrage ne soit absolument à lui : c'est dans cette confiance qu'il le fait réimprimer, après y avoir fait de nouveaux changemens, & rétabli les fautes de Chronologie, & celles de Costume qui étoient échappées en grand nombre à Madame de Villedieu. Ceux qui connoissent les vies de Plutarque &

l'hiſtoire de la Grèce, traduite des meilleurs Auteurs anciens, ou écrite d'après eux, reconnoîtront aiſément qu'on ne s'en eſt pas écarté ici d'un ſeul pas, ſi ce n'eſt en ſuppoſant à Solon, à Licurgue, à Periclès, & à Alcibiade, des motifs qui, s'ils ne ſont pas fondés en autorités, le ſont du moins en vraiſemblance, & augmentent l'intérêt qu'inſpirent leurs actions.

Le but du Roman hiſtorique, doit être d'embellir l'hiſtoire ſans l'altérer tout-à-fait, d'en rendre les Héros & les faits plus touchans, & les récits plus agréables.





LES AMOURS D'ASPASIE DE MILET,

TIRÉS DE L'HISTOIRE GRECQUE;

CONTENANT le Tableau fidèle des mœurs d'Athènes pendant le ſiècle de Periclès.

LE jeune Cyrus, fils du Roi de Perſe, Darius-Nothus, voyageoit, de l'aveu du Roi, ſon père, pour s'inſtruire dans les arts, les ſciences, & les mœurs de la Grèce. On lui avoit principalement recommandé de s'arrêter à Athènes, & on l'avoit, avec raiſon, aſſuré que c'étoit là qu'il pourroit recevoir les meilleures leçons de philoſophie, & connoître ceux qui portoient au plus haut degré les talens naturels & acquis. Effectivement, Athènes étoit alors le centre de la politeſſe, de la magnificence & du bon goût. Ce fut, de toute la Grèce, la Ville où Cyrus fit un plus long ſéjour. Il y garda,

en apparence, le plus févère *incognito*, pour pouvoir fréquenter plus librement le Lycée & le Portique. Il n'y paffoit que pour un jeune Seigneur Perfan ; mais quoique le defir de fe conformer à fes intentions éloignât de lui les honneurs dus à fon rang, on n'ignoroit pas qu'il étoit le fils du grand Roi. Bien avant que d'arriver à Athènes, il avoit entendu parler de la célèbre Afpafie. Sa beauté, fes talens, fes grâces, fa philofophie, fa fortune enfin, avoient fait trop de bruit dans le monde pour ne pas arriver jufqu'à lui. Un des premiers foins de Cyrus fut de s'informer fi elle étoit encore à Athènes. On l'affura qu'elle y jouiffoit toujours dans la plus grande confidération, quoique depuis la mort de Périclès & la retraite d'Alcibiade, elle eut la fageffe de ne fe plus mêler des affaires de la République, mais que d'ailleurs elle y goutoit toutes les douceurs de la vie auxquelles elle étoit accoutumée depuis long-temps. Les philofophes, les littérateurs les plus diftingués, & quelques femmes aimables, compofoient fa fociété ; & les jeunes Athéniens n'y étoient admis qu'autant que leurs mœurs & leur conduite répondoient de leur caractère. Cyrus

brigua l'avantage d'y être préſenté, & l'obtint. Il fut reçu d'Aſpaſie avec la politeſſe la plus noble & la moins gênante ; elle étoit dejà loin de la jeuneſſe, mais les attraits d'une beauté autrefois très-éclatante, n'étoient point encore abſolument effacés. La fraîcheur de ſon teint s'étoit d'autant mieux conſervée, qu'elle n'avoit point eu recours à l'art pour en augmenter l'éclat. Les minauderies lui avoient toujours été étrangères ; enfin, à juger de ſon ame par l'extérieur de ſa perſonne, on voyoit qu'elle avoit réunis la délicateſſe, la franchiſe, l'eſprit, le ſentiment, la raiſon & le naturel. Il y avoit cependant beaucoup d'art chez elle, mais c'étoit de cet art ſupérieur aux petites reſſources.

Les premières viſites ſe paſſèrent en converſations générales, dans leſquelles Aſpaſie fit briller ſon eſprit & ſes connoiſſances. Cyrus lui dit qu'il étoit perſuade que l'amour & les femmes ne devoient pas jouer un ſi grand rôle dans les Etats Républicains que dans les Monarchies, parce qu'il étoit plus facile de ſéduire un ſeul homme, tel qu'un Monarque, qu'un ſenat ou un peuple entier, dont une bonne partie étoit compoſée de gens ou vieux ou ſages, & qui ne

devoient être entraînés par aucune passion. Prince, lui répondit Aspasie, vous ne connoissez pas les Républiques : votre opinion seroit bien fondée, si dans nos délibérations chacun avoit un avis à soi ; mais c'est ce qui n'arrive presque jamais. Dans une assemblée, (quelque nombreuse qu'elle soit) le crédit est partagé entre un très-petit nombre de personnes ; une seule, quelquefois, ramène toutes les opinions à la sienne ; & si cette révolution, assez ordinaire, est l'effet des inspirations d'une femme, c'est alors cette femme qui gouverne véritablement la République. Je n'ai garde, ajouta-t-elle en baissant les yeux, de vous en donner des preuves certaines & assez récentes ; mais tous les temps m'en fournissent. Croyez-vous, par exemple, que Solon & Licurgue, ces fameux législateurs de Lacédémone & d'Athènes, n'ont pas consulté l'amour lorsqu'ils ont donné ces loix, d'après lesquelles ces mêmes Villes sont encore gouvernées aujourd'hui.... Non, en vérité, je ne l'aurois jamais cru, répartit Cyrus. Eh bien, dit Aspasie, permettez-moi de vous l'apprendre.



HISTOIRE

DE SOLON.

SOLON étoit iſſu d'une illuſtre famille; puiſqu'il deſcendoit de Codrus, le dernier des Rois d'Athènes, qui eut la gloire de ſe ſacrifier pour ſon Peuple. Animé des mêmes ſentimens, mais bien éloigné d'aſpirer au même pouvoir, dès qu'il fut en âge d'avoir une opinion à lui, non-ſeulement il crut qu'Athènes devoit ſe gouverner en République, mais que l'autorité ſouveraine appartenoit au Peuple; que l'application journalière des loix devoit être confiée aux Magiſtrats, mais que le Peuple étoit le ſeul & le véritable Légiſlateur. Il s'en falloit de beaucoup que les grands & les riches d'Athènes penſaſſent ainſi. Ils prétendoient dominer le Peuple, au lieu de le gouverner, & preſcrire des loix, au lieu de faire exécuter

celles déjà faites. Solon ne voulut publier les ſiennes qu'après avoir acquis une parfaite connoiſſance de tous les Gouvernemens étrangers, en voyageant dans la Grèce & dans l'Aſie, & s'être mis en état de les comparer les uns aux autres. Pendant pluſieurs années, il viſita tous les Pays avec leſquels nous avons quelque relation. Le négoce lui ſervit de prétexte pour ſes voyages. Il partit ſur un vaiſſeau chargé des productions de l'Attique & les échangea avantageuſement contre celles de l'Aſie mineure, de la Syrie, de la Perſe, & même contre l'or des Indes. Sous prétexte de connoître les ſources du commerce, il étudioit la politique des États; &, comme il étoit aimable, faiſoit des vers, & les chantoit avec grace ſur ſa lyre, il étoit bien reçu dans les meilleures ſociétés des Villes où il s'arrêtoit : il ſe mettoit au fait des mœurs & des caractères. Il revint dans ſa Patrie bien plus riche qu'il n'en étoit parti, plus éloquent, plus aimable, meilleur Poëte, parce qu'il avoit la tête plus remplie d'images & d'idées, & plus en état de bien gouverner; il donna les meilleurs conſeils, & contribua à faire prendre les plus juſtes réſolutions,

C'étoit ſouvent en vers qu'il parloit au Peuple, & on l'en admiroit davantage. Bientôt il s'attira toute la confiance de ſes concitoyens. Athènes étoit diviſée en quatre tribus : les plus riches compoſoient la première ; ceux dont la fortune étoit médiocre rempliſſoient les deux autres à proportion de leurs richeſſes : la quatrième comprenoit les citoyens pauvres. Celle-ci étoit mépriſée & tyranniſée par les autres, ſur-tout par la première. Les pauvres eurent recours à Solon, qui fit ſi bien valoir leurs droits que l'égalité s'établit entre les quatre tribus, que chacune d'elles eut part aux réſolutions importantes, décida de la paix & de la guerre, approuva ou rejetta les loix, & fournit alternativement des membres à la Magiſtrature. La plus grande partie des citoyens, enchantée d'un arrangement ſi équitable, vint offrir la Couronne à Solon ; mais il étoit loin de ſa façon de penſer d'accepter une pareille offre : au contraire, il régla que les Archontes ou Chefs de la République ſeroient annuels & choiſis alternativement dans les quatre tribus, avec l'approbation du

Peuple. Ce ne fut pas sans contradiction que cette dernière loi fut admise. Les citoyens puissans & ambitieux vouloient conserver l'autorité. Ils avoient à leur tête le fameux Pisistrate, qui avoit le cœur & les intentions bien moins pures que Solon, mais qui possédoit également les charmes de l'éloquence, le talent de la poésie, & tous les moyens de séduction. L'usage qu'il prétendoit en faire étoit d'assujettir sa Patrie, en l'enchantant & l'endormant sur ses véritables intérêts. Solon découvrit ses menées, en fit sentir les dangéreuses conséquences, & l'emporta enfin sur lui. La loi passa, & Solon fut, tout d'une voix, nommé Archonte pour l'établir, & travailler à en former d'autres, d'après lesquelles les intérêts particuliers de chaque citoyen pussent être décidés, la police la plus exacte établie dans la Ville, les crimes & les contraventions punis & la subsistance du Peuple assurée. Le sage & vertueux Solon sentit bien que de pareils réglemens ne pouvoient être que le résultat de nouvelles observations. Il déclara donc qu'aussitôt après son année de régence, il entreprendroit de nouveaux voyages, uniquement dans le

deſſein de former un corps de droit civil & privé, d'après lequel les vertus fuſſent auſſi bien encouragées & récompenſées, que les crimes ſeroient ſévèrement punis, l'ordre de la ſociété parfaitement établi, les ſciences & les arts protégés & ranimés, enfin qui contint les principes d'une philoſophie douce & humaine, qui fit aimer les loix encore plus qu'elle ne les fit craindre. Les Athéniens applaudirent aux diſpoſitions de leur ſage Légiſlateur, & il ſe préparoit à dépoſer le principal pouvoir & à s'embarquer lorſque Piſiſtrate, ſon antagoniſte & ſon ennemi déclaré, employa, pour ſe réconcilier avec lui, & lui ſuccéder même dans la place d'Archonte, un reſſort, dont l'effet eſt toujours infaillible. Il s'étoit aperçu que la beauté de ſa fille Argine avoit fait une profonde impreſſion ſur le cœur de Solon : il crut même remarquer que cette jeune perſonne paroiſſoit flattée d'avoir fait la conquête d'un citoyen, qui, quoiqu'à la fleur de l'âge, étoit déjà généralement eſtimé & conſidéré, mais qu'elle craignoit, pour ainſi dire, de plaire à l'ennemi de ſon père.

Celui-ci la raſſura en ſe réconciliant ouvertement avec Solon. Il alla le trouver & lui parla ainſi : « Ne craignez pas, Solon, que » je vous ſache mauvais gré de ce que vous » avez été, dans les affaires publiques, d'un » autre avis que le mien ; le vòtre a prévalu, » & je dois m'y ſoumettre & oublier toutes » les raiſons qui m'ont porté à le com- » battre. Un bon Républicain peut s'oppo- » ſer aux loix à faire ; mais auſſi-tôt qu'elles » ſont promulguées, il doit donner l'exemple » de la ſoumiſſion. Après avoir été l'auteur » de celles qui conſtituent à préſent notre » droit public, vous allez achever le grand » ouvrage de notre légiſlation particu- » lière. Loin de nuire à vos ſuccès, je me » ferai gloire d'y applaudir, & honneur » d'exécuter les loix dont vous ſerez l'au- » teur ». Solon fut flatté d'un retour qu'il croyoit ſincère. Juſqu'à ſon départ il fréquenta la maiſon de Piſiſtrate, & s'enflamma de plus en plus pour la belle Argine, qui ſe conduiſant avec décence, étoit pourtant bien éloignée de rebuter un pareil ſoupirant. Elle lui fit entendre qu'il obtiendroit ſa main de l'aveu de ſon père, ſi celui-ci

pouvoit lui ſuccéder dans l'importante place d'Archonte. On étoit ſûr que le ſuffrage de Solon entraîneroit celui de la multitude, & Solon, en dépoſant la Magiſtrature peu de jours avant ſon départ, fit réuſſir les vues ambitieuſes de Piſiſtrate, en lui procurant la place qu'il deſiroit avec tant d'ardeur.

Cependant le voyage de Solon dura plus long-temps qu'il ne l'avoit penſé lui-même; il voulut étudier à fond les loix de l'Egypte, & conſulter les Prêtres qui en étoient les oracles. Il ſe fit initier aux grands myſtères de Memphis. Curieux de connoître les ſix perſonnages éclairés & reſpectables dont il mérita d'être le confrère, & qui ont porté le beau nom des ſept Sages de la Grèce, il les trouva raſſemblés chez *Periandre*, Roi de Corinthe, & l'un d'eux. Ce fut là que, dans un feſtin, auquel Minerve même paroiſſoit préſider, ils s'avouèrent tous indignes d'un prix deſtiné par l'oracle de Delphes au plus ſage de tous les hommes. C'étoit un trepied d'or, trouvé dans l'iſle de Cos. On l'envoya d'abord à *Thales*, qui, connoiſſant ſes propres défauts, quoique l'Univers entier applaudît à ſes vertus,

s'excusa de le recevoir, & l'adressa à *Bias*, qui, aussi simple que modeste, le remit à *Pittacus* de Mitilène, qui voulut l'offrir à *Solon*; mais celui-ci sentit bien que Vénus, sous les traits d'Argine, remplissoit la première place dans son cœur, & ne laissoit que la seconde à Minerve. Solon fit donc passer le trépied au Spartiate *Chilon*, Chilon à *Cléobule*, & Cléobule à *Périandre*, qui se garda bien de l'accepter, & proposa à ses confrères de le consacrer dans le Temple d'Apollon, comme un monument de la modestie des sept Sages, ou plutôt de la justice qu'ils se rendoient à eux-mêmes. Solon se chargea de porter à Delphes cette précieuse offrande, & entendît sortir de la bouche de la grande Prêtresse cet Oracle encourageant. « Solon, » montes sur le vaisseau, prends en main le » gouvernail : les vents te seront favora- » bles; ils te conduiront en sûreté dans le » Port d'Athènes ». Ce fut sous de pareils auspices que Solon revit sa Patrie. Il étoit prêt à y rentrer après plusieurs années de voyages & de recherches, lorsqu'il apprit que Pisistrate remplissoit encore cette Magistrature suprême, qui ne lui avoit été

confiée que pour le cours d'une ſeule année. Etonné de l'abus qui avoit été fait de ſa confiance, & de celle du peuple, il s'arrêta à Salamine. De nouveaux avis lui apprirent que Piſiſtrate ayant pouſſé la tyrannie à ſon comble, s'étant emparé de la Citadelle d'Athènes, & en ayant augmenté les fortifications, le Peuple ne pouvoit plus reconnoître d'autre Maître que lui; qu'il avoit formé une troupe de ſoldats qui lui ſervoient de gardes & l'accompagnoient par-tout. Le ſage Solon, accablé de ces nouvelles, eut honte & horreur de retourner dans ſa Patrie tyranniſée. Il s'en éloignoit, lorſque Piſiſtrate inſtruit de ſon approche & de ſes diſpoſitions, ſentit qu'il étoit perdu s'il ne parvenoit à ſoumettre le Légiſlateur comme il avoit ſoumis la République; il employa, pour cet effet, le même moyen qui lui avoit déjà ſi bien réuſſi. Solon reçut cette lettre.

Argine à Solon.

» Vous abandonnez vos concitoyens au
» moment où vous pouvez leur être le plus
» utile; vous refuſez de leur donner des
» Loix, lorſqu'ils pourroient le mieux en
» profiter, & jouir du bonheur qu'ils

» attendent de votre ſageſſe. Enfin, Solon,
» vous oubliez que ma main vous eſt pro-
» miſe, & que vous poſſédez le cœur de la
» tendre & fidelle *Argine* ».

Solon, tout ſage qu'il étoit né, ne réſiſta pas à une ſi vive attaque. Il revint ſur ſes pas, rentra dans Athènes, &, au grand étonnement du Peuple, ce fut chez Piſiſtrate qu'il ſe rendit d'abord. On ne peut que conjecturer quels furent les combats qui ſe paſſèrent dans ſon ame, & quels efforts il fit pour perſuader à Piſiſtrate de renoncer à la tyrannie & de rendre à ſa Patrie ſa première liberté. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il revit Argine, & que la beauté de cette jeune perſonne fut le véritable argument auquel il ne pût réſiſter. Il préſenta au Peuple des Loix ſages & douces, & convint que l'autorité de Piſiſtrate étoit néceſſaire, du moins pendant quelque temps, pour les faire recevoir & exécuter. Piſiſtrate, naturellement plus adroit & plus politique que cruel, convint de n'employer ſon pouvoir qu'en faveur de ces Loix : enfin Solon lui-même plaidoit la cauſe du tyran. « La ty-
» rannie, oſa-t-il dire aux *Athéniens*, n'eſt

» odieuse que par le mauvais usage qu'en » font ceux qui en sont revêtus, & par les » moyens cruels qu'ils employent pour » l'exercer. Mais n'est-on pas heureux de » n'obéir qu'à un seul homme lorsqu'il est » juste? Tel est à présent l'état de la ville » de Corinthe; elle est gouvernée par Pe- » riandre; mais elle est heureuse, & son » tyran a mérité d'être compté parmi les » sept Sages de la Grèce.» Le Peuple s'étonna plus qu'il ne se plaignit de cette nouvelle façon de penser de Solon. Heureusement la conduite de Pisistrate la justifia pendant assez long-tems. Ce n'est point à moi à vous apprendre en détail en quoi consistent les Loix que Solon proposa & fit adopter aux Athéniens: elles sont écrites sur le marbre & sur l'airain, non-seulement pour notre usage, mais pour l'instruction de toutes les nations. Solon, à qui on demandoit si elles étoient les meilleures du monde, répondit que c'étoit du moins les meilleures que nous pussions recevoir. Effectivement, elles sont assorties à notre caractère national; & c'est une attention que doit avoir tout Législateur qui veut que ses

Loix ſoient durables. Solon en a écarté tout ce qui pouvoit être odieux, & paroître barbare. En adouciſſant les termes, il a fait diſparoître ce qui pouvoit fonder ce reproche. Les Courtiſannes ſont ici traitées d'amies. On n'a garde de les traiter de Maîtreſſes, ajouta Aſpaſie, en ſouriant, dans un Pays où la tyrannie eſt odieuſe. Il nomma les impôts ſur le Peuple des contributions, comme étant toutes libres & volontaires. Les troupes militaires ſont appellées Gardes de la Ville, comme ſi toujours employées pour la défenſive, elles devoient empêcher le mal & n'en jamais faire. Nos priſons publiques ſont nommées maiſons de ſûreté. Enfin, en aboliſſant toutes les dettes, & faiſant, par conſéquent, faire banqueroute à tous les pauvres citoyens, il appella cette Loi *la Décharge*, parce qu'elle ſoulageoit ceux qui devoient, quoiqu'elle fut au détriment de ceux à qui ils avoient engagé leurs biens. Ce que Solon a fait de mieux pour notre bonheur, c'eſt d'avoir adouci la rigueur de nos Loix Pénales, & d'avoir changé celles de Dracon, que l'on diſoit avoir été écrites plutôt avec du ſang qu'avec

de l'encre. Cet ancien Légiſlateur prétendoit qu'il avoit trouvé les moindres fautes dignes de mort, & qu'ainſi il les y avoit toutes indifféremment aſſujetties, ne trouvant pas non plus de peines plus fortes pour les plus grands crimes. Mais Solon ſut bien proportionner la rigueur des peines à la nature des délits. Il ſe contente d'écarter de leur Patrie ceux qui contreviennent aux Loix du Pays : ceux qui ſe ſont rendus coupables envers l'humanité, en général, ſont privés de la vie ; mais ils ſont condamnés à boire de la cigue, poiſon froid & lent, qui glace les ſens, ſans briſer avec violence les reſſorts du corps humain. Solon a écrit la plûpart de nos Loix en Vers ; elles peuvent ſe chanter & s'accompagner ſur la lyre, tandis que celles de Dracon ſont écrites en Proſe & en termes impératifs.

Solon & Piſiſtrate confièrent le maintien de ces Loix au Sénat de l'Aréopage, établi bien avant eux, mais auquel ils donnèrent une nouvelle forme. Il eſt compoſé de cent citoyens, ayant tous été chargés de quelque adminiſtration, ou commandement, & joignant l'expérience aux réflexions, fruits de

l'âge & de l'étude. Solon & Pisistrate eurent eux-mêmes séance dans ce Corps, au rang que leur donnoit leur âge & leur ancienneté dans le maniement des affaires. Vous savez, sans doute, Prince, quelle réputation de sagesse & d'équité s'est acquis cet auguste Sénat, en ne s'écartant jamais de ce principe, que ce n'est pas à lui à faire les Loix, & qu'il n'a que le droit de les appliquer?

Pendant plusieurs années, Pisistrate & Solon, de concert, ajoutèrent de nouveaux articles à notre sage législation. Argine maintenoit entre eux la paix & l'intelligence ; &, sans faire elle-même des Loix, contente d'en donner au cœur de son époux, & d'avoir du crédit sur l'esprit de son père, elle pouvoit être regardée comme la Déesse tutélaire d'Athènes. Ils abolirent les dots, ne voulant plus que les mariages fussent une espèce de trafic, ni assujettis à un vil intérêt, mais l'effet d'une inclination, & d'une convenance réciproques. Ils modifièrent la Loi qui ordonnoit que les biens & les terres ne sortiroient jamais de la même famille, & ordonnèrent que chacun en pourroit laisser, au moins, une partie à ceux qui lui auroient

rendu des ſervices & donné des marques d'attachement, en excluant cependant ceux qui pouvoient être ſuſpects d'avoir capté, par de mauvaiſes voies, la bienveillance des teſtateurs.

Piſiſtrate ſecondoit, par une conduite agréable au Peuple, l'opinion que le ſuffrage de Solon donnoit de ſes ſentimens. Il employoit ſes richeſſes à ſoulager les malheureux. Les contributions levées ſur les riches ſervoient au ſoulagement des pauvres. Ses jardins, ſes vergers, ſes granges, ſes greniers mêmes étoient ouverts à ceux qui, n'ayant point de terres qui fourniſſent à leur ſubſiſtance, étoient obligés d'avoir recours à ſa libéralité; enfin juſques aux étrangers recevoient des ſecours, au moins paſſagers. On ne voyoit, dans Athènes, aucun mendiant, dont la miſère avillit & déshonora la Ville. Piſiſtrate fit une Loi qui ordonnoit que ceux qui auroient été bleſſés ou eſtropiés à la guerre, pour le ſervice de la Patrie, ſeroient nourris aux dépens du Public.

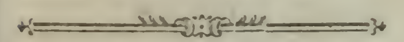
Cependant on reprochoit toujours à Solon de favoriſer & de ſoutenir la tyrannie.

« Ce n'eſt pas ma faute, répondoit-il, ſi
» ma Patrie eſt aſſujettie; mais ayant trouvé
» ce joug impoſé, j'ai, du moins, cher-
» ché à le rendre doux & léger, plutôt que
» d'attaquer le tyran avec violence ». Solon vieillit en tenant cette ſage conduite, & expira en embraſſant ſa chère Argine & recommandant ſa Patrie à Piſiſtrate. Mais ſoit que celui-ci ſe conduiſit avec moins de ſageſſe après la mort de ſon gendre, ou que le Peuple, naturellement ennemi de l'autorité la trouvât inſupportable, dès qu'elle ceſſa d'être éclairée & mitigée par Solon, Piſiſtrate fut aſſaſſiné. On en eſt revenu à l'ancienne forme républicaine; mais le droit particulier, établi par Solon, &, pour ainſi dire, conſolidé & enraciné par l'autorité de Piſiſtrate, eſt encore fidèlement obſervé parmi nous.

Je peux, ajouta Aſpaſie, quoique je parle à l'héritier d'un grand Roi, avancer cette maxime qui nous eſt chère : « Nous
» craignons d'être ſoumis à l'autorité d'un
» ſeul, parce que, comme il y a plus
» d'hommes méchans & incapables que
» d'hommes vertueux & prudens, l'abus
» de

» de l'autorité est toujours plus à craindre » dans la Monarchie que dans l'Aristo- » cratie ».

Cyrus parut entendre cette histoire avec plaisir, & parut desirer de savoir aussi celle de Lycurgue. Je conçois, dit-il, que l'Auteur des Loix douces & humaines qui gouvernent Athènes ait pu être sensible à l'amour ; mais j'ai peine à croire que celui des Loix austères de Lacédémone les ait établies d'après un si tendre sentiment. ...... Ecoutez-moi seulement, reprit Aspasie.



HISTOIRE

DE LICURGUE.

SPARTE a toujours été gouvernée par des Rois descendans d'Hercule. *Eunomes* en étoit issu au 9e degré. Il régna & eut deux fils, *Polydecte* & *Lycurgue*. La Couronne fut déférée, sans difficulté, au premier, en vertu de son droit d'aînesse ; mais il fit encore moins de cas de la Royauté que du

bonheur qu'elle lui procura d'épouser la belle Argelie, fille d'un des plus considérables citoyens de Lacédémone. Polydecte & Licurgue avoient, dès leur enfance, connu cette fille charmante, & en avoient été tous deux également épris. Polydecte l'emporta, & Lycurgue affligé, sans oser murmurer, entreprit un voyage long & instructif. Il visita, comme Solon, l'isle de Créte, gouvernée par les Loix du sévère Minos. Celle de Rhodes, dont le commerce maritime est si florissant & si bien réglé; les différentes Villes de l'Asie mineure, dont l'administration est fondée sur des principes convenables à leur situation, & au caractère de leur habitans; enfin l'Egypte, où la plûpart des Sciences & des Arts ont pris naissance, & ont eu un accroissement si rapide. Il considéra tous ces Pays dans la vue de faire l'application de leurs Loix au sien; mais comme le sol de sa Patrie, & le caractère de ses compatriotes étoient bien différens, il envisagea les choses sous un autre point de vue, & forma de nouveaux plans. Chargé de cette récolte, il se prépāroit à retourner à Sparte, lorsqu'il apprit que son frère Polydecte venoit de

mourir, ne laissant point d'enfans; mais Argelie étant enceinte, il hâta son retour. Il reçut cet Oracle de la Prêtresse: *allez, ami des Dieux, remplissez les augures d'Apollon, en jettant les fondemens de la plus sage, & de la plus redoutable République de la Grèce.* En arrivant à Sparte, ses concitoyens coururent au-devant de lui, & l'assurèrent que la Couronne étoit dûe à sa naissance, à sa vertu, à la valeur, dont il avoit déjà donné des preuves, & aux nouvelles lumières qu'il venoit d'acquérir dans le cours de ses voyages. Le vertueux Licurgue, sans presque leur rien répondre, se rend auprès de la Reine. « Ce n'est point, » lui dit-il, en se jettant à ses genoux, » d'un cœur qui vous est acquis, depuis si » long-temps, que je viens vous rendre » l'hommage; c'est d'une Couronne, dont » le défunt m'a privé du bonheur de vous » posséder. Je peux enfin vous l'offrir. De» meurez sur le Trône, Madame; vous » seroit-il moins cher avec Licurgue » qu'avec Polydecte ». Quoi! Seigneur, lui » répondit Argelie, vous venez donc enlever » la Couronne au fils de votre malheureux

» frère, au mien ? Ah ! si tel est votre projet, » permettez-moi de me retirer avec cet enfant » dans une solitude où je pleure en liberté, » moins mes propres malheurs, que la gloire » & les vertus de Licurgue ». En disant ces mots, la Reine se retire, & abandonne son beau-frère à ses réflexions. Il en fit de sérieuses, &, dès le lendemain, il déclara aux Spartiates assemblés qu'il n'acceptoit que la seule régence de l'État, à condition que si la Reine mettoit au monde un Prince, cet enfant seroit le véritable Roi, & qu'il lui remettroit la Couronne, dès qu'il seroit en état d'en supporter le poids. Les Spartiates ne se prêtèrent qu'avec peine à cet acte de modération ; mais enfin ils y consentirent, & Licurgue en porta la nouvelle à Argelie. « Ce n'est pas » tout, Madame, dit-il, je veux préparer au » fils de mon frère, & de l'objet qui me sera » toujours le plus cher, le règne le plus glo- » rieux. Je veux que ce soit sous son nom » que soient publiées les Loix les plus sages, » & les plus capables de rendre le Peuple heu- » reux, & la puissance de Sparte redou- » table. Qu'on oublie le nom de Licur- » gue, & que celui de Charilaüs (que doit

» porter votre fils) orne le frontiſpice du plus » beau Temple, élevé à l'honneur & à la » vertu ».

Licurgue tint parole. La Couronne & le Sceptre furent mis ſur le berceau de Charilaüs, & ce fut ſous le nom de ce Roi que furent publiées ces belles Loix, auſtères ſans doute, mais propres à un peuple né robuſte, qui ſemble fait pour la guerre, & à un Pays ſtérile qui ne produit exactement que ce qu'il faut pour la ſubſiſtance de ſes habitans, diſtribuée avec égalité & économie, & rien de ce qui peut contribuer au luxe, ni même être un objet de commerce, & attirer l'argent dans le Pays. C'eſt à ces Loix que Lacédémone doit ſa gloire & ſa puiſſance. Elle nous fait ſouvent trembler, nous nés ſous un climat plus heureux, accoutumés à des loix plus douces, mais moins faites pour exciter l'admiration & inſpirer la terreur. Prince, vous verrez, ſans doute, de plus près, dans le cours de vos voyages, quelles ſont ces Loix & ces mœurs. Vous êtes deſtiné à être l'héritier du plus grand Empire de l'Univers. Vous ſerez peut-être choqué de la différence de leurs principes, d'avec ceux des

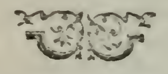
descendans du Grand Cyrus ; mais ce qui eſt bon dans certains Pays, & dans certaines circonſtances, n'eſt pas praticable dans d'autres. Licurgue s'occupa, pendant 15 ans, du ſoin de faire adopter aux Lacédémoniens ſon ſyſtême favori, celui de la communauté des biens entre tous les citoyens. Il vint à bout de le leur faire gouter ; il y ſoumit les Rois mêmes. En inſtruiſant ſon neveu des devoirs qui, ſelon lui, étoient ceux de ſon Etat & de ſa dignité, il lui fit entendre que la principale fonction d'un Roi étoit de défendre ſon État contre les ennemis extérieurs ; que pour cet effet il devoit commander ſes armées en perſonne, ſoutenir & augmenter la gloire de ſon Pays ; mais que quant à l'Adminiſtration intérieure, il devoit ſe ſoumettre aux Loix, & que les véritables interprêtes de celles-ci étoient le Sénat & le Peuple, qui, réunis enſemble, connoîtroient toujours mieux leurs véritables intérêts que ne pourroit faire un ſeul homme. D'après ce raiſonnement, il établit les Ephores qui balancent, à la vérité, le pouvoir des Rois, mais qui, en s'éclairant les uns les autres, ne peuvent abuſer de

celui qui leur est confié. Il ne voulut point que ces Loix fussent écrites; mais il les grava dans le cœur des Lacédémoniens, & dans celui du jeune Charilaüs. Argélie étoit la première à en faire sentir à son fils la nécessité & la justesse. Licurgue, Charilaüs & sa mère, passèrent plus de 20 ans dans la plus grande union. Cependant les premières années de leur règne furent orageuses; les établissemens de Licurgue souffroient des contradictions; mais il les supportoit avec un courage & une philosophie qui surmontèrent tous les obstacles. Enfin voyant ses Loix reçues, & l'ordre établi dans Lacédémone, tel qu'il l'avoit desiré, il crut s'apercevoir que Charilaüs commençoit à s'ennuyer de se voir toujours sous la tutelle de son oncle, quoiqu'il eut atteint l'âge de la force & de la raison. « Madame, dit Licurgue à Argélie, je crains que le Roi, » votre fils, ne se lasse de faire exécuter des » Loix qu'après tout il n'a point dictées: je » crains que nos Spartiates ne veuillent m'engager à y faire des changemens, qui peut-» être ne seroient que l'ouvrage du seul amour » de la nouveauté; & je suis persuadé que

» quand une Nation a de bonnes loix, elle
» ne doit plus s'occuper qu'à les maintenir, &
» non à les altérer. En tout cas, si j'ai quel-
» que changement à y faire un nouveau
» voyage en Egypte me mettra à portée de
» faire, à ce sujet, de nouvelles découvertes
» & de sages réflexions. Tout ce que je de-
» mande à votre fils & à nos compatriotes,
» c'est de ne rien changer à mes Loix jusqu'à
» mon retour». Argélie s'opposa tant qu'elle pût à ce dessein; mais enfin Licurgue, ayant obtenu le consentement du Peuple, & la promesse qu'il desiroit, s'embarqua, & la Reine ne le vit pas partir sans verser un torrent de larmes: Charilaüs, au contraire, parut préférer la douceur de gouverner par lui-même à l'avantage d'être conduit par un si sage tuteur. Licurgue disparut, & sa Patrie ne l'a plus revu. On croit qu'il est mort en Pays étranger, & qu'il a même défendu que ses cendres fussent rapportées à Lacédémone, pour ôter tout prétexte de dire que, Licurgue étant de retour, Sparte pouvoit changer ses Loix.

Dès que cette Histoire fut finie, qu'avez-
vous

vous beſoin, dit Cyrus, de chercher d'autre exemple que le vôtre pour prouver l'empire de l'eſprit & de la beauté ſur les ames les plus élevées. Quoique je devine, en vous voyant, une partie des moyens que vous avez employés pour ſoumettre le grand Périclès, le charmant Alcibiade, & peut-être bien d'autres dont la conquête vous fait autant d'honneur, daignez m'en inſtruire encore mieux, & me raconter les événemens d'une vie auſſi brillante, & auſſi intéreſſante que la vôtre. Aſpaſie baiſſa les yeux, fit quelque réſiſtance, & enfin ſe rendit. Elle prit jour avec Cyrus pour lui raconter ſon hiſtoire, après l'avoir prévenu qu'elle ne vouloit aucun témoin des aveux délicats qu'elle ſeroit obligée de lui faire.



HISTOIRE
D'ASPASIE.

MILET est ma Patrie, & ses malheurs sont la source de ma gloire & de mon bonheur. Etant encore enfant, je fus enlevée par des Mégariens, & vendue à un fameux Marchand Athénien, nommé Naucratès. Celui-ci, augurant bien de ma figure & de mon esprit, ne négligea rien pour perfectionner mon éducation. Il cultiva les dispositions que j'avois pour tous les talens agréables. Je fis des progrès rapides dans les Arts séducteurs de la danse & de la musique : je pris même quelques principes du dessin, & ils ne me furent pas inutiles pour exécuter avec précision & élégance différens ouvrages de broderie. Mon inclination me portoit aussi à la poésie, mais le prévoyant Naucratès me défendit de m'y livrer ; il craignit qu'elle n'échauffât de trop bonne heure mon cœur & mon imagination : il me recommanda bien de tâcher d'être maîtresse toute ma vie de l'une

& de l'autre; il me cita l'exemple de Sapho, & celui de Corinne. Ils étoient récens. Sapho, victime de ſon enthouſiaſme poétique, & de l'ardeur que lui inſpiroit le jeune Phaon, après avoir paſſé quelques années dans les plus cruelles agitations, avoit fini par ſe précipiter dans la mer, du haut du promontoire de Leucate, ne pouvant ſouffrir plus long-temps les injuſtices d'un amant ingrat & infidèle. Corinne étoit aimable, & même aimée du fameux Pindare. Elle faiſoit des vers, & s'aviſa de diſputer le prix de la poéſie lyrique à celui qui avoit été ſon maître. Elle fit mieux, elle remporta ce prix. Mais Pindare ne lui pardonna pas d'avoir eu cet avantage auquel ſes charmes avoient pu contribuer. Il ſe déchaîna contre elle, & ne ſe trouvant pas encore aſſez grand maître dans l'Art de la Satyre, il s'adreſſa au Mordant Alcee pour la décrier. L'amour-propre des Poëtes eſt encore plus ſenſible que celui des Coquettes. Au reſte, ajouta Naucratès, en ne rivaliſant pas avec les Maîtres de l'Art, vous pouvez vivre avec eux. Vous les inſpirerez, & ils ne diſputeront rien à vos charmes, pourvu que

vous ne difputiez rien à leurs talens : conféquemment à ces principes, il me fit faire connoiffance avec le viel Anacréon. Cet aimable Poëte menoit encore une vie délicieufe dans un fauxbourg d'Athènes. J'allai plufieurs fois fouper chez lui avec Naucratès, & il vint auffi fouvent chez celui-ci, exprès pour me voir. Il conçut pour moi tous les fentimens dont un viellard eft fufceptible pour une beauté naiffante. Il fit, à ma gloire, des vers qu'il chantoit d'une voix un peu caffée, mais conduite avec goût. Il les accompagnoit de fa lyre, & m'apprenoit toutes les fineffes d'un art dans lequel il étoit confommé. Il me difoit fouvent que le goût du chant & de la poëfie fe donne moins par règle, qu'il ne s'infpire par fentiment.

Ici le Prince interrompit Afpafie. Sans doute les vers d'un homme que tout le monde a admiré, ne font, lui dit-il, ignorés de perfonne ; toute la Grèce les chante ; vous jugez qu'il me font connus. Mais ceux qu'il fit pour vous ont peut-être été dérobés au Public par votre modeftie ou par la fienne : je ne les retrouve pas dans ma mémoire ; ils ne font pas dans fon recueil : daignez les

confier au sentiment d'estime qui m'anime pour vous & pour la mémoire d'Anacréon. Aspasie convint qu'ils n'avoient jamais été publiés. Sensible à l'empressement du Prince, elle les tira de son porte-feuille, & les lui présenta. Cyrus les lut avec transport. (Nous ne rapporterons qu'un seul de ces petits morceaux, le voici .

Sujet fidele de l'Amour,
A cet enfant je me confie,
Mais lui-même est privé du jour,
Et pour guide a pris Aspasie.

Ainsi, sous l'empire charmant
De l'aimable & folle jeunesse,
Je vois couler rapidement
Les jours de ma douce vieillesse.

Conduisez-moi, guides chéris,
Jusques sur l'infernal rivage,
Et qu'avec vous les jeux, les ris,
Sement des fleurs sur mon passage.

Après les complimens dus à un hommage aussi plein de délicatesse, Cyrus pria Aspasie de poursuivre. Elle reprit en ces termes.

Je mettois à profit les leçons d'Anacréon; & déjà mes progrès pouvoient flatter son

amour-propre. Peu de jours après, mes deux Maîtres eurent entre eux un entretien que j'entendis, & qui est encore imprimé dans ma mémoire. Vous voyez, mon cher Anacréon, dit Naucratès, à quel point la nature, vos conseils & les miens, ont porté les agrémens de la jeune Aspasie. Il ne lui manque plus rien pour être la plus jolie femme de la Grèce. Les Laïs & les Phrinés doivent lui céder la place. Elle peut voler comme elles de conquête en conquête, & tant que durera l'éclat de sa jeunesse, rien ne pourra lui résister. La mort aura fermé nos yeux avant que ce temps heureux soit passé pour elle, & nous la laisserons au comble de la gloire & des plaisirs. Mais le tendre intérêt qu'elle m'inspire depuis son enfance, me fait desirer de voir perpétuer son triomphe. L'étude particulière que j'ai faite de son cœur & de son esprit, autorise l'espoir que j'ai de réussir dans mon projet. A présent qu'elle a acquis tous les talens agréables, tâchons de lui procurer des connoissances qui lui donnent un avantage assuré sur toutes les personnes de son sexe : la Poésie & la simple Littérature ne lui suffisent point.

Pourquoi ne hasarderions-nous pas de l'initier dans les mystères de la Philosophie?... Anacréon parut d'abord étonné de cette idée; il y trouva des difficultés sans nombre; il craignit qu'on ne fît de moi une pédante & une ennuyeuse; qu'on n'affoiblît, par ces principes austères, les grâces de mon esprit, & jusques à celles de ma figure. Au contraire, répliqua Naucratès, elle sèmera des fleurs sur l'aride terrein de la Philosophie, & elles y croîtront cultivées par la main des grâces; si nous attendions qu'elle eût perdu les agrémens de la première jeunesse, la Philosophie lui serviroit de ressource, mais elle seroit peu utile à la Philosophie. Cette science gagnera en faisant une pareille prosélyte.

Anacréon se rendit. Il fut décidé que je joindrois le goût d'une étude aussi sérieuse à tant d'autres plus agréables, mais plus frivoles. On commença à m'en donner quelque legère idée; & le premier usage que j'eus à en faire, fut de me consoler de la mort du bon Anacréon. Tous les jours il prioit les Dieux que la fin de sa vie fût douce & imprévue; ils l'exaucèrent. Un matin il

s'étoit endormi ſous une treille chargée de fruits délicieux ; une grappe pendoit juſques ſur ſa bouche ; il la ſentit en s'éveillant, & la ſaiſit avidemment. Un grain de raiſin s'arrêta dans ſon goſier, & lui cauſa une toux convulſive, qui, en un moment, l'étouffa : quoiqu'il eût vu la révolution d'un ſiècle entier, & que le terme de ſa vie ne pût être fort éloigné, il fut pleuré par toutes les perſonnes aimables qui le connoiſſoient, comme ſi ſa mort eût été une ſurpriſe de la nature, & un événement tout-à-fait imprévu.

Les premiers Philoſophes dont je voulus prendre des leçons, furent ceux de la ſecte Ecletique, dont les principes font juger de tous les autres. Son nom ſignifie *examiner*. Quand de cette première école on paſſe au Pirrhoniſme, ou à la ridicule opinion de ne croire rien de certain, on s'égare immanquablement, mais elle éclaire lorſqu'on ſe ſert de la connoiſſance de tous les ſyſtêmes pour choiſir le plus vraiſemblable.

De toutes les écoles établies alors dans Athénes, celle de Thalès étoit la plus célèbre. Je voulus la connoître, & j'y fus

reçue avec empreſſement ; mais j'avoue que j'en fus bientôt rebutée. Ses principes mathématiques me parurent arides ; & prévoyant que je n'étois pas deſtinée à faire un grand uſage de leur application, je ne les ſuivis pas long-temps ; cependant, quelques traces de cette ſcience reſtées dans ma tête, ne m'ont pas eté inutiles dans la ſuite de ma vie, & ont rendu la marche de mon eſprit plus aſſurée & plus régulière.

La connoiſſance de l'Aſtronomie, & le ſyſtême de la formation de l'Univers, m'intéreſſèrent plus long-temps, & me parurent aſſez curieux. Pythagore, le principal Diſciple de Thalès, avoit déjà parlé d'une harmonie univerſelle, dont l'idée me plut beaucoup ; il me paroiſſoit que tout, dans la nature, tendoit à la prouver. Mais je ſentis bientôt que l'etude de ce qui nous eſt extérieur, & étranger même à la terre que nous habitons, doit nous paroître bien indifférente, en comparaiſon de l'étude de nous-mêmes : auſſi, m'attachai-je principalement au grand dogme de Thalès & de ſon Diſciple, ſur l'immortalité de l'ame, & ſon émanation de la Divinité. Je ſentis combien

ce dogme étoit précieux à conſerver ; & ſans m'égarer dans les recherches qui en dérivent, ſans décider entre Pythagore, qui croyoit que l'ame paſſoit de corps en corps, & Anaxogore, qui ſoutenoit qu'elle rentroit dans le ſein de la Divinité, je me ſuis fermement tenue au principe de la croire immortelle, & j'ai même achevé d'en convaincre le ſage Socrate, dont je me rendis Diſciple, après avoir pris une légère idée des autres Sectes de Philoſophie. Socrate étoit le ſeul qui s'appliquoit à former l'eſprit & le cœur de ſes Diſciples. C'étoit un inſtituteur zélé, & même, un aimable Philoſophe. Il ſe vantoit d'avoir un génie qui l'inſpiroit & le guidoit dans toutes ſes démarches. Il m'aſſura, dès ſes premières leçons, que ſon génie lui avoit révélé que j'ajouterois une nouvelle gloire à l'étude de la Philoſophie, que je prouverois à l'Univers que mon ſexe étoit capable d'en ſaiſir les principes, & d'en goûter les douceurs, & que je l'embellirois d'un charme particulier ; il ajoutoit qu'une de ſes maximes étoit qu'il falloit que quelquefois les Philoſophes ſacrifiaſſent aux grâces, & qu'avec moi il étoit ſûr de voir les grâces brûler de

l'encens ſur l'Autel de la Philoſophie. Je fus flattée de l'idée de jouer un ſi beau rôle ; & je m'attachai de plus en plus à Socrate & à ſa doctrine. Je ne vous dirai point, Prince, ſi le Philoſophe ne profita pas, pour ſa perſonne, de l'admiration & de la confiance que m'inſpiroit ſa ſcience ; craindre de le dire, c'eſt peut-être l'avouer, & ce demi-aveu peut ſuffire. Bientôt Socrate ne me cacha plus rien des myſtères de ſon ſavoir profond : il convint avec moi que ſon prétendu génie n'étoit que l'art de connoître parfaitement le caractère des hommes avec qui il avoit à traiter, & ce qui devoit réſulter & de leurs opinions, & de leurs intérêts ; que la vraie Philoſophie avoit ſa ſource dans le cœur, mais que la juſteſſe d'eſprit devoit rectifier les ſentimens qu'éprouvoit celui-ci ; que c'étoit à cela qu'il falloit s'en tenir, puiſque de-là réſultoit toute la Philoſophie de conduite, applicable aux événemens de la vie, & que le reſte n'étoit que de vaines ſpéculations ; que les Dieux, tels que nos Prêtres, nous les repréſentoient, n'étoient que des perſonnages allégoriques, ſous l'emblème deſquels nous devions entendre les diverſes modifications d'un Etre ſuprême qui

dirigeoit tous les mouvemens de notre ame, nos passions, nos vertus, nos vices; mais que la véritable explication de ce grand systême étant trop forte pour le vulgaire, il falloit lui laisser dévorer l'écorce d'un arbre dans le cœur duquel il ne pouvoit pénétrer.

Telles sont les grandes leçons que j'ai reçues de Socrate. Elles élevèrent mon ame, &, je l'avoue, elles touchèrent mon cœur. Ce Sage avoit eu successivement deux femmes, Milto & Xantippe. L'une l'avoit désolé par son humeur indiscrettement coquette; la seconde l'affligeoit par l'àcreté de son caractère, & par une jalousie insupportable. Socrate venoit se consoler avec moi de ses chagrins domestiques; j'avois perdu Naucratès. Il m'avoit laissé, en mourant, la liberté, avec assez d'aisance pour vivre, dans la maison que j'occupe encore aujourd'hui, & ne dépendre que de moi-même. Socrate, en dépit de Xantippe, venoit m'y visiter souvent. Aristophanes avoit fait de ces visites l'objet de ses railleries & de ses satyres. Il en avoit porté l'excès jusqu'à faire prendre à ses Acteurs comiques le masque & la contenance de Socrate. Celui-ci ne fit d'abord

qu'en rire ; il s'en amuſoit avec moi ; nous aſſiſtâmes enſemble à la repréſentation de la Comédie des Gueppes & de celle des Nuées ; mais enfin l'orage groſſit contre Socrate. Anitus, Prêtre de Jupiter, l'accuſa devant l'Aréopage ; & la cabale eut tant de pouvoir, qu'il ne fut pas écouté dans ſa défenſe. Il étoit prêt à être condamné ; mon inquiétude étoit extrême ; on me conſeilla de m'adreſſer à Périclès. Cet illuſtre Athénien commençoit à avoir dans la République un crédit qui devint enſuite dominant, & que ſes victoires portèrent au plus haut degré ; mais ce n'étoit encore alors qu'un citoyen illuſtre & diſtingué. J'allai me jetter à ſes pieds. Périclès, lui dis-je, vous êtes le plus grand des Athéniens ; ſouffrirez-vous que le plus ſage périſſe victime d'une atroce calomnie ? Eh ! quel eſt le mortel qui prouve mieux qu'il croit des Dieux, que celui dont toutes les actions honorent la Divinité, & dont toutes les leçons tendent à pénétrer les hommes des maximes les plus agréables aux Dieux ?

Périclès m'écouta avec attention, & je crus m'appercevoir que ma préſence ajoutoit

un degré d'intérêt à la juſtice de ma repréſentation. Il prit le parti de Socrate, & pendant quelques mois, força ſes ennemis au ſilence ; mais ayant été nommé Général de l'armée des Athéniens contre Sicyone, Anitus profitant de ſon abſence, renouvella ſes accuſations, & à la honte éternelle de notre Aréopage, fit condamner Socrate à boire la ciguë. Vous ſavez toutes les circonſtances de ſa mort. Oui, dit Cyrus, j'en ai été inſtruit dès ma tendre jeuneſſe ; elles ſont trop d'honneur à la Philoſophie, pour que mes maîtres ne ſe ſoient pas empreſſés à me les apprendre.

Lorſque Périclès (continua Aſpaſie) revint victorieux des champs de Némée, Socrate n'étoit déjà plus. J'allai le pleurer auprès du vainqueur : il parut partager ſincèrement ma douleur, & bientôt il s'empreſſa à me conſoler. Il humilia le fier Aréopage, & fit proſcrire, par le peuple, ceux qui avoient oſé condamner la ſageſſe même dans la perſonne de Socrate. Je l'aſſurai de ma reconnoiſſance ; mais il prétendit bientôt à des ſentimens plus tendres : je fis quelque réſiſtance ; elle ne fut point trop obſtinée :

eh! pouvois-je refuser mon cœur à l'homme d'Athènes qui réunissoit le plus de qualités personnelles, & qui étoit parvenu au plus haut point du crédit & de la considération? Aussi grand Général qu'habile Politique, Périclès avoit gagné des batailles, & fait des traités avantageux à la République. Il se vantoit, avec raison, d'avoir encore plus épargné de sang à ses concitoyens, qu'il n'avoit cueilli de lauriers arrosés de ce sang : Juge intègre, Magistrat populaire, c'étoit à force de bienfaits qu'il avoit gagné le cœur de tous le Athéniens ; il exerçoit sur eux un empire absolu, fruit de l'estime générale : il fut surnommé l'Olympien, à cause de la force de son éloquence. Quand il haranguoit le peuple, sa contenance étoit ferme & assurée ; son geste noble, ainsi que sa figure ; sa voix douce & insinuante : la vivacité de ses expressions, jointe à la justesse de ses pensées, entraînoit les cœurs & les esprits : il possédoit tous les talens agréables, & n'ignoroit aucun des mystères de la Philosophie. Il avoit été disciple de Zénon, Chef des Stoïciens ; mais il avoit sçu adoucir l'austérité de cette

fecte, & il ne lui en étoit resté qu'une charmante égalité de caractère.

Tel fut le héros dont je fis la conquête, & sur lequel j'exerçai autant d'empire qu'il en avoit lui-même sur les Athéniens. Pendant plusieurs années, je partageai ses triomphes, sa gloire, ses plaisirs, son bonheur, ses revers, & ses inquiétudes. Il me consulta quand il voulut entreprendre la guerre de Samos. Je l'enhardis à cette expédition ; il la fit adopter au peuple, & elle réussit au-delà de nos espérances. Périclès triompha des Samiens, & remporta de leur isle de grandes richesses. Tous les Temples d'Athènes furent décorés de ses trophées : le vainqueur en fut enrichi, & j'avoue que l'abondance, dont je jouis encore à présent, est née, en partie, de cette source.

L'envie de venger une injure qui m'étoit personnelle, lui fit entreprendre la guerre de Mégare : l'événement en fut également heureux. Cependant, au milieu de tant de succès, un orage s'éleva contre Périclès. Le peuple parut, pendant un instant, lui retirer sa faveur : on l'avoit déjà condamné à une grosse amende, & on vouloit le bannir.

J'inspire

J'inspire à mon amant la noble audace d'une ame vraiment philosophique. Il se présente au peuple, le harangue, le persuade, & le ramène. Il reprend tout son crédit, & je conservai le mien sur son esprit jusqu'à sa mort. Si j'ai partagé ce crédit avec Alcibiade, c'est que je l'ai bien voulu, & que cet aimable Athénien en a lui-même acquis sur moi. Il vous est connu, sans doute..... Oui, reprit Cyrus, il y a peu de mois que je le vis encore : il s'est retiré dans les États du Roi, mon père, & je souhaite qu'il y passe long-temps des jours tranquilles, qu'il a bien achetés par les brillans & singuliers événemens de sa jeunesse. Mais belle Aspasie, ajouta Cyrus, au nom des Dieux ne me cachez rien, ouvrez-moi votre cœur ; est-il vrai que vous ne fûtes pas sensible pour Alcibiade, dans le temps même que Périclès vous donnoit tant de preuves de sa tendresse, & vous combloit de gloire & de bienfaits ? Prince, lui répliqua-t-elle, je vous dévoilerai ma foiblesse, & vous apprendrez, par mon exemple, à connoître le cœur des femmes, même de celles dont les sentimens

ſont les plus délicats, & l'eſprit le plus cultivé. Souffrez, cependant, que je remette à un autre jour l'aveu d'un engagement qui me feroit rougir, ſi le mérite d'Alcibiade ne le juſtifioit. Cyrus y conſentit, & deux jours ne ſe paſſèrent pas ſans qu'il obtînt d'Aſpaſie la continuation de ſon hiſtoire.

Dans le temps que Périclès jouiſſoit de ſa plus grande gloire, un jeune Athénien qui lui étoit uni par le ſang, ayant perdu ſes plus proches parens, ſe trouva ſous ſa tutelle; & Périclès s'attacha d'autant plus volontiers à ce jeune homme, qu'il lui trouva les plus heureuſes diſpoſitions (c'étoit Alcibiade). Sa phyſionomie étoit agréable, ſon air noble, & ſa taille élégante. Il avoit parfaitement réuſſi dans tous les exercices du corps auxquels il s'étoit appliqué, & dans la douce étude des Arts agréables, la Danſe, la Muſique, la Poéſie, &c. Il avoit même étudié la Philoſophie à l'École de Socrate : mais la vivacité de ſon âge & de ſon caractère l'avoit empêché de s'y attacher beaucoup. Enfin, il avoit tous les charmes de la jeuneſſe; il en avoit auſſi les défauts : mais

il faisoit espérer qu'il seroit un jour un grand homme. Périclès, qui lisoit dans l'avenir, ne négligeoit rien pour que son heureux naturel fût secondé par l'éducation : ses vœux, peut-être, n'auroient jamais été parfaitement remplis, si l'amour & moi ne nous en étions mêlés.

Un jour il lui arriva une aventure désagréable : des jeunes gens l'avoient entraîné dans une débauche. Après avoir passé la plus grande partie de la nuit avec des courtisannes subalternes, & fait d'excessives libations à Bacchus, rentrant chez eux à la pointe du jour, ils trouvèrent plaisant d'insulter les Statues de Mercure qui étoient placées au coin de toutes les rues d'Athènes ; ils les défigurèrent, accompagnant une action aussi déplacée, des plus indiscrètes railleries. Le lendemain l'Aréopage en fut informé ; on peignit cette étourderie des plus noires couleurs, & les suites en auroient été fâcheuses pour Alcibiade, si Périclès n'avoit employé tout son crédit pour le sauver. Il y réussit, mais il se crut obligé de lui faire en même-temps les remontrances les plus

ſortes. Elles parurent plutôt révolter l'eſprit altier d'Alcibiade, que calmer la fougue de ſon caractère. Périclès, qui s'intéreſſoit véritablement à lui, implora alors mon ſecours. Aſpaſie, me dit-il, les leçons dont mon pupille a beſoin, ſeront plus utiles & plus agréables, quand ce ſera vous qui les donnerez : je vous le recommande; dévelopez l'héroïſme, qui eſt, pour ainſi dire, caché dans ſon cœur; modérez le feu des paſſions qui l'entraînent, & rendez-le le plus grand & le plus aimable des Athéniens.

Je remplis les intentions de Périclès, & voici comme je m'y pris pour cela : dès le lendemain je rencontrai Alcibiade, plongé dans cette triſteſſe morne, qui annonce dans les jeunes gens moins le repentir de leurs fautes, que l'humiliation d'en avoir été repris durement; il ſembloit méditer plutôt de nouveaux actes d'étourderie, qu'une conduite plus conforme à la décence. Je le tirai de ſa rêverie, & m'occupai à la diſſiper par des propos amuſans : j'intéreſſai ſon amour-propre, en vantant ſes grâces & ſes talens,

(avec retenue cependant) : il m'écouta avec plaiſir : ſon front ſe dérida : bientôt il parut s'attendrir : je continuai de le flatter, en l'encourageant à faire valoir des qualités naturelles dont il pouvoit tirer, pour ſa gloire & même pour ſes plaiſirs, le plus heureux parti.

Quel dommage, lui dis-je, que la débauche ſeule profite de vos avantages ! Eh qui ne voudroit être ami d'Alcibiade, ſi Alcibiade daignoit mériter de l'attachement & de l'eſtime ? Il pourroit aller juſqu'à inſpirer l'admiration, & exciter l'entouſiaſme. Je vis ſon cœur s'ouvrir à de ſi douces eſpérances. Après avoir fait durer encore quelques momens cette converſation, je le laiſſai, & j'évitai pendant quelques jours les occaſions de la reprendre : il les chercha lui-même, & nous la continuâmes. J'inſiſtai alors ſur la néceſſité où il étoit de devenir parfaitement aimable & eſtimable : je mis un peu plus de force dans mes reproches ; & mon cœur, malgré moi-même, ſuivit avec plus de chaleur le projet de le rendre tel que je le ſouhaitois, pour l'intérêt de ſa gloire & pour le mien propre. Je m'arrêtois quand

je croyois pouvoir lui déplaire. Mais bientôt lui-même alla au-devant de mes conseils : il devina le motif particulier qui les plaçoit sur mes lèvres : l'ardeur de son âge se communiqua à son cœur ; & je vis que, maîtresse de son esprit, j'en pouvois diriger toutes les idées vers le but que je m'étois proposé. Cher Alcibiade, lui dis-je enfin, la légèreté dont vous faites profession ne vous permet peut-être pas de croire aux Oracles. Pour moi qui ai plus d'expérience, & peut-être plus de sagesse que vous, je les crois, sur-tout quand je les trouve écrits dans mon cœur. Ils m'ont prédit que je serois sensible, & même plus d'une fois ; mais que ce ne seroit jamais qu'en faveur de ce que la Grèce a de plus distingué par les vertus, l'esprit & le courage : c'est à ce titre que votre oncle Périclès a obtenu les sentimens que j'ai montrés pour lui, & il ne peut les partager qu'avec l'héritier de sa gloire & le plus noble imitateur de ses vertus. Vous pouvez l'être ; que dis-je, Alcibiade ! vous seriez coupable de ne l'être pas ! Est-ce donc à plaire à de viles esclaves que cette figure fière & charmante est destinée ? Non, il faut que dans

vous tout annonce la nobleſſe de votre ame, celle de votre naiſſance, & la grandeur future de votre deſtinée. Que veut dire ce graſſayement affecté, qu'Ariſtophane a oſé vous reprocher en plein Théâtre ? Quittez cette façon efféminée de vous parer, & paroiſſez homme & militaire. Parmi les talens agréables, choiſiſſez ceux qui conviennent le mieux à votre état. Laiſſez la flûte aux jeunes Thébains ; elle ne rend que des ſons peu expreſſifs, & ne permet pas de s'accompagner de la voix : attachez-vous à la lyre, elle ſe prête à toutes les paſſions & à toutes les ſituations de l'ame. Préférez l'éloquence à la poéſie : la proſe peut rendre fortement tous les ſentimens, comme ſi l'on ne venoit que de les concevoir à l'inſtant ; les vers, plus meſurés, ſuppoſent un travail fait, après le ſentiment ou l'idée conçue. Enfin, jeune Alcibiade, qu'on ignore que vous m'avez plu ; mais que tout annonce en vous, que vous êtes digne de me plaire..... Mon diſciple enchanté, me jura mille fois qu'il mériteroit ce bonheur, & il me tint parole.

Notre tendreſſe & notre confiance mutuelle, allèrent toujours en augmentant ;

Alcibiade, naturellement brave, étoit auſſi né colère : ſon ardeur bouillante le portoit à ſe venger durement des plus légères injures. J'adoucis ſon caractère. Réſervez pour les ennemis de la République, lui dis-je, ce courage impétueux qui brave tous les dangers : apprenez même à le diriger ſagement dans les combats. Mais ſoyez guerrier, ſoyez amoureux de la gloire, ou renoncez à l'être de moi. Cette façon de penſer n'eſt pas rare dans mon ſexe. Les femmes, en général, exigent autant de grandeur de courage, que de délicateſſe dans le cœur.

Une fois je m'apperçus qu'il montroit une roideur & une obſtination, qui le rendoient ſouvent déſagréable dans la ſociété ; il vouloit que ſon ſentiment prévalût toujours ſur celui des autres, principalement quand il traitoit avec des gens inférieurs à lui, en naiſſance ou en mérite. Alcibiade, lui dis-je, ſongez que vous vivez dans une République : croyez d'ailleurs que, dans quelque ſociété que ce ſoit, l'obſtination & la hauteur ne peuvent jamais réuſſir. On ne parvient à faire adopter ſes ſentimens, qu'en écoutant toujours, & en cédant quelquefois.

Gagnez

Gagnez le cœur des Athéniens par vos complaisances. Tâchez de les séduire, pour les dominer : cela n'est pas fort difficile. Si vous sortez jamais d'Athènes, & que vous soyez obligé de vivre chez d'autres Nations, soyez austère & sobre chez les Lacédémoniens; simple, mais brave chez les Béotiens; noble & fier chez les Perses. Enfin soyez souple, si vous êtes ambitieux....... Ces conseils, poursuivit Aspasie, donnés par la tendresse, & reçus par le sentiment, eurent un effet, qui, dès le moment même, commença le bonheur de tous deux. Aurois-je pu résister à un cœur reconnoissant, dont les mouvemens étoient autant de preuves du triomphe que j'avois voulu procurer à sa raison?

Vous à qui ses grandes actions sont connues, vous savez, Prince, combien elles m'ont recompensé du soin que j'avois pris, de former son ame! J'ajoutai dans la suite de nouveaux conseils aux premiers : il y trouva de nouvelles preuves de la raison qui me conduisoit toujours, & du sentiment qu'il m'avoit inspiré. Depuis long-temps notre satisfaction étoit parfaite. Periclès,

qui voyoit Alcibiade ſe conduire comme il l'avoit deſiré, ne pouvoit trop m'en témoigner ſa reconnoiſſance. La guerre ſe déclara; Alcibiade y fit des prodiges de valeur & d'intelligence. Dans les aſſemblées du peuple, il fit preuve d'éloquence, de prudence, & de popularité. Il remporta deux fois le prix des jeux, donna des ſpectacles avec magnificence, & ſe fit initier aux myſtères de la grande Déeſſe. Ce fut alors que j'eus avec lui un entretien, pour lequel je m'étois préparée depuis quelque temps. Alcibiade, lui dis-je, je vous aime, & ne ceſſerai jamais de vous aimer; je vais vous en convaincre, en prévenant l'inſtant où vos ſentimens affoiblis pourroient me donner quelque raiſon de me plaindre de vous. Vous êtes plus jeune que moi, pourſuivis-je, il eſt temps que je vous rende votre liberté. Regardez-moi toujours comme l'amie la plus ſolide que vous ayez eue. Je ne vous ai donné que des conſeils utiles, & je crois n'avoir choiſi que des moyens agréables pour vous le faire goûter: ſuivez à préſent ſeul & ſans moi la brillante carrière qui vous eſt ouverte; profitez de vos avantages, & faites-les toujours

ſervir à vot e gloire & à votre fortune. Je vous ai ſauvé de la honte du libertinage, je rends aux charmes de la galanterie : en courant de belle en belle, vous eſſuyerez & vous mériterez des reproches d'infidélité ; mais au moins n'en méritez jamais d'autres. Evitez toute eſpèce de mauvais procédés, ſi toutefois celui de ceſſer d'aimer une femme n'en eſt pas un ; ne deshonorez jamais par l'ingratitude ou par l'indiſcrétion, l'Autel ſur lequel vous aurez ſacrifié, & ſoyez mon ami, comme vous fûtes mon amant.

Alcibiade me repondit par des ſermens qui, peut-être, étoient encore ſincères ; mais je connoiſſois trop le cœur humain pour ne pas ſentir que j'avois ſaiſi le moment où je devois le rendre libre. Je m'étois apperçu que la jeune Hyparette, fille d'Hippanicus, le plus riche citoyen d'Athènes, s'intéreſſoit à la gloire & aux ſuccès d'Alcibiade : j'engageai Périclès à la demander, & mon jeune Héros à l'accepter pour épouſe. Ce mariage s'accomplit ; & ſi dans la ſuite il ne fut pas heureux, du moins ne contribuai-je en rien à ces brouilleries : je fus même aſſez heureuſe pour faire éviter, à ces époux,

quelques éclats fâcheux. Je vous ai déjà dit que je confervai mon empire fur Périclès, jufqu'à la mort de ce grand homme. Après qu'Athènes & moi nous eûmes fait cette perte, je continuai d'être l'amie d'Alcibiade; je la fuis encore dans l'éloignement où il eft de fa Patrie. Quand, par malheur, il s'écarte des fages principes que je lui ai infpirés, & que je viens à l'apprendre, je les lui rappelle; & nous nous fouvenons toujours volontiers l'un & l'autre des circonftances dans lefquelles je les lui donnai: cependant je vis dans une retraite dont je fens tout le prix, & qui (vous pouvez en juger, Prince,) eft vraiment délicieufe. Ma fociété eft compofée de Philofophes & de Littérateurs aimables. Le refpectable Sophocle daigne me confulter fur fes fublimes Tragédies qui charment encore le peuple d'Athènes; le jeune Euripide, fon rival, vient à d'autres heures me communiquer les fruits de fon génie, & rougit quand on lui dit qu'il pourra nous confoler de la perte de Sophocle; Eupolis & Cratinus amufent notre fociété par leurs Comédies; j'ai obtenu d'eux que les fatyres perfonnelles en feroient bannies, & je leur ai

fait entendre que c'étoit le seul moyen de se faire admettre, eux & leurs ouvrages, dans la compagnie des honnêtes gens. Hérodote nous instruit par la lecture de ses histoires, qui remontent jusqu'aux temps les plus reculés ; nous en faisons quelquefois l'application à celui où nous vivons, mais nous avons grand soin que ces applications ne soient pas satyriques. Thucidide nous raconte des faits plus modernes ; il nous permet d'en discuter les circonstances, d'autant plus qu'il ne s'ingère jamais d'y supposer des motifs. Le savant Hypocrate même, lorsqu'il passe de l'Isle de Cos en terre-ferme, vient me rendre visite; j'aime à causer avec lui, & c'est plus pour mon amusement que pour le besoin que j'en ai, que je le consulte sur ma santé. Il prétend descendre d'Esculape; & il a trop d'esprit & de connoissances pour ne pas être reconnu pour fils d'Apollon.

Cette dernière partie de l'histoire d'Aspasie, avoit vraiment intéressé Cyrus; & le temps qu'elle avoit employé à la raconter, ne lui avoit pas paru long. Il s'apperçut, cependant, qu'il étoit tard. Je n'ai plus,

belle Aſpaſie, lui dit-il, qu'une queſtion à vous faire; mais je vous demande pour cela, une nouvelle audience: elle ne lui fut pas refuſée. En la revoyant, Cyrus s'exprima en ces termes:

La tranquillité dont vous jouiſſez depuis la mort de Périclès, n'a-t-elle jamais été troublée par ce même eſprit de jalouſie, de méchanceté & d'injuſtice, dont Socrate fut la victime, & dont Périclès & Alcibiade ont eu tant de peine à éviter les atteintes? Prince, lui répondit-elle, il n'y a pas long-temps que ce monſtre a voulu vomir ſur moi ſon plus noir venin; j'ai été accuſée d'Athéïſme. Je fus citée devant l'Aréopage, & telle fut ma réponſe: « Pères de la patrie, » aucune Mortelle n'a de plus grandes » obligations aux Dieux que moi, & ne » les honore davantage? Quelle action de » ma vie peut-on citer, qui me rende ſuſ- » pecte de négligence envers eux? Mon » cœur eſt rempli de leur idée, & ma mai- » ſon de leurs images; tout y reſpire leur » culte. Venez, graves Sénateurs, en juger » par vous-mêmes. Les Dieux viſitèrent la » cabane de l'humble Baucis; daignez

» visiter la maison d'Aspasie ». L'offre que je faisois ne leur déplut pas ; ils s'empressèrent même à en profiter, & dès le lendemain, je vis aborder chez moi l'élite de l'Aréopage. Je les reçus avec les honneurs & l'attention convenables. Je leur fis remarquer que mon vestibule étoit orné de différentes statues des Dieux ; mon sallon, de diverses peintures, représentant (comme vous le voyez) Apollon & les Muses ; & enfin, ma salle à manger, où je leur avois fait préparer une collation, des tableaux de Comus, de Pomone & de Bacchus. Quelques-uns me parurent parfaitement satisfaits : mais les plus sévères me firent entendre qu'ils regardoient ces représentations plutôt comme un ornement, que comme une preuve des hommages que je rendois aux Divinités. Alors je les priai de me suivre jusqu'au temple que j'avois moi-même fait construire à l'extrémité du jardin qui tient à ma maison. Je crois, leur dis-je, en me mettant en route avec eux, qu'en honorant tous les Dieux, il est permis de choisir la Divinité à laquelle on veut rendre un culte particulier, & j'ai choisi celle qui contribue

le plus au bonheur des hommes, qui leur rend la vie plus chère & plus agréable. Vous ne verrez point chez moi d'Autel consacré à Mars : lorsqu'on m'a vue prosternée aux pieds de la statue de ce Dieu terrible, je ne lui demandois d'autre grace, que d'épargner les jours des héros auxquels je m'intéressois : de même, je n'ai jamais sacrifié aux Divinités infernales, aux furies, à la vengeance, pas même à la jalousie. J'ai préservé mon cœur de leur poison, & je l'ai conservé pur & libre pour la tendresse & les plaisirs. J'honore Apollon, il éclaire le monde, mais son temple n'est-il pas partout où se répand sa lumière. O Minerve que tu m'es chere ! Protectrice des arts & des talens, tu as formé mon esprit, tu as orné & embelli mon ame. Athènes te reconnoît pour sa Déesse tutélaire, elle a élevé à ta gloire les plus superbes édifices, & j'ai profité des faveurs dont tu as comblé cette Ville, puisque j'y ai reçu mon éducation. Mais c'est à Vénus que j'ai fait l'hommage de mon cœur. En disant ces mots, je les conduisis par une allée de platanes, dans un bosquet formé de mirthes & de lauriers, au

fond duquel on voyoit à travers une colonnade de treillage, un parterre émaillé de roſes & d'anémones, & le portique d'un petit temple de Vénus. Il étoit de marbre de Paros; les bas-reliefs en étoient ſculptés de la main même de Miron, qui, par amitié pour moi, y avoit employé ſon merveilleux talent. L'intérieur du temple étoit encore plus richement orné. Une partie des dépouilles de Samos y étoit renfermée. On y voyoit les ſtatues de tous les Dieux : mais ils y étoient repréſentés en poſture de ſupplians devant la Divinité principale, la Déeſſe de la volupté. Vénus, ouvrage merveilleux de l'illuſtre Praxitèle, (auquel il avoit travaillé chez moi d'après moi-même) paroiſſoit triompher d'eux tous. Derrière elle, & dans le lieu le plus reculé du temple, étoit ſuſpendue, par un art admirable, une figure de l'amour; il ſembloit voler, & planer ſur l'univers entier ſoumis à ſon empire; des parfums délicieux brûloient ſur les autels; & deux chœurs de jeunes filles à mon ſervice, chantoient alternativement l'hymne à Venus, ouvrage de l'immortelle Sapho. Anacréon y a ajouté quelques ſtrophes

délicates ; & Socrates même, qui touchoit quelquefois de la lyre pour me plaire, n'a pas dédaigné, en y changeant quelques vers, d'y gliſſer des maximes de ſon aimable philoſophie.

Pour prévenir la demande que vous m'en feriez, ſans doute, pourſuivit Aſpaſie, je vais vous communiquer cette hymne ; je la conſerve avec ſoin, comme un monument du goût & du ſentiment de mes maîtres dans l'art d'aimer & de plaire.

Auſſi-tôt elle la tira de ſon porte-feuille, & la chanta en s'accompagnant de ſa lyre.

S'il eſt un cœur qui n'ait jamais aimé,
Qu'aujourd'hui même il s'enflamme & ſoupire ;
Heureux mortels dont le cœur fut charmé,
Ne ſortez point de l'amoureux empire.

Tel eſt la loi que la beauté
Preſcrit à toute la nature ;
Vénus, ta douce autorité,
Se fait obéir ſans murmure.
En tous lieux, en toute ſaiſon,
Nous chériſſons ta loi ſuprême.
Le temps amène la raiſon ;
Mais dès que l'on reſpire, on aime.

S'il eſt un cœur qui n'ait jamais aimé, &c.

L'abeille bourdonne en volant,
Le lion rugit, & l'ours gronde,
L'oiseau s'explique par son chant,
Et le dauphin bondit sur l'onde;
Dans tous ces langages divers,
Qu'amour interprête lui-même,
Et sur la terre & dans les airs,
On n'entend que ce seul mot, j'aime.
S'il est un cœur, &c.
Pluton domine aux sombres bords,
Apolon éclaire la terre;
Plutus y cache ses trésors,
Mars la désole par la guerre.
Des Dieux dont il est redouté,
Jupiter est le Roi suprême;
Mais un regard de la beauté
Rend esclave Jupiter même.
S'il est un cœur, &c.
Sages si, dans votre printemps,
La beauté vous fut favorable,
Vous pouvez, dans l'hiver des ans,
Trouver quelqu'instant agréable,
Borée & le zéphir léger
Règnent tour-à-tour sur la terre.
Mais Vénus nous fait partager
L'éternel printemps de Cythère.
S'il est un cœur, &c.

Les Aréopagites ne purent résister aux charmes de ce temple. Enchantés, troublés;

hors d'eux-mêmes, ils adorèrent la Déesse, & peut s'en fallut que dans leur enthousiasme, ils ne me rendissent à moi-même des honneurs divins. Vous jugez que je fus pleinement justifiée ! Rien, depuis, n'a troublé ma tranquillité. Qu'elle me paroît agréable ! Oui, Prince, je la préfère à l'éclat dont étoient environnés les jours brillans de ma gloire.

Belle Aspasie, dit Cyrus en souriant, ce temple charmant n'est sûrement pas détruit? Il subsiste, répondit-elle, & à quelques ornemens près, qu'exigeoit la cérémonie dont je viens de vous rendre compte, vous pouvez le voir tel qu'il frappa les yeux de l'Aréopage. Le fils du grand Roi se livra à son juste empressement, & Aspasie l'y conduisit à l'instant même. Il y reconnut tout ce qu'elle lui avoit annoncé. La statue de Vénus, sur-tout, enchanta ses regards. Deux volières brillantes d'or, étoient placées derrière l'autel de la Déesse. L'une étoit remplie de colombes & de tourterelles, l'autre de moineaux francs..... Sans doute, dit le Prince, en regardant tendrement Aspasie, c'est ici que l'on garde les oiseaux destinés aux

sacrifices ? Vous avez lieu de le croire, répondit-elle, mais lisez l'inscription qui est placée au bas de ces volières. Cyrus la lut : elle étoit conçue en ces termes :

Vivez, tendres oiseaux, pour honorer les Dieux,
Aimez, & soupirez sans cesse ;
Vos desirs & votre tendresse
Doivent avoir plus de prix à leur yeux,
Que le sang innocent que l'on répand pour eux.

En passant entre les deux volières, on penétroit dans un réduit délicieux. Il y régnoit un jour doux, & affoibli par des rideaux d'une gaze légère ; une estrade garnie de coussins d'étoffes précieuses, en faisoit le principal ornement. On y respiroit l'odeur des parfums qui brûloient dans le temple : un concert harmonieux s'y faisoit entendre, mais les sons adoucis venoient de loin. L'enchantement passa dans le cœur du Prince. L'expression de ses regards porta le trouble dans celui d'Aspasie.

Dès qu'ils furent de retour dans les appartemens, le Prince crut pouvoir jurer à la Prêtresse de Vénus, des sentimens durables, & des transports toujours nouveaux ; mais l'amour-propre de celle-ci étoit garanti de l'erreur par une longue expérience. Vos sens

font encore féduits, lui répondit-elle, je dois vous défabufer. Senfible à vos difcours flatteurs, je veux les reconnoître & les mériter. Dix Olympiades (1) me font garants, que ce que je vous infpire, n'eft qu'une ivreffe momentanée. Je vous rends à vous-même, à votre gloire, à vos brillans deftins. Retournez auprès du grand Roi votre père; fouvenez-vous feulement qu'il exifte Athènes une femme à qui la philofophie n'a rien fait perdre des avantages qu'elle devoit à la nature; qui ne négligea rien pour s'inftruire, quoiqu'elle dût fe flatter de plaire. Eh bien, reprit Cyrus, venez avec moi exercer fur les Perfes, l'empire que vos charmes & votre efprit vous ont affuré fur les Athéniens. — Non, Prince; fi j'en ai joui ici, je ne pourrois m'en flatter ailleurs. On eft accoutumé, dans Athènes, à me regarder avec des yeux favorables, & même à excufer mes défauts. Mais croyez que jufqu'au tombeau, je ferai flattée des fentimens & même des illufions que je vous ai infpirés.

---

(1) Chaque Olympiade étoit de quatre ans.

Cyrus ne reſta pas long-temps dans Athène, après ce dernier entretien. Ce Prince emporta l'image d'Aſpaſie ſi bien gravée dans ſon ame, que peu après ſon arrivée à Perſépolis, étant épris d'une Grecque jeune & charmante, nommée *Myrto*, dans laquelle il crut trouver les charmes, l'eſprit & les talens d'Aſpaſie, il voulut qu'elle prît ce nom qui lui fut toujours cher.

Les aventures de cette ſeconde Aſpaſie, les événemens importans dont la paſſion de Cyrus pour elle fut l'origine, ſe liſent dans les Hiſtoires de l'Empire des Perſes, & des Republiques de la Grèce.

Fin des Amours d'Aſpaſie.

LES

LES EXILÉS

DE

LA COUR D'AUGUSTE,

ROMAN

TIRÉ DE L'HISTOIRE ROMAINE.

AVERTISSEMENT.

LE morceau que l'on va lire a paru dans la Bibliothèque des Romans, *ainsi que le précédent, comme un extrait tiré des Œuvres de Madame de Villedieu; mais au titre, & à quelques situations près, l'Auteur a peu puisé dans les Œuvres de cette Dame Romaine. On verra d'ailleurs, dans les Notes mises à la tête de quelques articles, qu'il a mis à contribution d'autres Livres, dont il a emprunté tout ce qu'il a cru propre à réunir dans cette fiction le tableau, sinon exactement vrai, au moins très-vraisemblable, de la Cour du célèbre Empereur Auguste, pendant ce siècle d'or de la Littérature, qui s'est si heureusement*

renouvellé en France, ſous le règne de Louis XIV, s'eſt perpétué ſous ſon ſucceſſeur, & dure encore.





LES EXILÉS
DE
LA COUR D'AUGUSTE.

EXTRAIT libre des Exilés de Madame de Villedieu, *auxquels on a joint les Amours de* Tibulle, *de* Catulle, *de* Properce, *& d'*Horace.

IL n'y avoit guères plus de trente ans que les proſcriptions & les guerres civiles avoient ceſſé dans Rome; & déjà on y avoit ſi bien oublié ces malheurs publics, que tout y reſpiroit le goût du plaiſir, des arts, & de la magnificence. Le peuple Romain, las d'avoir combattu ſi long-temps pour conſerver ſa liberté, ou plutôt pour la perdre, ſembloit ſe repoſer tranquillement à l'ombre du trône de ſon nouveau maître; heureux de ce qu'Auguſte vouloit bien exercer avec douceur le pouvoir abſolu, & rendre aimable

un Empire qu'il avoit acquis par tant de meurtres & de carnage.

Rome étoit devenue un séjour si délicieux, que l'exil de cette capitale du monde, paroissoit un supplice plus cruel que la mort même. Ovide, ce Poëte aimable, éprouva ce triste sort, & il étoit fait, plus qu'un autre, pour en sentir toute l'amertume. Né citoyen & Chevalier Romain, par conséquent d'une famille honnête, mais qui n'avoit été illustrée par aucune grande magistrature, ni par aucun emploi militaire supérieur; avec une fortune seulement médiocre, son esprit, ses talens, ses grâces, l'avoient mis à la Cour d'Auguste, sur le pied de ceux qu'on se faisoit le plus d'honneur de connoître & de fréquenter. Les Favoris de l'Empereur, & ce Prince lui-même, l'avoient attiré dans leur société; il les charmoit par sa conversation pleine de vivacité, de gaieté, de galanterie; & la lecture de ses vers, achevoit de lui gagner les cœurs.

Ses Elégies adressées à des beautés peut-être imaginaires, furent soupçonnées d'avoir pour objet ce qu'il y avoit de plus illustre dans Rome, la fille d'Auguste même. Son

Art d'aimer, parut l'ouvrage du plus grand maître dans la ſcience qu'il vouloit enſeigner : on le crut inſpiré par Julie.

L'amour d'un Poëte, & ſur-tout d'un bon Poëte, a néceſſairement cet inconvénient, qu'il s'annonce avec un éclat plus favorable à la réputation de l'amant, qu'à la gloire de l'objet aimé. Auguſte, qui, en grand politique, pouvoit avoir quelque indulgence pour les foibleſſes de ſa fille, & qui ſavoit qu'en les diſſimulant, il engageroit une Cour ſervile à paroître les ignorer, ſentoit, cependant, qu'il devoit empêcher qu'elles ne paſſaſſent à la poſtérité, avec la renommée du Poëte ; & il crut prévenir ce danger, en l'écartant & le puniſſant ; mais il fit le malheur d'Ovide, ſans éviter ce qu'il avoit à craindre pour la gloire de Julie.

Ovide partit pour *Tomes* en Sarmatie, ſéjour affreux, où le ſoleil eſt caché pendant la plus grande partie de l'année, où l'on n'eſt entouré que de Barbares, & où l'on ne pouvoit recevoir que de loin en loin des nouvelles de la capitale du monde.

Il laiſſa à Rome ſa femme & ſa fille ; & nous apprenons, par les regrets d'Ovide

même, qu'elles ſuccombèrent bientôt à la douleur d'avoir perdu leur époux & leur père. Il ignoroit encore ce nouveau malheur, lorſque cherchant quelqu'adouciſſement à ſa ſituation, il envoyoit à Rome ces Epîtres chagrines, qui forment dix Livres, dont ſix, compoſés d'Elégies, ſont connues ſous le nom de *Triſtes*, & peut-être écrites pendant le long temps qu'il mit à ſe rendre au lieu de ſon exil; & quatre datées du Pont-Euxin; ſon déſeſpoir y eſt peint avec les couleurs les plus vraies & les plus touchantes. Elles parvenoient dans la capitale du monde; on les y liſoit avec plaiſir, elles paſſoient de main en main dans la ſociété, on pleuroit en les entendant réciter; mais le ſort de l'Auteur n'en étoit pas adouci. Il ignoroit même les applaudiſſemens que recevoient ces nouveaux ouvrages, le Peuple & le Sénat ne pouvoit rien faire pour lui; ce même Auguſte, qui, n'étant encore qu'Octave, avoit ſacrifié Cicéron à la paſſion d'Antoine & de Fulvie, n'étoit pas, malgré ſon goût pour les lettres, diſpoſé à plaindre le ſort d'un bel eſprit exilé. Il étoit défendu d'écrire aux bannis. Leurs parens pouvoient à peine ſaiſir quelques occa-

ſions

fions fecrettes & favorables pour donner de leurs nouvelles. Le malheureux Ovide n'en avoit reçu aucune de la refpectable Terentilla, fon époufe, ni de fa chère Publiola, unique fruit de leur mariage. C'en étoit affez pour préfager leur malheureux fort.

Il avoit déjà paffé une année entière dans l'exil, l'abandon & l'inquiétude, lorfqu'un jour, fe promenant fur les bords de la mer, il voit arriver un homme qu'il reconnoît, à fon habit militaire, pour un foldat Romain: s'en étant approché; quoi, c'eft vous, Lentulus, s'écrie-t-il! Oui, mon cher Ovide, c'eft moi; puifque le fort me pourfuit & m'oblige à m'exiler moi-même loin de Rome, notre ancienne amitié ne me permet pas de chercher d'afyle ailleurs que dans les lieux que vous habitez; rentrons dans la ville de Tomes, vous y verrez bientôt arriver ce que j'ai de plus cher au monde; c'eft une famille entière, qui vient chercher dans vos bras quelque confolation, &, s'il eft poffible, vous en apporter à vous-même.

Ovide, après avoir mille fois embraffé fon ancien ami, reprit, avec lui, le chemin de la Ville, & s'empreffa à faire préparer

des logemens aussi commodes que le Pays pouvoit le permettre, pour deux femmes aimables & un jeune homme, qui arivèrent le soir même, escortés de quelques esclaves. Comme ils avoient fait de longues journées dans des Pays déserts & dénués de toutes commodités, Ovide ne s'occupa, le premier jour, que de leur repos; mais le lendemain, l'intérêt, encore plus que la curiosité, lui fit demander à Lentulus d'où il venoit, & quelles étoient les trois personnes qu'il amenoit avec lui; Lentulus satisfit à cette question en ces termes:

Histoire de Lentulus.

Je ne peux vous donner de nouvelles de Rome, ni récentes, ni certaines; il y a plus de deux ans que j'en suis éloigné, & je n'ai point quitté l'armée depuis le moment où vous m'avez vu partir pour aller la commander contre les Gétes. Les succès de ma première campagne m'avoient fait espérer de terminer plus promptement cette guerre: j'avois gagné sur les Barbares deux batailles rangées, & je les avois repoussés

du centre de la Germanie, où ils avoient osé s'avancer, jusqu'au-delà de la Vistule, que je les avois contraint de repasser. J'avois pris mes quartiers d'hiver sur les bords de l'Elbe ; mais les Barbares ayant ramené de nouveaux combattans du fond des forêts où ils s'étoient retirés, & profitant de la rigueur des frimats pour traverser les lacs & les rivières, reparurent bientôt auprès de nous ; il fallut faire de nouveaux efforts pour les repousser, & j'eus besoin de toute mon activité & de mon expérience dans l'Art Militaire, pour y réussir. J'écrivis à Rome pour y demander un renfort de troupes & de nouvelles instructions à l'Empereur. Ce que j'en reçus d'abord, fut un ordre de traiter les Gétes avec la plus grande sévérité, de faire impitoyablement massacrer tous ceux des soldats Barbares qu'on pourroit prendre, & d'envoyer à Rome leurs Chefs enchaînés. César les destinoit, me disoit-on, à servir de gladiateurs dans les spectacles cruels qu'il donne souvent au peuple Romain. Quelque répugnant à l'humanité que me parut cet ordre, je me crus obligé de l'exécuter ; & déjà quelques-uns des principaux d'entre les

Gétes, alloient subir le sort cruel qui leur étoit préparé, lorsqu'un jeune Barbare, d'une figure charmante, s'introduisit dans ma tente; & s'approchant de moi, il avoit déjà le poignard levé sur mon sein, quand mes Officiers arrêtèrent son bras. Ils étoient prêts à le massacrer; mais j'empêchai cette exécution : « que t'ai-je fait, dis-je à ce » jeune homme, pour vouloir ainsi m'assas-» siner? Quelle haine particulière me portes-» tu, toi dont la physionomie si douce & si » touchante, semble peu faite pour la haine » & la vengeance?.... Peux-tu me le de-» mander, me répondit-il, cruel auteur, » ou vil exécuteur des ordres donnés contre » mes compatriotes? Tu fais périr les uns, » tu condamnes les plus nobles d'entre » nous à amuser ce peuple féroce, qu'ils » ont fait plus d'une fois trembler. Mon » frère est du nombre de ces malheureux. » Il est le plus vaillant des Gétes, mais » son père étoit un des plus braves & des » plus nobles des Romains ». Ces paroles excitèrent ma curiosité. Je fis conduire le jeune prisonnier dans une tente, où il fut gardé avec précaution, mais sans rudesse :

j'allai l'interroger moi-même. J'eus bientôt lieu de soupçonner que c'etoit une femme qui avoit voulu m'ôter la vie ; & mon cœur, qui commençoit à s'intéresser à elle, trouva des charmes dans l'aveu qu'elle m'en fit. « Il est vrai, me dit-elle, je suis fille, & » je m'appelle Hérennie : mon frère, qui » est dans les fers, sous un nom supposé, » est Hérennius, fils de cet illustre citoyen, » qui, après avoir été Lieutenant de Ser» torius en Espagne, & proscrit par la ty» rannie de Silla, s'enfuit dans la Scythie » Européenne, où nous naquîmes de lui & » d'une Princesse Géte. Nous tenons de nos » parens l'amour de la liberté, & nous y » joindrions l'amour du nom Romain, si » Rome étoit encore libre ; mais nous avons » appris à ne vous regarder que comme le » indignes Ministres du tyran de l'Univers. » L'arrêt qui nous condamne, nous a con» firmés dans cette opinion, & nous croyons, » en vous faisant périr, servir encore mieux » Rome même que les peuples que vous » appelez Barbares.... Non, belle Hérennie, » lui répliquai-je, je ne mérite point votre » haine autant que vous vous l'imaginez.

» Les ſentimens que vous a inſpiré votre
» père, me ſont chers à moi-même : je
» reconnois en vous ceux d'une véritable
» Romaine. Je vous rends la liberté qui
» vous eſt aſſurée par votre naiſſance. Je
» rends à votre frère la même juſtice. L'in-
» tention de Céſar ne peut être de traiter
» en Barbares des citoyens Romains. Jouiſ-
» ſez dans mon camp de tous vos droits ;
» & vous ſur-tout, belle Hérennie,
» exercez-en de particuliers ſur mon cœur ».

Je remplis mes promeſſes. J'annonçai dans mon armée quelle étoit la naiſſance du frère & de la ſœur, & la conſidération qu'ils méritoient. Pluſieurs de mes légionnaires ſe ſouvenoient d'avoir ſervi ſous Hérennius ; ils reconnurent avec attendriſſement dans ſes enfans, les traits de leur ancien Général, & l'on applaudit à ma conduite. J'eus le temps de développer les premiers ſentimens qui m'avoient engagé à m'intéreſſer pour Hérennie, & je parvins à lui faire agréer l'hommage d'un cœur qu'elle avoit voulu percer.

Hérennius me paroiſſoit moins content de ſon ſort qu'il ne devoit l'être. Rétabli

dans tous les droits de citoyen Romain, il ne devoit pas regretter la vie qu'il menoit parmi les Barbares. Cependant, je lui voyois souvent tourner de leur côté des yeux baignés de larmes. Il me confia enfin le sujet de ses peines. Une jeune Princesse Barbare, mais que sa beauté & ses grandes qualités auroient fait aimer au sein de Rome même, avoit touché son cœur. Il étoit prêt à l'épouser, lorsque dans une course qu'il fit à la tête d'un parti de Gétes, il fut enveloppé par une de nos légions, & fait prisonnier.

Je m'empressois à consoler Hérennius, lorsqu'un nouveau parti de nos troupes ayant penétré jusques dans le camp ennemi, nous amena de nouveaux prisonniers. Agarite se trouva du nombre. C'étoit l'objet qu'aimoit Hérennius ; quelle satisfaction pour un amant ! Je la partageai avec lui, & bientôt nous ne nous occupâmes, le frère, la sœur, Agarite & moi, que de notre commun bonheur. J'épousai Hérennie, & Hérennius s'unit à sa Princesse. Cependant un courier m'apprit la prochaine arrivée du jeune Tibère. Les secours qu'il m'amenoit n'étoient pas considérables ; mais ce fut un

grand événement pour mon armée que de recevoir le fils de Livie, le seul qui lui restât depuis la mort de Germanicus. Nous pouvions déjà prévoir qu'il étoit destiné à gouverner l'Empire Romain. Heureux si nous eussions pu nous flatter également de retrouver en lui les vertus & les qualités de son frère. Auguste, en me l'annonçant, m'écrivit la lettre la plus flatteuse. Il le mettoit, pour ainsi dire, sous ma conduite. Tels étoient les termes de cette lettre que que je n'oublierai jamais.

César à Lentulus.

« Je ne peux mettre mon fils Tibère » sous la direction d'un Patricien plus il» lustre, d'un citoyen plus estimable, d'un » militaire plus vaillant & plus expérimenté » que toi, ô mon cher Lentulus ! Il n'a » fait encore qu'un léger apprentissage du » métier de la guerre avec son frère Drusus» Germanicus, dont je ne peux jamais pro» noncer le nom sans répandre des larmes. » C'est à Tibère seul à remplacer dans mon » cœur, & dans celui des Romains, le

» Héros que nous avons perdu. Que ce soit » à tes exemples & à tes leçons que je » doive ma consolation & la gloire de Tibère. Reçois-le, de ma part, tout au plus comme ton Lieutenant, & regarde » toujours César comme ton fidèle ami. » Adieu ».

Cette lettre m'engageoit à faire au fils adoptif d'Auguste, les avances les plus marquées. J'allai le recevoir à quelques journées de mon camp : je le présentai à nos légions avec les plus grands éloges, & demandai à mes Officiers & à mes Soldats d'avoir encore plus d'attachement & de déférence pour lui, que je n'en avois moi-même mérité de leur part. Tibère, de son côté, parut empressé à caresser nos Militaires, & même à les flatter ; mais ses caresses n'avoient pas la même noblesse & le même air de franchise, que celles dont Germanicus avoit comblé nos Soldats quelques années auparavant. La dissimulation & la politique perçoient à travers les apparences de la familiarité & de la bonté. Le commun de mes Officiers pouvoit s'y tromper ; mais ceux d'entre eux qui avoient long-tems véçu dans

Rome auprès de Jules-César & d'Auguste, y reconnoissoit le ton du Courtisan ; & ceux de nos vieux Soldats qui n'étoient pas accoutumés à mettre plus de tournure dans leurs remercimens, qu'on n'en mettoit autrefois dans les choses honnêtes qu'on vouloit leur dire, sentoient bien que les phrases de Tibère étoient étrangères à leur état.

Je ne savois moi-même qu'en penser. Mais hélas ! mes idées furent bientôt fixées. Le fils de Livie, à qui j'avois présenté Hérennie, Hérennius & Agarite, les avoit d'abord très-bien reçus : je m'apperçus même qu'il avoit pour la dernière des attentions très-marquées ; elles ne tardèrent pas à se changer en un véritable desir de lui plaire. La Princesse Gète reçut sa déclaration avec la fierté & la franchise qu'inspire une éducation honnête, mais un peu sauvage ; & la haine prit bientôt la place de l'amour dans le cœur du cruel Tibère. Un jour me tirant à part : « Lentulus, me dit-il, il » me semble que vous avez fait une grande » faute, en contrevenant aux instructions » que vous avez reçues d'Auguste : il vous » étoit très-sérieusement prescrit d'envoyer

» à Rome tous les priſonniers de diſtinction » que vous feriez ſur les Barbares ; quoique » le ſort qui leur eſt deſtiné ſoit fâcheux, » il ne vous appartenoit pas de le changer. » Cependant, ſous prétexte que ce jeune » Géte, qu'on appelle ici Hérennius, eſt » le fils d'un proſcrit, vous le laiſſez vivre » dans votre armée ſur le pied d'un citoyen » Romain : vous avez ſouffert qu'il épouſât » une Barbare, & vous avez vous-même » épouſé ſa ſœur : l'on en eſt déjà inſtruit » à Rome ; j'employerai volontiers mon » crédit pour prévenir la ſuite de cette » faute, mais je crains de ne pouvoir y » réuſſir ».

Je connoiſſois déjà aſſez Tibère pour ſentir toute la conſéquence de cet avis perfide. J'eus beau lui prouver qu'Hérennius étoit vraiment fils d'un illuſtre citoyen Romain, & que ce que j'avois fait pour lui n'étoit qu'un acte de juſtice, dont il ne pouvoit réſulter aucune conſéquence dangereuſe; je ne le perſuadai pas, parce qu'il ne vouloit pas être perſuadé. J'écrivis dès le lendemain à Rome, & je priai Agrippa, mon ami, & favori de l'Empereur, de me mander

si l'on ne m'avoit pas rendu de mauvais offices auprès d'Auguste, au sujet d'Hérennius, & quelles pouvoient être les suites de cette affaire. En attendant sa réponse, je continuai de poursuivre les ennemis jusqu'à ce grand fleuve de la Vistule, au-delà duquel les Aigles Romaines n'ont jamais pénétré. Je n'avois plus qu'à fortifier ses bords, pour prévenir de nouvelles excursions, lorsque mon Courier revint de Rome, & m'apprit que c'étoit Tibère même qui m'avoit dénoncé comme coupable, & infidèle aux ordres de l'Empereur; qu'il avoit peint des couleurs les plus noires, ma conduite à l'égard d'Hérennius, de son épouse, & de sa sœur; qu'il demandoit que ces trois personnes fussent enlevées d'auprès de moi, & traînées à Rome comme esclaves; que le commandement de l'armée me fût ôté, & & qu'on lui laissât la gloire d'achever une conquête que j'avois déjà solidement établie. Agrippa ajoutoit, dans sa lettre, que par le crédit de Livie, ces ordres me feroient bientôt immanquablement envoyés, & que j'eusse à me consulter pour voir si j'avois quelques moyens d'en prévenir l'effet. Dès le soir,

j'assemblai dans ma tente Hérennius, son épouse, & la mienne, & nous nous consultâmes sur les mesures qu'il falloit prendre. J'avoue que mon trouble & mon désespoir étoient plus grands que les leurs. Il n'y a pas assez long-temps qu'un Sénateur Romain, qu'un homme consulaire, pouvoit encore se croire libre, pour que je n'éprouvasse pas le plus grand dépit, en me voyant le jouet des intrigues d'une Cour où prévaloit la calomnie. Je proposai, tout-à-tour, plusieurs partis également violens; tantôt je voulois venger Rome & la terre des indignités de Tibère, & prévenir, par sa mort, le mal qu'il doit faire un jour au monde; tantôt je voulois suivre à Rome mon épouse & mon beau-frère, plaider moi-même leur cause, & mourir plutôt aux pieds d'Auguste, que de souffrir qu'ils fussent indignement traités. Mais Hérennius m'arrêtant : « Non, illustre Lentulus, me dit-il, toutes ces résolutions ne » produiroient que de nouveaux malheurs; » & quand vous & moi les soutiendrions avec » un courage vraiment Romain, avec une » fermeté même stoïque, ne devons-nous

» pas nous occuper du trifte fort qu'éprou-
» veroient nos deux chères & tendres époufes?
» Cédons plutôt à l'orage : j'ai, pour me
» faire prendre ce parti, l'exemple de mon
» père, & j'ofe vous le propofer. Lorfqu'il
» vit la République anéantie par la mort du
» grand Sertorius, & la trahifon de l'odieux
» Perpenna : ô République Romaine, s'é-
» cria-t-il, à quoi te ferviroit qu'Hérennius
» allât pleurer fur tes ruines, ou végéter
» honteufement dans les murs d'une Ville
» affervie ; fuyons plutôt un objet qui ne
» doit plus qu'exciter mes regrets ; allons
» jufques chez les Sarmates, chercher des
» Sauvages dont le luxe n'a point encore
» altéré les mœurs, & dont l'art de la poli-
» tique n'a point corrompu le cœur. Mon
» père exécuta fon projet ; j'ai, pendant
» tout le temps de mon enfance, été té-
» moin du bonheur qu'il goûtoit dans une
» retraite, où l'idée de la liberté le con-
» foloit de tous les autres agrémens dont il
» étoit privé : imitons fa réfolution ». Nos
femmes nous encouragèrent à l'adopter ; j'y
confentis, & dès le lendemain nous partîmes
avec tout le fecret & toute la diligence

qu'exigeoit une pareille fuite. Nous mîmes dans notre confidence un petit nombre d'esclaves & de soldats affidés que vous voyez encore ici avec nous. Ayant passé la Vistule, nous traversâmes le pays des Daces, & nous gagnâmes enfin les bords du Danube. Ce fut-là que nous apprîmes, mon cher Ovide, que nous n'étions pas éloignés des lieux que vous habitez. Nous avons dirigé nos pas vers Tomes, persuadés que ce seroit auprès de vous que nous trouverions les douceurs & la politesse de Rome. Oui, c'est ici que nous pouvons dire : *Rome n'est plus dans Rome, elle est toute auprès d'Ovide* ; c'est-là que se trouvent les grâces, les talens, & l'urbanité Romaine ; nous y porterons l'esprit libre & républicain de l'ancienne Rome. Nous avons lieu de croire que Tibère est charmé d'être débarrassé d'un chef dont la considération lui étoit importune, qu'il s'attribuera la gloire d'avoir subjugué les Gétes, & d'avoir fixé sur les frontières de la Zone glaciale les bornes de l'Empire Romain. Laissons-le s'enivrer de sa gloire imaginaire ; prévenons (quant à nous du moins) la servitude de notre partie, &

finiſſons tranquillement nos jours dans le repos & l'agrément que peut nous procurer la ſociété d'Ovide.

Notre Poëte, touché du récit de Lentulus, & enchanté de ſon projet, ne négligea rien pour lui paroître digne de la confiance qu'il lui témoignoit. En effet, rien ne troubla la douceur de cette nouvelle ſociété; aucune recherche importune n'en interrompit le charme pendant une année entière. Ce fut pendant ſon cours qu'Ovide, preſſé par Lentulus, lui raconta ce qu'il ſoupçonnoit être la cauſe de ſa diſgrâce & la ſource de ſes malheurs. Le Poëte, en lui ouvrant ſon cœur, s'exprima en ces termes:

HISTOIRE

D'OVIDE.

Ma famille, quoiqu'honorée depuis long-temps du titre de citoyen Romain, & même de celui de Chevalier, n'a cependant aucune illuſtration; je ne ſuis pas même né dans Rome. Sulmone, petite Ville d'Italie, eſt

ma

ma Patrie. J'ai reçu une excellente éducation. J'allai de bonne heure étudier à Athènes, & je revins ensuite cultiver, à Rome, la Littérature dont j'avois pris le goût. J'y fis des progrès rapides; & quelques talens pour la Poésie me firent bientôt une sorte de réputation. Mon père voulut en vain me forcer à renoncer aux Muses, pour suivre, me disoit-il, une carrière plus utile. Quoique je l'aimasse & respectasse beaucoup, subjugué par mon génie, je me livrai, malgré ses conseils, au feu de mon imagination; & pendant un temps, j'eus lieu de croire que j'avois pris le meilleur parti. Je fus applaudi, caressé, fêté, par ce qu'il y avoit de plus grand dans Rome. Mes *Fastes* furent mon premier ouvrage; vous savez que c'est une Histoire poëtique de Rome, que j'y remonte jusqu'à son origine véritable ou fabuleuse; j'ai cherché à y embellir, des grâces de la poësie, non-seulement les faits, mais encore les détails secs & arides du Calendrier Romain. Rome entière applaudit à cet ouvrage. Auguste qui n'étoit jaloux de la gloire de Rome, qu'autant que cette gloire consistoit à maintenir sa liberté, me combla de

louanges, & augmenta même ma fortune. Les citoyens les plus confidérables recherchèrent mon alliance ; je me déterminai pour Térentilla, fille du riche & honnête Térentius : fa figure étoit agréable, fans avoir les avantages de l'extrême beauté : fon efprit étoit doux, fon caractère fage & modéré ; elle avoit enfin toutes les qualités qu'un époux raifonnable peut defirer dans une femme. Notre mariage fe conclut fous les plus heureux aufpices, & je lui dois cette juftice, que, de fa part, aucune erreur, aucun écart, n'en a troublé la douceur. Deux filles ont été le fruit de notre hymen. Publiola eft la feule qui me refte, s'il m'eft permis, ô grands Dieux, de croire qu'elle vit encore. Je continuai, après mon mariage, de faire des vers, & ils eurent toujours le bonheur de plaire. Ce fut alors que je commençai à compofer ce que j'appelle mes Héroïdes ; c'eft-à-dire, ces Epîtres que je fuppofe écrites à leurs amans par les femmes les plus célèbres de l'antiquité, dans des fituations critiques & intéreffantes. Je les foumettois toutes au jugement de Térentilla, & celui qu'elle en portoit étoit

toujours juste. Elle me conseilloit quelquefois d'elever mon style lorsque le sujet sembloit l'exiger. Elle m'avertit, par exemple, qu'en faisant écrire Médée à Jason, je n'avois pas saisi le ton d'une enchanteresse furieuse, dont les expressions doivent se sentir du pouvoir que son art magique lui donne sur les élémens même, & d'une grande scélérate qui reproche à un ingrat les crimes qu'elle a commis pour lui. Elle me fit aussi sentir que l'Epître de Didon à Enée, étoit trop longue & trop foible pour une déclamation qui doit finir par la mort de Didon, se poignardant & faisant elle-même son épitaphe. Elle me prédit que ce seroient ces deux Epîtres qui me feroient le moins d'honneur, & elle eut raison. Celle de Sapho à Phaon, au contraire, celle de Héro à Léandre, celle d'Arianne à Thesée, eurent le plus grand succès. Mécène, que je connoissois depuis long-temps, me procura l'honneur de les lire chez Auguste, en présence de Livie & de Julie, leur fille. Cette dernière n'étant pas encore mariée, ne quittoit point sa mère, & écoutoit mes vers avec la contenance la plus modeste. Je m'apperçus,

cependant, que les endroits les plus tendres lui causoient quelque émotion. Lorsque je peignis l'ardeur de Sapho pour Phaon, je vis son regard s'animer ; elle donna des larmes aux inquiétudes de Héro pour son cher Léandre, prêt à devenir la victime des rendez-vous qu'il en recevoit. Quelque temps après, Julie épousa le jeune .. arcellus, mais elle le perdit bientôt ; l'état de femme & de veuve lui donnant plus de liberté, elle laissa éclater son goût pour la galanterie. Je continuai à faire des Héroïdes & des Elégies ; je montai ma lyre sur le ton qui plaisoit à Julie ; je mis plus d'esprit que de sentiment dans mes vers, &, je l'avoue, j'y fis régner un léger coloris de libertinage, que je crus propre à en assurer le succès. Je chantai alors, pour ainsi dire, sur deux modes différens ; l'un pour l'Empereur & ses favoris, l'autre pour la Princesse & sa jeune Cour. Catule, Tibule & Hor ce prirent le même parti ; les applaudissemens nous étoient prodigués ; mais, pour mon malheur, j'en recevois plus que les autres : ce n'est pas que je prétende leur être supérieur en talens, mais Catule étoit déjà vieux &

la figure d'Horace étoit peu agréable ; il affichoit, d'ailleurs, des mœurs trop peu réglées, & l'on savoit que Tibule étoit passionnément amoureux de Servilie.

J'avois fait rouler mes dernières Elégies sur un amour purement imaginaire que je feignois d'avoir pour une maîtresse inconnue que j'appelle Corine. Tantôt je me plaignois de ses rigueurs, tantôt je la remerciois de ses bontés ; je me brouillois avec elle, je me raccommodois ensuite ; des jaloux m'ombrageoient, des confidens me trahissoient ; enfin j'éprouvois mille sollicitudes amoureuses. Tout cela n'étoit qu'un jeu d'esprit pour amuser Julie. Je réussis en effet à l'amuser & même à l'intéresser ; elle me demanda cent fois quelle étoit cette Corine pour qui j'écrivois des choses si ingénieuses & si passionnées, prenant tantôt le ton d'une Princesse qui m'ordonnoit impérieusement de lui dévoiler mon secret, tantôt celui d'une amie qui me pressoit obligeamment de lui faire ma confidence, tantôt celui d'une jolie femme qui employe tout son art pour pénétrer dans les replis d'un cœur & découvrir ce qui s'y passe. Je parvins à lui persuader

que mes chants n'avoient aucun objet réel ; mais je ne fis qu'irriter le desir qu'elle avoit de devenir elle-même cet objet : que vous dirai-je enfin, illustre & sage Lentulus ? Qui auroit pu résister à la plus belle des Syrennes, & à une Syrenne couronnée ? J'oubliai la distance des rangs, & toutes les considérations que j'aurois dû respecter : Julie m'apprenoit elle-même à les oublier ; mon cœur s'échauffa, ma tête se troubla, & je ne vis plus, dans la fille d'Auguste, qu'une femme aimable, qui, de l'amour de mes poésies, avoit passé à celui de l'Auteur.

Je composai pour elle cet Art d'aimer, que les ames délicates & les cœurs vraiment sensibles m'ont souvent reproché. C'est plutôt l'art de tromper que j'ai chanté, disent-ils, que le véritable art d'aimer ; l'esprit semble avoir plus de part à mon Poëme que le cœur, & j'ai plutôt travaillé pour la séduction & la coquetterie, que pour le sincère amour. Ce reproche n'est point injuste : je dois en convenir ; mais j'avois mon modèle & mon sujet dans Julie : c'est son art & sa conduite que j'ai peints, rempli du charme séducteur que j'y trouvois. Aux trois chants de mon Art-

d'aimer, j'en ajoutai bientôt deux autres, ſous le titre de remède d'amour ; & ſous l'apparence d'une palinodie, je traitai le même ſujet & dans le même goût.

Le ſuccès de ces deux Poëmes fit connoître à Rome entière mes liaiſons avec Julie. Auguſte ne put les ignorer : il apprit même bientôt plus que je n'en ſavois alors même ; il ſçut que les foibleſſes de ſa fille pour moi n'étoient pas les ſeules qu'on pût lui reprocher ; que ſi mes talens lui avoient ſervi de prétexte pour m'enchaîner à ſon char, la jeuneſſe, la beauté, la valeur & l'illuſtre naiſſance de pluſieurs autres, leur avoit procuré le même honneur. Le Maître du monde verſa, dit-on, alors, des larmes ; il ſentit qu'on peut, même au faîte de la puiſſance & de la gloire, éprouver les chagrins domeſtiques les plus humilians. Agrippa étoit celui de ſes amis en qui il avoit le plus de confiance, il en avoit reçu les plus grands ſervices & les plus ſages conſeils : Auguſte exigea de lui qu'il épouſât la veuve de Marcellus, qu'il lui ſervit de guide dans la carrière de l'honnêteté & des mœurs, où il fit promettre à ſa fille de rentrer.

Julie parut se soumettre à tout ce que son père demandoit d'elle : elle annonça les résolutions les plus respectables ; elle épousa Agrippa, mais elle ne tarda pas à manquer à son devoir, & à ses engagemens. Je m'étois tenu à l'écart pendant la durée de cet orage. Je ne paroissois occupé que du soin de composer mes métamorphoses : Auguste en avoit déjà lu & approuvé les premiers livres ; mais Julie croyant le danger passé, me rappela bientôt auprès d'elle. Je ne pus résister à ses agaceries : ma situation devint bientôt & de plus en plus délicate : je m'apperçus que Julie trahissant tout ce qu'elle devoit ménager, me trahissoit aussi moi-même, & qu'elle vouloit enlever Cepion à Helvidie, Hortensius à Aurélie, Tibulle à Sulpicie. Je ne pus cacher mon dépit. Un jour épiant Julie, je la suivis jusques dans le palais d'Auguste, & j'eus l'imprudence de faire éclater des soupçons, qui, probablement, ont été la véritable cause de ma perte. On jugea qu'il falloit faire un exemple sévère, & on me choisit pour en servir. La réputation que m'avoient malheureusement

acquise

acquiſe mes poéſies, fit penſer que ma punition feroit aſſez de bruit pour épouvanter mes rivaux, & le rang médiocre que je tenois parmi les Citoyens Romains, raſſura ſur la crainte d'exciter quelque trouble dans l'État, & d'alarmer les Patriciens. Je reçus donc l'ordre rigoureux de partir pour Tomes, & ma femme & ma fille reçurent celui plus cruel de reſter à Rome, où je ne ſerois plus. Nos adieux furent très-tendres, je les ai décrits dans une élégie que je vous lirai quelque jour ſi je puis reconnoître l'écriture que mes larmes ont ſi ſouvent effacée. Jamais Terentilla ne m'avoit reproché mes liaiſons avec Julie, quoiqu'elle ne les ignorât pas. Quelques mots lâchés comme par haſard, m'avoient ſeulement fait entrevoir qu'elle en redoutoit les conſéquences : « Je » les ai prévues, me répéta-t-elle, en me » diſant le dernier adieu ».

Les ſanglots empêchèrent Ovide d'en dire davantage. La famille de Lentulus chercha tous les moyens de le conſoler & de le diſſiper. Ils paſſèrent enſemble une année entière à ſe rendre des ſoins réciproques, ſans qu'aucune nouvelle de Rome, ni des armées

Romaines, leur apportât quelque diſtraction : mais enfin, l'arrivée d'un nouvel Hôte ouvrit une nouvelle carrière à des narrations intéreſſantes.

Le tendre & malheureux Ovide, ayant déjà paſſé près de deux ans dans le triſte ſéjour de Tomes, pendant le cours de la première année, il fut livré aux horreurs de ſa ſolitude ; la ſeconde fut adoucie par la compagnie de Lentulus, d'Hérennius, & de leurs jeunes & charmantes épouſes ; à la fin de celle-ci, on vit arriver ſur ce rivage barbare, un autre Romain. Ceux que Tomes renfermoit déjà, s'empreſsèrent à aller au-devant de lui, & reconnurent Cornélius - Gallus, ſi fameux d'abord par ſon eſprit & ſes talens pour la Poéſie, & enſuite par les grands emplois dont il fut honoré. Lorſqu'Ovide partit pour ſon exil, Cornélius-Gallus étoit Gouverneur d'Egypte. Le premier ſoin du malheureux Poëte, fut de lui demander ſi c'étoit de ce beau gouvernement qu'il arrivoit, ou s'il venoit de Rome ? « Je quitte » les rives du Tibre, reprit Gallus, après » avoir été forcé, depuis plus d'un an, de » quitter celles du Nil. Victime de l'envie,

» j'ai successivement éprouvé deux disgraces, dont la dernière est pour moi la plus sensible. Mais la société d'Ovide & de Lentulus, me fera aisément supporter le séjour de Tomes, & les peines de ma situation ».

Illustre Gallus, reprit Ovide, permettez-moi de vous faire une seconde question, dont je crains que la réponse ne me soit bien funeste. Térentilla....? Publiola..? Gallus ne répondit que par un soupir; & Ovide assuré qu'il avoit perdu deux personnes qui lui étoient si chères, & qui seules l'attachoient encore à Rome, se retira dans sa maison, pour se livrer à sa juste douleur. Ses amis s'occupèrent, pendant quelque-temps, du soin de le consoler, & d'établir Gallus à Tomes, le plus commodément qu'il étoit possible, dans un pays aussi barbare; enfin, la première distraction qu'ils proposèrent à Ovide, fut d'écouter le récit des aventures de Cornélius-Gallus. Ovide ne put s'y refuser, & le nouvel Exilé commença ainsi son récit.

Histoire de Cornélius-Gallus.

Vous vous rappellez sans doute, mes amis, que je suis né dans la Gaule Narbonnoise, dans cette ville maritime que César fonda entre Marseille & la Ligurie, & à laquelle il donna son nom, en l'appellant *Forum Julii* (*). Mon père qui commandoit la légion qui avoit peuplé cette Colonie Romaine, crut assurer ma fortune, en m'attachant de bonne heure au jeune Octave, neveu & fils adoptif de César. C'est ce fameux Auguste, dont les volontés absolues décident aujourd'hui du sort des citoyens Romains, & presque du monde entier. Mon père avoit suivi Jules-César & sa fortune, je suivis Octave & la sienne; à la mort du premier, je tenois déjà ma place parmi les citoyens aisés, & peut-être parmi les citoyens aimables. On reconnoissoit en moi quelques talens militaires, non celui de conduire une grande armée; mes prétentions n'alloient pas jusques-là, & de plus

(*) C'est aujourd'hui *Fréjus* en Provence.

vieux que moi auroient pu me le diſputer avec avantage ; mais il eſt dans chaque état un mérite qui ſe fait applaudir ſans être ſupérieur. J'ambitionnois encore moins d'influer dans les grandes affaires de la République : je laiſſois ce ſoin aux graves Sénateurs, & me contentois de donner, dans l'occaſion, en faveur de mes amis, un ſuffrage juſte & raiſonné. Mon éloquence, car j'en avois, ne s'exerçoit pas ſur de grands ſujets ; mais j'aimois la Poéſie avec paſſion ; & l'approbation que mes vers recevoient du Public, pouvoit me faire croire que j'étois capable d'y réuſſir. J'avois une maîtreſſe, elle étoit charmante ; Rome entière applaudiſſoit tous les jours en plein théâtre à ſes talens pour la déclamation, le chant & la danſe. Je partageois la gloire & le triomphe de ſon art & de ſes appas. Il me ſembloit que Rome, en la couronnant, couronnoit nos plaiſirs, & ajoutoit des palmes aux myrthes que je cueillois auprès d'elle. Octave venoit ſouvent ſouper chez moi. Je ne négligeois rien pour lui plaire & le bien recevoir ; bonne chère, bon vin, parfums délicieux. Cythéris montoit pour lui ſa lyre ſur le ton

le plus voluptueux ; elle lui chantoit les chanſons que je faiſois pour elle ; vous-connoiſſez celle-ci.

Imitation d'une Ode Latine de Cornélius-Gallus.

Vanter tes appas naiſſans,
Applaudir à tes talens,
C'eſt le ſort de Rome entière ;
Mais jouir dans le myſtère
D'un aimable enchantement,
C'eſt le ſort de ton amant.

Cythéris, tes ſons vainqueurs
Produiſent dans tous les cœurs
L'effet d'un tendre délire ;
Mais lorſque le tien ſoupire,
Un ſi doux épanchement
N'eſt fait que pour ton amant.

Ton art offre tour-à-tour
Tous les effets de l'amour ;
Rome admire ce prodige ;
Mais ſans art & ſans preſtige
Tu m'exprimes ton penchant ;
Quel bonheur pour ton amant !

De ta danſe la gaieté
Fait dire au peuple enchanté,
Ah ! qu'elle eſt vive & légère !
Mais je crois ton cœur ſincère ;
Viens-en faire le ſerment
Dans les bras de ton amant.

Pendant que je paſſois des jours délicieux auprès de Cythéris, le Triumvirat s'établit. Octave ayant déjà obtenu la troiſième partie de l'Empire du monde, me fit propoſer un commandement diſtingué dans l'armée, qui, ſous les ordres de Ventidius, alloit combattre les Parthes. Je ne pouvois me refuſer à une ſi belle occaſion d'acquérir de la gloire ; mais ce ne fut pas ſans regret que je me déterminai à me ſéparer de Cythéris, quoique j'euſſe lieu d'eſpérer que ce ne feroit que pour quelque-temps. Ma maîtreſſe parut partager mes chagrins ; nous nous promîmes de nous écrire ſouvent pendant le cours de la campagne. Je m'acquittai le premier de ma parole ; & avant même de paſſer en Aſie, je lui adreſſai une Elégie que j'ai placée la première dans le Recueil de celles que j'ai compoſées, parce que c'eſt celle où j'ai le mieux exprimé les ſentimens d'un

jeune homme paſſionné qui ne peut, ni renoncer à la gloire, ni s'y livrer ſans regretter l'objet de ſon amour.

Eh! que m'importe à moi, que le Parthe dompté,
Sous le joug des Romains, dépoſe ſa fierté,
Ou qu'un Dieu favorable aux deſcendans d'Arſace,
Contre Rome & Céſar protége leur audace?
Ai-je pu, Cythéris, m'arracher de tes bras,
Pour aller follement m'expoſer aux combats!
Ton amour n'eſt-il pas préférable à la gloire!
Une nuit près de toi, vaut un jour de victoire, &c. (*)

Je m'occupai, pendant quelque-temps, du ſouvenir de Cythéris, & je recevois quelquefois de ſes nouvelles; mais j'appris qu'elle me trahiſſoit, & même avec éclat. Antoine partageoit l'Empire du monde avec Octave & Lépide. Il eut envie de poſſéder Cythéris; & le Triumvir, aſſez vieux, mais puiſſant, l'emporta ſur le jeune Tribun militaire. Cythéris lui ſacrifia ſes charmes, ſes talens & mon amour. Ma vanité en fut plus

(*) Ces premiers Vers ſont traduits de la première Elégie de Cornélius-Gallus. On trouve tout ce qui reſte de ce Poëte, dans la belle édition de Catule, Tibule & Properce, imprimée à Paris chez Barbou, 1754.

bleſſée que mon cœur. Je me promis bien de me venger d'Antoine, dès que j'en trouverois l'occaſion ; mais en attendant, je me dédommageai des plaiſirs qu'il m'avoit enlevés, en en goûtant de nouveaux avec Soffride, Lydie, Gentia, Cloé, & autres jeunes eſclaves étrangères, qui delaſſoient nos Romains des fatigues qu'ils eſſuyoient dans la guerre contre les Parthes. A mon retour à Rome, je goûtai d'autres plaiſirs ; & j'appris, avec indifférence, qu'Antoine, qui s'étoit brouillé avec Octave, promenoit, de ville en ville, mon ancienne maitreſſe, & faiſoit parade de ſes plaiſirs, & de ma honte, ſi c'en eſt une, de n'avoir pu conſerver pour ſoi ſeul une courtiſanne.

La bataille d'Actium, & les charmes de Cléopâtre, me vengèrent d'Antoine & de Cythéris. De retour en Egypte, le Triumvir ſe livra entièrement à cette Reine, & partagea ſa fin déplorable. Cythéris profitant des biens qui lui reſtoient de la libéralité d'Antoine, chercha, dans l'Egypte, un aſyle où elle put vivre tranquille. Octave revenu à Rome, triomphant & maître du monde, continua de me traiter avec bonté. Sa faveur

ſembla ſe partager entre Mécène, Agrippa, Meſſala & moi; & je me joignis au premier pour lui procurer les amuſemens les plus conformes à mes propres goûts. Ce fut alors que je contribuai à vous introduire à ſa Cour, mon cher Ovide; je rendis le même ſervice à Virgile, à Catule & à Properce. Mécène protégea Horace, & Meſſala Tibule. Peut-être ſerois-je encore heureux & tranquille à Rome, ſi l'ambition m'eût permis de me borner à rendre de pareils ſervices à l'Empire & à l'Empereur; mais fier de la faveur d'Auguſte, j'oſai briguer la queſture & la préfecture d'Egypte, & je les obtins. Ravi de me voir deſtiné à fouler aux pieds les cendres d'Antoine & de Cléopâtre, je débarquai à Alexandrie le cœur occupé, & la tête remplie des projets les plus vaſtes, mais auſſi les plus utiles. Je les exécutai avec audace & ſuccès, ils furent applaudis; mais je fus bientôt trahi par ceux même qui en profitoient.

J'entrepris de rétablir dans Memphis les Temples d'*Oſiris* & d'*Anubis*; de ſoutenir le fameux Phare d'Alexandrie, qui menaçoit ruine; de relever une partie des obéliſques

dont cette ville étoit ornée, & d'en faire transporter d'autres dans le sein de Rome même. A ces opérations, qui n'avoient pour objet que la magnificence, j'en joignis d'autres, dont l'utilité moins éclatante étoit plus démontrée. Je fis nétoyer les canaux de l'Egypte, & je favorisai par-là la fertilisation des terres, produite par le limon qu'y dépose le Nil en se débordant. C'étoit le plus important service que je pusse rendre à l'Egypte.

En visitant moi-même les travaux que j'avois ordonné dans la branche occidentale du Nil, qui forme ce qu'on appelle le *Delta*, j'entendis parler d'une peuplade de cultivateurs heureux & tranquilles, qui habitoient une Isle au milieu du fleuve. On me dit que les habitans de cette petite contrée, ne sortoient jamais de leurs limites; & que quelques-uns d'entre eux seulement, alloient chez leurs voisins vendre le superflu de leurs denrées, & se procurer en échange, ce que leur territoire leur refusoit. Je fus curieux de pénétrer dans cet asyle du bonheur, de la simplicité & de la liberté. J'y passai avec une suite peu nombreuse. Le chef, ou plutôt la bienfaitrice de cette

peuplade, vint au-devant de moi : quel fut mon ètonnement lorſque je reconnus Cythéris ? Ses charmes n'étoient point effacés ; le repos & la ſatisfaction avoient conſervé ſa fraîcheur & ſa ſanté. Je paſſai deux jours dans ſa maiſon, ſimple, mais commode, & la plus apparente du canton.

Surpris de la ſageſſe de cet établiſſement, je lui demandai comment elle avoit pu s'en occuper ? J'ai été aſſez heureuſe, me répondit-elle, pour ſaiſir le moment favorable d'échanger contre une vie douce & honnête, les voluptés mêlées d'inquiétudes & de troubles, que j'avois goûtées auprès de vous & d'Antoine. Je m'apperçus que ce dernier, épris des charmes de Cléopâtre, négligeoit les miens. Je pris auſſi-tôt mon parti en femme plus prévoyante que jalouſe, & je demandai à Antoine de m'accorder pour retraite le petit canton où vous me voyez établie. Je m'y retirai en laiſſant volontiers le champ libre à ma rivale. Je trouvai dans cette Iſle quelques habitans ; j'en attirai d'autres. Du prix de mes bijoux, je leur procurai, à tous, les moyens de donner à leurs terres une parfaite culture ; quand

j'euſſe été aſſez riche pour les mettre en état de reſter oiſifs, je m'en ſerois bien gardée. Etablie au milieu d'eux, je leur donne l'exemple, en m'occupant des travaux de la campagne. Ceux qui vont toutes les ſemaines à Peluſe & à Alexandrie, me rapportent des nouvelles de ce qui ſe paſſe en Egypte, & quelquefois de Rome même. J'entends parler des révolutions de ce vaſte Empire, avec la même tranquillité qu'on entend ſiffler les vents & mugir les flots dans un port aſſuré : la race de Ptolomée, qui gouvernoit l'Egypte depuis pluſieurs ſiècles, a été entièrement anéantie ; ce grand Royaume a changé de face, & a été réduit en Province Romaine, ſans qu'on s'en ſoit apperçu dans cette heureuſe peuplade. Si je vous fus chère autrefois, illuſtre Gallus, conſervez-moi le bonheur dont je jouis ; c'eſt tout ce que je demande aux Dieux & à vous.

J'admirai la philoſophie de mon ancienne maitreſſe, & je pris les meſures les plus juſtes pour lui aſſurer le repos qu'elle deſiroit. En récompenſe, elle me donna des leçons de ſageſſe, de modération & de

modeſtie, que je ſuivis d'abord, mais que j'oubliai bientôt. Après avoir fait tant de biens à l'Egypte, j'entendois tout retentir de mes louanges. Les Egyptiens, autrefois les plus ſages & les plus ſçavans des hommes, étoient devenus vils & flatteurs; ils me témoignèrent leur reconnoiſſance d'une façon qui pourroit paſſer pour extravagante, ſi Auguſte lui-même n'en avoit donné l'exemple. Ils me dédièrent des temples, & m'offrirent des ſacrifices. La nouvelle en vint bientôt à Rome; on fit entendre à Auguſte, que je voulois m'arroger en Egypte une autorité pareille à celle qu'il exerçoit dans la capitale du monde, & indépendante de lui. Auſſi-tôt, l'ancienne amitié que l'Empereur avoit pour moi, *ſe* couvertit en jalouſie. Il me priva du commandement de l'Egypte, & m'ordonna de revenir vivre à Rome, en perſonne privée; il m'interdit même l'entrée de ſon Palais, & je perdis ſa familiarité. Le premier moment de ma diſgrace me fut ſenſible; mais bientôt aidé par la philoſophie, je réfléchis que les honneurs & même les bontés d'Auguſte, étoient des biens dont on pouvoit

ſe paſſer, & qu'il me reſtoit aſſez de richeſſes pour vivre à Rome avec agrément & conſidération même, quoique je n'y fuſſe plus regardé que comme un ſimple Citoyen. Je me ſouvins que les plus heureux momens de ma vie, avoient été ceux que j'avois autrefois paſſés dans cet état. Je revins donc à Rome, & je me livrai de nouveau aux amuſemens que j'avois goûtés dans ma jeuneſſe, avec la différence cependant, que l'âge devoit y apporter. La volupté & la galanterie ne m'occupèrent pas uniquement. A l'enchantement des ſens, je joignis l'étude des ſciences, & la ſociété des perſonnes qui cultivoient les lettres avec fruit. La plupart de ceux que je voyois, faiſoient leur cour à Auguſte & à Mécène; je ne leur demandois que le temps que leur politique ne pouvoit employer à des ſoins plus utiles. Quand ils venoient chez moi, nous ne parlions que de vers nouveaux, de ſpectacles, & de ces petites diſputes littéraires, qni doivent paroître ſi minutieuſes aux grands politiques.

En tenant cette conduite, je devois me croire auſſi à l'abri des orages, que l'étoit

Cythéris dans sa petite Isle. Mais je me trompois. Ma perf nne, le rang élevé que j'avois tenu dans l'Empire, & le lieu que j'habitois, mettoient bien de la différence entre nos deux situations.

Il y a quelques mois que Tibère revint à Rome, fier des avantages qu'il disoit avoir remportés sur les Grecs. L'on savoit bien dans Rome, illustre Lentulus, que la gloire en étoit dûe à vous seul; mais Auguste l'ignoroit, & sa Cour faisoit semblant de l'ignorer aussi. Livie destina bientôt son fils à être le successeur d'Auguste; Rome entière s'apperçut de ce projet, l'Empereur seul ne le soupçonnoit pas. Pour assurer davantage le succès de ses desseins, Livie persuada à Auguste d'enlever sa fille Julie à son favori Aggrippa, pour la faire épouser à Tibère.

Quoi! s'écria alors Ovide, Julie est à présent la femme de Tibère; ah malheureuse Princesse! malheureuse Rome!, ... Ne m'interrompez plus, reprit Cornélius-Gallus, le reste de mon récit ne sera pas long.

Tibère est le politique le plus adroit & le

le plus caché. Nous pouvons le dire à Tomes, & nous sommes payés d'avance pour y parler librement. Ce sont les vices les plus affreux que Tibère dissimule. L'ambition la plus désordonnée, l'ingratitude la plus noire, la débauche la plus outrée, la barbarie & la férocité même, forment son véritable caractère. Avec cela il sera susceptible de toutes sortes de foiblesses, mais elles ne se manifesteront que lorsqu'il sera tout-puissant. Auguste, son bienfaiteur, sera sa première victime; sa femme, sa mère même, tout ce qui doit lui être cher, finira par être sacrifié. En attendant, il s'amuse à perdre de simples & tranquilles Citoyens. J'en suis le triste exemple: accusé d'être entré dans des conspirations imaginaires, jugé & condamné sur des preuves légères; Auguste, mon ancien ami, a cru me faire grace en me reléguant à Tomes.

Illustres bannis, dit alors Ovide, puisque Rome, aussi cruellement menacée par ses tyrans, ne peut plus être pour nous qu'un objet de pitié, détournons nos regards des coups qu'elle a déjà reçus, & qu'on lui prépare encore : ne l'envisageons plus que

relativement aux Arts, aux Sciences & aux Lettres. Aimable Gallus, vous venez d'être témoin du dernier état où Rome se trouve à cet égard? Daignez nous en entretenir.

Gallus promit de se rendre au desir d'Ovide, & l'on convint du jour d'un nouvel entretien. Ce jour étant arrivé, il reprit ainsi:

Si je vous ai dit, comme je le pense, que j'augurois mal de l'état où se trouveroit Rome politique, après la mort d'Auguste; si j'ai prévu que nous allions tomber sous un gouvernement tyrannique; que tous les ressorts de l'honneur, de la gloire & de l'amour pour la patrie, alloient se relâcher; & que la domination de Rome, déjà trop étendue pour une République, le seroit ensuite trop pour un seul Empire; si j'ai prédit que dans des temps plus éloignés, Rome deviendroit la victime de sa puissance, & seroit déchirée par les Barbares qu'elle auroit soumis; je n'ai pas, à beaucoup près, des pressentimens aussi tristes sur le sort des Arts & des Lettres. Arrivés dans Rome à une sorte de perfection, ce ne sera que par une dégradation insensible, que nous les

verrons s'altérer. Le siècle d'or de la Littérature durera quelque-temps ; & même après qu'il aura été attaqué par le mauvais goût, les beaux & grands modèles qu'il aura fournis, subsisteront encore. Ils réclameront sans cesse contre les défauts des ouvrages postérieurs. Ils rappelleront au vrai & au beau ; & peut-être que dans bien des siècles, ils feront renaître un second siècle d'Auguste.

Aujourd'hui les chef-d'œuvres en tous genres se multiplient ; Vitruve, non-seulement orne Rome d'édifices aussi beaux que ceux de la Grèce, mais il prescrit des règles pour leur construction ; & ces règles transmises à la postérité, déposeront toujours contre ceux qui, au détriment du goût, s'en écarteront. Les Romains ne font point encore sortir de leurs mains, des chefs-d'œuvres de sculpture ni de peinture ; mais tout ce que la Grèce & l'Asie en ont produits, est sous leurs yeux ; exemples durables de la perfection dans ce genre. Les meubles précieux de nos Palais, les riches étoffes, ne sont point encore fabriqués dans la capitale du monde ; mais elle

eſt devenue le centre où ſe réunit tout ce qu'on invente dans l'Univers : c'eſt dans Rome que les fabricateurs viennent & viendront encore pendant long-temps, chercher le goût qui doit donner la grace & l'énergie à leurs productions. L'or de l'Aſie, l'argent d'Eſpagne, la pourpre de Tyr, la ſoie que nous allons chercher juſqu'au fond des Indes, n'auront de prix qu'autant que les mains induſtrieuſes de ceux qui les emploieront, feront dirigées par l'eſprit des Romains.

La muſique, cet Art que nos vieux Républicains croyoient dangereux, parce que, diſoient-ils, il amolliſſoit les ames, eſt admirable & divin, puiſqu'il peut tout rendre, tout exprimer, & peindre toutes les paſſions & tous les ſentimens. Il ſuivra chez nous, comme il a fait en Grèce, le ſort de la Nation qui le cultive. Lorſque la Grèce étoit toute guerrière, le Mode Dorien, ſévère, noble & impoſant, étoit le dominant & le ſeul connu; l'Ionien, & même le Phrygien, ſe ſont établis dans la Grèce amollie. Les Cincinnatus & les Catons, ne connoiſſoient point la muſique. Lorſqu'elle s'introduiſit dans Rome, elle y

prit le caractère majestueux, qui étoit alors le nôtre. Tant que nos Empereurs seront victorieux, elle sera, ou fière, ou gracieuse, mais elle s'exprimera toujours avec noblesse. Quand elle changera de ton, peut-être sera-ce le présage de quelque décadence, & je serois bien fâché de voir le théatre de Rome livré aux chants des Prêtres de Cybelle (*).

La philosophie fait tous les jours des progrès à Rome : les Grecs nous l'enseignent, mais nous en aur ns bientôt une à nous-mêmes, dégagée des subtilités de l'école. Elle nous sera bien utile, si elle est plus dans l s actions que dans les paroles, & si on l'apprend plutôt par les exemples que par les raisonnemens ; la philosophie bien entendue, nous enseignera l'art d'être heureux, & de rendre heureux les autres. Ce n'est qu'à la dernière extrêmité, qu'un Philosophe doit garder sa philosophie pour lui seul ; il doit auparavant, & pendant long-

(*) On sait que le culte de Cybelle étoit confié à des malheureux dont la voix étoit nécessairement claire, & souvent aigre.

temps, tenter de la rendre utile à ſa patrie, & même à l'humanité en général.

Que Cicéron eſt un grand maître, tant en philoſophie qu'en éloquence! Quel modèle pour la juſteſſe du raiſonnement, & celle de l'expreſſion! Quel ſtyle dans le genre épiſtolaire! Qui ne l'auroit pas vu comme nous ſur la fin de ſa vie, foible, accablé par des événemens publics auxquels il ne s'étoit point attendu, effacer la gloire de ſon premier conſulat par la foibleſſe de ſon ſecond; abandonner la République à ſon mauvais ſort, & ſe livrer lui-même au glaive des exécuteurs de la proſcription, le croiroit auſſi grand homme d'Etat, qu'il étoit grand Orateur & grand Ecrivain. Mais il y a dans l'ame un genre de force bien indépendant du mérite de l'eſprit. Tel ne ſait pas écrire, qui ſait ſoutenir ſa patrie au bord du précipice; & tel ſait exprimer tout ce que l'on devroit faire, qui n'eſt pas capable de l'exécuter.

Mais, je vous arrête trop long-temps, mon cher Ovide, ſur tout ce qui ne regarde pas la poéſie; c'eſt-là ce qui vous intéreſſe le plus; c'eſt votre genre, c'eſt auſſi celui

que j'aime, & je lui trouve l'avantage de favoriser les idées agréables. Ne parlons donc plus que de poésie, & de nos Poëtes actuels. Je vais parler de ceux que vous avez vu fleurir en dernier lieu à la Cour d'Auguste; en vous rappellant leur nom, je vous dirai quels sont les nouveaux ouvrages qu'ils ont produits, & vous en ferai connoître quelques-uns, dont le titre même n'est peut-être pas parvenu jusqu'à vous.

Le vieux Lucrèce, ce Philosophe-Poëte que vous connoissez si bien, mon cher Ovide, & dont vous avez fait tant de fois l'éloge, vient de mourir à quatre-vingt ans. On parle diversement de sa mort. L'opinion la plus générale, est qu'il n'a pas voulu survivre à son illustre ami Memmius, à qui, comme vous savez, il a dédié son Poëme de *la Nature des Choses*...... Cette mort, dit Ovide en l'interrompant, est digne d'un Philosophe comme Lucrèce, mais je regrette beaucoup Memmius. Il étoit né d'un sang illustre, je l'ai vu remplir avec distinction plusieurs places importantes; cependant, il n'a pas été à l'abri des traits de la calomnie...... Pour Lucrèce, reprit Ovide, il s'est

toujours conduit de manière à ne donner fur lui aucune prife ; quoiqu'il fût auffi de famille patricienne, & qu'il eût pu prétendre aux honneurs, il les a toujours fui. Il trouvoit dans l'étude de la philofophie, & dans la culture des Belles-Lettres, un double amufement, bien digne de remplir fes loifirs. Il n'eft jamais forti de Rome que pour aller à Athènes s'occuper de ces deux objets. C'eft-là qu'il a étudié fous le dernier Zénon, mais il a fini par s'attacher à la fecte d'Epicure. C'eft-là qu'il s'eft lié avec Memnius & fon ami Catule; c'eft dans Athènes qu'ils facrifioient aux Grâces, fuivant le précepte de Socrate...... Ah, dit alors Lentulus, vous qui connoiffez les ouvrages de Lucrèce, dites-moi s'il étoit plus Philofophe que Poëte, ou plus Poëte que Philofophe? Eft-il poffible d'unir parfaitement enfemble deux genres fi différens? Si quelqu'un, dit Ovide, a pu y réuffir, c'eft lui: mais en lui rendant juftice, je fuis forcé de convenir qu'un auffi parfait affemblage aura toujours plutôt le mérite de la difficulté vaincue, que celui d'une exécution pleinement fatisfaifante. Un Poëme uniquement

philofophique

philoſophique ſeroit froid & ſec, s'il n'étoit ſoutenu par la multiplicité & la vivacité des tableaux; & ces peintures mêmes, les Epiſodes ſur-tout, gênent l'expoſition d'un ſyſtême philoſophique bien conduit & bien raiſonné. Vous en pourrez juger, reprit Gallus; depuis la mort de Lucrèce, nous avons ſon Poëme complet, & j'en ai apporté avec moi une copie. L'Auteur l'avoit retouché depuis quelques années; & ceux de nos jeunes Romains qui ſe piquent également de poéſie & de philoſophie, (car à préſent ils prétendent à tout) diſent que l'amour a aidé Lucrèce à perfectionner ſon Poëme: effectivement l'on ſait qu'il s'eſt aviſé, dans ſa vieilleſſe, d'être amoureux de la belle *Lucilia;* c'eſt peut-être elle qui l'a engagé à ſemer tant de roſes ſur les épines d'une philoſophie naturellement aride, & à orner les principes de Démocrite, d'Epicure & d'Empédocle.

En attendant que vous liſiez l'Ouvrage entier, permettez-moi de vous réciter quelques Vers du début de ce Poëme dans ſon dernier état.

Invocation à Vénus, commencement du Livre premier du Poëme de Lucrèce, de la Nature des Choses (*).

Je t'invoque, ô Vénus, ô mère de l'amour,
C'est par toi qu'est conçu tout ce qui voit le jour
Un seul de tes regards écarte les nuages,
Chasse les aquilons, dissipe les orages,
Tu donne un air riant à Neptune irrité,
Et répand dans les airs une vive clarté.
Sans toi point de beaux jours, ton pouvoir les ramène;
Pour toi seule, Zéphir fait sentir son haleine,
La terre orne son sein de brillantes couleurs,
Et l'air est parfumé du doux esprit des fleurs.
On entend les oiseaux, frappés de ta puissance
Sur mille tons brillans, célébrer ta présence.
Pour la belle génisse, on voit les fiers taureaux
Ou bondir dans la plaine, ou traverser les eaux;
Enfin, les habitans des bois & des montagnes,
Des fleuves & des mers, & des vastes campagnes
Brûlans, à ton aspect, d'amour & de desir,
S'engagent à peupler par l'attrait du plaisir.

(*) Cette Traduction en Vers, est du Poëte Hénaud, qui vivoit au siècle dernier; il n'a traduit qu'une très-petite partie du Poëme de Lucrèce; mais ce morceau est généralement estimé. Nous avons cependant pris la liberté de faire quelques corrections aux Vers que l'on va lire.

Non, sans toi rien n'est beau, rien n'aime & n'est
aimable;
Vénus, deviens ma muse, & sois-moi favorable.

Vous verrez, un peu plus bas, que notre Poëte, non-content d'invoquer Vénus pour lui-même, veut aussi la rendre propice à Rome & aux Romains; il la prie de nous procurer la paix, tant au dedans qu'en dehors de nos murs; il compte sur le crédit de la Déesse auprès de Mars. Dans cet espoir, il lui dit:

O Vénus! des mortels arrête les terreurs,
Ecarte loin de nous la guerre & ses horreurs.
Déesse des plaisirs, rends la paix à la terre;
Eh! que ne peux-tu point sur le Dieu de la guerre?
Souvent ce Dieu si fier, vaincu par tes appas,
Dépose sa fierté pour voler dans tes bras.
Toi, qui sais avec art ménager tes caresses,
Allumer les desirs, provoquer les tendresses,
Parles pour les Romains dans des momens si doux
Nous desirons la paix, demande-la pour nous.

Je ne connoissois point, dit Ovide, ce début galant du Poëme de Lucrèce; autrefois il commençoit ainsi:

Je vais, d'un œil hardi, m'élever dans les Cieux,
Et là, te faire voir quel est l'emploi des Dieux,

Te ramener ensuite à la source des choses,
Et des plus grands effets, te dévoiler les causes.

C'est vraiment là, reprit Gallus, le début d'un Poëme philosophique; mais il faut convenir que le premier est bien plus poétique.

Le commencement du second Livre réunit l'un & l'autre avantage. Vous rappellez-vous ces Vers, mon cher Ovide.

Heureux celui qui peut, assis sur le rivage,
Voir au loin, sur la mer, se former un orage;
Heureux qui, sans péril, est sur une hauteur,
D'un combat furieux tranquille spectateur.
Sans applaudir aux maux de ceux qui sont à plaindre,
Qu'il est doux de sentir que l'on n'a rien à craindre!
Temple par la sagesse à la paix élevé,
Je trouve dans vos murs un repos achevé,
Là, je ris en voyant les mortels téméraires
Se repaître d'erreurs, s'envier des chimères;
Et pour le vrai bonheur, prenant un vain desir,
S'inquiéter sans cause, & vivre sans jouir.

Ah! que voilà bien, s'écria Lentulus, les Vers d'un sectateur d'Epicure: jouir, jouir, tel est son systême. Oui, répliquèrent

de concert Ovide & Gallus; mais sachez que cette jouissance, cette volupté que vantoient Epicure & Lucrèce, n'est rien moins que malhonnête; que c'est une volupté divine résultante du bien universel, dont le sage doit jouir, qu'il doit partager, & même procurer. Avec tout cela, poursuivit-il, le systême d'Epicure n'est pas tel que je veuille l'exposer dans une conversation où se trouvent deux Dames jeunes & aimables. Et si ces Dames vouloient se donner la peine de connoître ce que c'est que la Philosophie, je leur conseillerois d'en chercher les notions dans les Livres en Prose qui l'expliquent, la détaillent & la prouvent; les atômes, les corpuscules, les molécules homogènes & hétérogènes, la formation des météores, ce que nous savons de la marche régulière des corps célestes, leurs élémens, les causes de nos sensations, la distinction des esprits & des corps; tous ces grands principes, vraiment philosophiques, ne sont pas de nature à être revêtus des charmes de la poésie. Réservons les beaux Vers pour peindre les effets, sans leur donner le soin d'expliquer les causes. Ne considérez, objets

aimables, dans Lucrèce, que les tableaux de la nature; & laiſſez le ſoin de l'approfondir, à ceux qui profeſſent uniquement la Philoſophie; liſez la belle peinture de la peſte d'Athènes, qui termine ſon Poëme, tableau terrible, vraiment tragique, & capable de vous attendrir. Ne vous arrêtez pas trop ſur les déclamations de Lucrèce contre la ſuperſtition; craignez, en les écoutant, de confondre l'abus dangereux de la religion, avec ces principes ſi néceſſaires pour la conſervation de vos mœurs & de votre délicateſſe.

L'aimable Narrateur changeant enſuite d'objet, pourſuivit en ces termes. Le grand, le ſublime Virgile (*), que ſes compatriotes & ſes amis même, n'ont long-temps connu que ſous le nom du *bon* & du *ſimple* Virgile, vit encore. Mais la délicateſſe de ſa ſanté l'a forcé d'interrompre ſes travaux, & l'empêche de mettre la dernière main à

(*) Madame de Villedieu a placé dans *ſes Exilés* une Hiſtoire de Virgile, mais ſi peu vraiſemblable & ſi peu intéreſſante, que nous n'avons pas cru devoir en faire aucun uſage; ce que l'on va lire, eſt tiré des Vies de Virgile les plus eſtimées.

l'Enéïde. Il vient de faire un voyage dans la Grèce & à Athènes, dans l'espérance de s'y rétablir, & doit revenir passer l'hyver dans cette belle campagne de Naples, dont l'air sulfureux est si favorable à ceux dont la poitrine est attaquée. Plaise aux Dieux que ce climat salutaire conserve encore, pendant plusieurs années, ce Poëte divin, cet homme vraiment aimable & estimable, aussi digne de servir de modèle à nos concitoyens qu'à nos Auteurs.

Hérennius, Hérennie & Agariste, ne connoissent pas sa personne & ses Ouvrages, aussi-bien que nous les connoissons, Ovide, Lentulus & moi; je vais donc, en leur faveur, dire quelle fut sa naissance, & quels sont son admirable caractère & sa très-simple histoire.

Virgile est né près de Mantoue, d'une famille obscure, dont la fortune suffit à peine pour le faire étudier à Crémone & à Milan. Il y apprit la Langue & la Philosophie Grecques sous Syron, sectateur d'Epicure, mais qui connoissoit aussi les dogmes de Platon & de Pythagore. Virgile s'attacha aux sentimens du premier; on voit cependant

dans ses Poésies, qu'il avoit approfondi ceux de toutes les sectes.

On apprend la Philosophie, mais on naît Poëte. Aussi, Virgile, qui parut d'abord se livrer à cette science, sentit bientôt le talent de la poésie se développer en lui. Le désastre de sa fortune le détermina bientôt à composer ses premiers Vers. Le petit champ que possédoient & cultivoient ses ayeux, fut envahi par des militaires, que les Généraux Romains crurent pouvoir en gratifier. Virgile, dépouillé de son patrimoine, eut recours à mon oncle Asinius-Pollion. Celui-ci me l'adressa, & je le présentai à Auguste. Une première Eglogue, & la justice de sa cause, lui valurent la restitution de son petit bien. Cette grace l'encouragea à témoigner sa reconnoissance, dans le même langage qu'il avoit employé pour l'obtenir; il composa une seconde Eglogue, & elle fut bientôt suivie de beaucoup d'autres. Il sembloit qu'il n'y étoit question que d'amours & d'amusemens champêtres; mais la vraie philosophie perçoit à travers cette écorce rustique; & on la reconoissoit d'autant mieux, que dans le langage des Bergers elle conservoit

toute ſa force, en perdant le faux luſtre d'une expreſſion brillante.

Ces poéſies prétendues ruſtiques, mais vraiment ingénieuſes & nobles, lui valurent la faveur du Maître du monde. Admis dans ſa familiarité, il n'en fut que plus doux & plus modeſte. Il rougiſſoit comme une jeune fille lorſqu'on le louoit. Eloigné de toute prétention ſur ſes talens, & n'en connoiſſant pas même l'heureuſe étendue, ce ne fut qu'avec peine, qu'Auguſte le détermina à entreprendre un ouvrage plus conſidérable, (les Géorgiques). Pour le compoſer, il alla paſſer pluſieurs années à Naples & dans les environs de cette ville. Là, étudiant la nature, s'inſtruiſant des ſecrets de l'agriculture, & de la nourriture des beſtiaux dans les fertiles plaines de la Campanie, il ſe mit en état de donner aux cultivateurs, les leçons qu'Auguſte vouloit qu'ils reçuſſent; mais en même-temps, ſon génie poétique s'écartoit du fond de ſon ſujet par d'heureux épiſodes, toujours intéreſſans & bien amenés; ſes réflexions philoſophiques l'étoient également. Enfin, les Géorgiques de Virgile contiennent autant de leçons pour

les Poëtes & les Philoſophes, que pour les Agriculteurs. Tous les ans il venoit à Rome, mettre aux pieds d'Auguſte un Livre de cet Ouvrage compoſé par ſon ordre: Mécène le liſoit à l'Empereur, lorſque la délicateſſe de la poitrine de Virgile ne lui permettoit pas de le lire lui-même. Auguſte l'admirant avec juſtice, jugea le modeſte Auteur digne de traiter un ſujet plus élevé, de compoſer un Poëme épique dans le goût de ceux d'Homère, & qui fût capable d'égaler la gloire du Parnaſſe Romain, à celle du Parnaſſe Grec. Encouragé par de ſi grands ſuffrages, Virgile entreprit ce chef-d'œuvre, que nous connoiſſons déjà ſous le nom d'Enéide. Les ſix premiers Chants obtinrent de ſi gtands éloges, que Properce oſa dire, que dès ce moment la Grèce le cé'oit à Rome dans ce genre, le plus noble & le plus beau de tous ceux de la poéſie. Les ſix derniers Chants, quoiqu'encore imparfaits, méritoient déjà les mêmes applaudiſſemens, lorſque Virgile nous a quittés pour s'occuper du rétabliſſement de ſa ſanté. Hélas! peut-être jamais ne mettra-t-il la dernière main à ce ſublime Ouvrage! Mais

la touche du grand homme y reſtera toujours marquée, & l'Enéide ſera toujours comparée à l'Iliade & à l'Odiſſée.

Avec de pareils talens, & un caractère auſſi doux, pourroit-on croire que Virgile aît eu des ennemis & des détracteurs? Il en eut cependant. De nouveaux Poëtes osèrent critiquer pluſieurs de ſes Vers, & s'en approprier une partie. La défenſe de Virgile fut toujours ſimple, noble, douce; elle portoit l'empreinte de ſon heureux caractère. Voici ce qu'il répondoit aux Plagiaires.

C'eſt moi qui fis ces Vers, d'autres en ont la gloire;
Je leur cède ſans peine une foible victoire.
Ainſi, petits oiſeaux, vous bâtiſſez vos nids,
Et d'autres, à vos yeux, enlèvent vos petits!
Ainſi, diligentes abeilles,
D'autres mangent le miel, ce doux fruit de vos veilles!
Ainſi, foibles troupeaux, innocentes brebis,
D'autre de vos toiſons font filer leurs habits!
Ainſi, nobles taureaux, ſans eſpoir de ſalaire,
Pour d'autres que pour vous, vous labourez la terre.

J'ajoute à cette Hiſtoire intéreſſante, dit Ovide, que Virgile ne fut jamais l'eſclave

de l'amour. On peut le croire du moins, puiſque ſes amours nous ont toujours été inconnus. Trop modeſte pour pouvoir s'imaginer que le cœur d'une femme aimable s'enflammât pour ſa figure peu ſéduiſante ; trop ſage pour s'attacher à un objet qui ne l'eût pas véritablement aimé ; s'il a goûté des plaiſirs, ils ont été obſcurs & tranquilles : en ont-ils été moins dignes d'un Philoſophe, & du plus bel eſprit de Rome ?

Gallus reprit, peu de jours après, ſon Tableau Littéraire de la Cour d'Auguſte, & le continua ainſi. Nous avons perdu l'ingénieux Catulle, mais heureuſement, Tibulle, Properce & Horace, ſes amis, nous ont conſervé le Recueil complet de ſes productions ; vous connoiſſez les premiers & les principaux morceaux de ſes Poéſies, mais les dernières ne peuvent pas être parvenues juſqu'à vous. J'ai heureuſement avec moi une partie de ſes précieuſes Œuvres, nous les lirons enſemble. En attendant, comme pluſieurs de ceux que je vois ici, pourroient n'avoir point connu Catulle, je vais vous inſtruire en peu de mots, de ſon

caractère, de son Histoire, & de celle de ses Œuvres.

Nota. *Les faits que l'on va lire, sont extraits en partie des* Amours de Catulle, *par M. de la Chapelle, de l'Académie Françoise; mais on s'est bien gardé de copier les foibles Traductions ou Imitations, en Vers François, que cet Académicien a insérées dans son Roman. Celles que l'on trouvera dans ce volume, sont tirées de différens Recueils. J'en ai nommé les Auteurs quand je les ai connus, & je ne prétends point m'attribuer le mérite de toutes celles qui ne portent point de noms. Ce ne sont peut-être que des réminiscences, dont j'abandonne avec raison, la gloire à ceux qui y reconnoîtroient leurs vers & leurs idées.*

Catulle est né à Vérone, d'une famille de Citoyens Romains des plus considérables de cette Colonie. Son père avoit servi dans l'armée avec laquelle César

conquit les Gaules. Il étoit l'ami & le confident de ſon Général. Le jeune Catulle fut lui-même, dès ſa plus tendre jeuneſſe, comblé de ſes bontés. Céſar l'encouragea à ſe rendre à Rome, où la fréquentation des gens d'eſprit & de goût, développa ſes heureuſes diſpoſitions & ſes talens naturels, & le rendit un des jeunes gens les plus aimables & les plus inſtruits de ſon tems. Il trouva dans la plûpart de ſes illuſtres amis, des Républicains zélés, ennemis de la tyrannie, & par conſéquent de Céſar. Plancus & Cicéron même penſoient ainſi, & l'engagèrent dans le parti de Pompée, qui après tout, n'étoit cher aux bons Républicains, que parce qu'il n'étoit pas l'ennemi le plus redoutable de la République. Pendant quelques momens de relâche, que donnèrent à Rome les ſecouſſes d'une prochaine révolution, Catulle fit des Vers pour Cicéron, que nous avons conſervés; il le traite, avec raiſon, du plus grand des Orateurs. Celui-ci, ſans le contredire, lui répondit en bonne Proſe, (car le talent de Cicéron n'étoit pas de faire des Vers), qu'il étoit déjà un des plus aimables Poëtes de ſon ſiècle.

Memmius, perſonnage Conſulaire & généralement conſidéré, l'engagea à l'accompagner dans le voyage d'Athènes; & ce fut là, où Catulle fit une ample proviſion de ce que nous appellons métaphoriquement le ſel attique, & qui eſt ſi néceſſaire pour éviter également la platitude de la parfaite ignorance, & le ridicule de l'érudition ſans goût. C'eſt-là que s'étant rendu familière la Langue des Grecs, il en tranſporta la fineſſe, la délicateſſe & les graces dans ſes Elégies Latines. Il imita ſi heureuſement le charmant Anacréon, que l'on crut que ſes Odes n'étoient que des traductions de celles du Poëte de Théos. Malheureuſement il lut les Vers d'Archiloque, & acquit le funeſte talent de faire les Epigrammes les plus piquantes, & l'art de répandre le fiel amer de la ſatyre. Il a paſſé le reſte de ſa vie à prouver qu'il étoit en même-tems le plus ſenſible, le plus galant & le plus mordant Poëte de ſon ſiècle. Memmius avoit auſſi pour ami & compagnon de ſes voyages, le Poëte Philoſophe Lucrèce. Il ſe forma entre Catulle & lui, la plus étroite liaiſon; leur amitié a toujours été inaltérable, quoique leur conduite ait été bien différente.

Après un assez long séjour en Grèce, Memmius fut obligé de revenir à Rome, & de prendre parti dans les querelles qui s'élevèrent entre les Triumvirs. Il se déclara pour Pompée, & voulut combattre sous ses drapeaux. Catulle servit aussi ce parti à sa manière, il fit contre César les plus sanglantes Epigrammes; & il y en a plus d'une, que toute la gloire de ce premier Maître de Rome & du monde, ne fera jamais oublier. Mais ce n'est pas avec de pareilles armes, que l'on s'oppose aux projets ambitieux du Conquérant d'un grand Empire. César fut vainqueur à Pharsale, & Rome fut soumise. On peut bien juger qu'alors Catulle trembla, & se crut perdu. Il se retira dans sa Patrie, & tâcha de se laisser oublier pendant quelques-tems. Le séjour de Vérone est agréable, d'un côté les montagnes des Alpes en font voisines; de l'autre, est un vallon, riche & fertile. A quelques milles de la Ville, est un lac vaste & profond, dont l'eau claire & limpide nourrit les plus beaux & les plus délicieux poissons. Tout le rivage est bordé de maisons de campagne, dont les

constructions

constructions & les positions différentes, offrent un coup d'œil charmant. La maison paternelle de Catulle, surpassoit toutes les autres en agrément, elle fait encore aujourd'hui l'admiration des Voyageurs. On y reconnoît le goût de son premier maître, tout y respire l'urbanité ; & lorsqu'on y entre, on se croit transporté à *Tibur* ou à *Tusculum*. Pendant deux ou trois ans qu'il passa dans ce séjour, Catulle, encore dans la fleur de l'âge, aimable par sa figure, & encore plus par les graces de son esprit, & par ses talens, eut à choisir entre toutes les beautés de son voisinage, celle qu'il vouloit honorer de ses soins, avec la certitude d'en être bien traité. Il se détermina en faveur de *Claudia*, que ses Vers ont immortalisée sous le nom de *Lesbie*. C'étoit assurément l'objet le plus digne des vœux d'un Poëte. Sa figure étoit charmante, sa taille svelte & élégante, son tein frais & délicat. Sa personne rassembloit tout ce que l'on adore sous les emblêmes d'Hébé, de Vénus & des Grâces; elle réunissoit les mêmes avantages du côté de l'esprit; les qualités de son cœur ne méritoient pas assurément la même estime;

mais elle favoit fi bien fe ménager, ou, fi l'on veut, fe contrefaire, que l'on étoit d'abord tenté de les croire encore fupérieures à tout ce que l'on pouvoit voir & préfumer d'elle. Elle étoit née dans une Province, à plus de cent milles de Rome, avec les difpofitions les plus propres à en faire la plus habile & la plus dangereufe coquette de notre Capitale; & fi elle l'eft devenue par la fuite, c'eft à Catulle qu'elle en a l'obligation. Il s'attacha à elle, & lui plut, fur-tout par ce ton aifé & noble, & ces graces, auxquelles nous avons donné le nom d'urbanité Romaine, parce qu'elles font propres à ceux qui ont paffé leur vie dans Rome. Quoique Lesbie eût déjà reçu bien des déclarations & des complimens, il ne lui en avoit jamais été adreffés de femblables à ceux que lui prodigua notre Poëte. Bientôt leur liaifon fut intime; Catulle, pour lui plaire, & flatter fon amour-propre, l'élevoit au-deffus de tout ce qu'il avoit connu de Beautés à Rome & dans la Grèce. Il lui parloit fur-tout de l'aimable Ipfipile, dont il avoit été épris. Cette femme adroite avoit à ménager un époux, des parens, des argus, des rivaux,

& avoit usé d'un art infini pour écarter tous ces obstacles, & les tromper tous en faveur de son Amant chéri. En apprenant à Lesbie comment elle en étoit venu à bout, l'avantageux & imprudent conteur lui donnoit des leçons, dont elle profita par la suite pour le tromper lui-même. En lui faisant le portrait de quelqu'autres de nos Dames Romaines, il lui fit comprendre comment on peut être volage & inconstante dans ses goûts passagers, sans renoncer pourtant aux tendres sentimens que l'on a conçus pour un Amant principal; fausse, sans méchanceté ni noirceur, mais par pure foiblesse; décente, sans mœurs; & comment on peut conserver dans le monde, de la considération & une sorte d'estime, avec une conduite très-susceptible de blâme & de critique. Enfin, Catulle fut son maître dans l'art subtil de cette politique rafinée des coquettes, qui a plus de détours & de finesse, que ne peuvent en employer les Négociateurs des plus grandes affaires.

Pendant tout le tems de son séjour à Vérone, Catulle n'eut point lieu de s'appercevoir des chagrins que pouvoit lui causer

par la ſuite, la façon dont il avoit endoctriné Lesbie. Il n'y avoit perſonne dans la Province, qui pût lui diſputer le cœur de cette aimable perſonne. La poſtérité pourra juger des plaiſirs que ces deux Amans goûtèrent enſemble, par les Vers tendres & délicats qui ſont ſortis de la plume de Catulle, ou plutôt de ſon cœur, pendant cet heureux tems, où rien ne le portant encore à faire uſage de ſon talent pour les Epigrammes, il ne faiſoit que des Madrigaux. Je ne vous citerai dans ce moment-ci, que deux de ſes Odes, qu'il appelloit *Endécaſyllabes*.

Aimons-nous, ma chère Lesbie,
Et laiſſons murmurer l'envie
Contre notre innocent amour;
Ces momens de vie & de joie,
Qu'on les perde ou qu'on les emploie
Paſſent, ſans eſpoir de retour.

Les bois qui parent nos montagnes,
Les prés, les jardins, les campagnes,
Se renouvellent tous les ans;
Nous n'avons pas même avantage,
Et dans tous le cours de notre âge,
Il n'eſt pour nous qu'un ſeul printems.

Le Soleil se couche & se lève,
Sa première course s'achève,
Et bientôt une autre la suit:
Mais puisqu'enfin la destinée
Ne nous donne qu'une journée,
Profitons du Soleil qui luit.

Celle sur la mort du moineau de Lesbie, est non-seulement ingénieuse & galante, mais philosophique. La voici.

Tendre Vénus, jeunes Amours, & vous
Cœurs attachés à quelque douce amie,
Je vous appelle aujourd'hui; venez tous,
Pleurer la mort du moineau de Lesbie.

Il béquetoit, ou son bras, ou son sein
Ainsi qu'on voit l'Abeille diligente,
De mille fleurs composer son butin
En voltigeant sur la plaine riante.

Loin de ses pas, jamais il ne voloit,
Il craignoit trop de perdre une caresse;
Le moindre signe, un mot, le rappelloit
Au joli doigt de sa belle Maitresse.

Charmant oiseau qui causes nos regrets,
Dans quels plaisirs tu vis couler ta vie;
Un siècle entier passé dans les forêts,
Vaut moins qu'un jour passé près de Lesbie

Cependant, César affermi dans la Dictature perpétuelle, & par conséquent dans l'Empire du monde entier, conçut qu'il n'étoit plus tems pour lui, ni de combattre des rivaux, ni de punir ceux qui s'étoient ci-devant déclarés contre son autorité. Il ne trouvoit plus, ni des uns, ni des autres : il adopta le systême qui a été depuis si heureusement suivi par son neveu Auguste : il voulut calmer les esprits, & rendre aimable le joug auquel il avoit assujetti les Romains. Il pardonna à ceux qui s'étoient le plus ouvertement révoltés contre lui. Memmius & le sage Lucrèce, furent du nombre; étant entrés dans les bonnes graces du Dictateur, ils parvinrent à y faire admettre Catulle. César oubliant ses anciennes Epigrammes, ne considéra en lui, que l'heureux talent de faire des Vers galans, spirituels & faciles; & Catulle n'en fit pas d'autres, tant que rien n'échauffa sa bile, & ne le porta à l'indignation & à la colère, mais bientôt il en eut sujet. Lesbie vint à Rome, où elle étoit déjà connue par les Vers de son Amant; & l'on trouva que le portrait enchanteur qu'il avoit fait d'elle, n'étoit point

flatté. Mais on reconnut bientôt aussi, qu'elle ne se borneroit pas à l'hommage de Catulle; elle fut attaquée par d'autres, & se défendit avec plus d'adresse que de force; & plus de graces & d'enjouement, que de réserve & d'austérité: enfin, Catulle même s'apperçut qu'elle étoit à Rome très-différente de ce qu'elle paroissoit à Vérone. Ce n'étoit plus cette Lesbie qui ne vivoit que pour Catulle, c'étoit une coquette plus adroite & plus raffinée qu'on ne devroit l'être en arrivant d'une Province éloignée dans une Capitale. Mais enfin, c'étoit une volage & une infidelle. Aussi-tôt qu'elle se douta que son Amant pouvoit se plaindre d'elle, elle alla au-devant des reproches, en lui en faisant la première, sur ce qu'il voyoit encore quelquesfois la belle Ipsipile, qu'il avoit autrefois aimée. Mais Catulle, & le Public de Rome, ne furent point la dupe de cette récrimination. On jugea Lesbie avec la rigueur que méritoit son inconstance; elle perdit l'estime de tous ceux qui n'eurent pas la prétention de lui plaire, mais quelques jeunes Citoyens aimables profitèrent des torts de

Lesbie. Catulle devint furieux, & s'en vengea en Poëte aussi malin que galant. Il lança des Epigrammes sanglantes contre celle qu'il avoit autrefois si tendrement aimée : elles amusèrent toute la Ville ; mais elles firent plutôt redouter l'Amant jaloux, qu'elles n'empêchèrent sa belle infidelle de plaire à la multitude de ses rivaux. On peut bien croire que César ne plaignit point Catulle, & qu'il ne fut point même fâché de voir que cet Epigrammatiste se piquoit, pour ainsi dire, lui-même de son propre éguillon, en décriant une Maitresse, qu'au fond du cœur il aimoit encore ; nous en verrons la preuve dans un moment. Le Dictateur passa en Asie, & voulut que Catulle l'y suivît. César revit alors la Bythinie ; il avoit, bien des années auparavant, passé quelque-tems dans ce pays à la Cour du Roi Nicomède, & le Satyrique Catulle lui avoit reproché la conduite qu'il y avoit tenu. Le Poéte rappelloit qu'en l'amenant dans ce pays, on lui reprochoit ses anciennes indiscrétions ; il rougit, & peut-être trembla ; mais César, en se rendant Maître du monde, étoit devenu indulgent, même

pour

pour les offenses qui lui étoient personnelles.

De Bythinie, ils passèrent en Egypte, Cléopâtre y régnoit. César s'enflamma pour cette Reine; & Catulle, devenu Courtisant, célébra ses charmes, qui, quelques années après, séduisirent le Triumvir Antoine, l'ancien ami de César, & furent cause de sa perte & de sa mort.

Furius & Cornelius, Courtisans de César, s'étoient, pendant le cours de ce voyage, intimement liés avec Catulle. Ils le quittèrent en Egypte, & partirent avant lui, & leur commun Maître, pour retourner à Rome. Catulle ne put s'empêcher de remettre entre leurs mains des tablettes, sur lesquelles ils trouvèrent écrits ces Vers.

Aurele & Furius, amis chers & fideles;
Vous, qui vouliez me suivre aux plus lointains climats:
C'est à Rome qu'on vous appelle,
Allez revoir ce séjour plein d'appas.
Et puisqu'à m'obliger, l'amitié vous convie,
En offrant votre encens à l'Autel de Vénus,
Si vous y rencontrez la coquette Lesbie,
Dites-lui bien, que je ne l'aime plus.

D'une foule d'Amans, vous la verrez ſuivie,
Diſtribuant à tous de légères faveurs;
Entretenant leur jalouſie,
Sans diminuer leur ardeur.
Qu'elle poſsède bien, l'ingrate,
L'Art de faire valoir juſqu'à ſes refus;
Elle enchaîne leurs cœurs, & ſon orgueil s'en flatte...
Dites-lui bien que je ne l'aime plus.

Je lui permets d'être infidelle
Aux feux dont tous les deux nous brûlions autrefois;
Et je conſens que cette Belle,
Sur d'autres que ſur moi, puiſſe exercer ſes droits.
Comme une tendre fleur, qu'à regret on arrache,
Quand pour la cultiver les ſoins ſont ſuperflus,
Je lui ferme mon cœur, hélas! je m'en détache:
Non, mes amis, non, je ne l'aime plus.

Puiſque mes Vers ont ſi mal parlé d'elle,
Elle peut ſe plaindre de moi:
Mais ces Vers ſont peut-être une preuve nouvelle,
De mon amour, de ma conſtante foi:
Il faut qu'enfin je me dégage
D'y penſer ſeulement, je reconnois l'abus;
Ah! mes amis, cachez à la volage,
Que mon cœur doute encore s'il ne l'adore plus.

Furius & Aurélius s'acquittèrent exactement de la commiſſion de leur ami, &

s'apperçurent aisément du trouble que la lecture de ces Vers causoit dans l'ame de Lesbie; cependant, après s'être remise, elle leur rendit une réponse assez fière, qu'ils communiquèrent à Catulle, peu après son retour à Rome; mais, comme ils ne lui dissimulèrent rien de ce qu'ils avoient vu, notre Poëte sentit bien, qu'un peu plutôt ou plus tard, la coquette reviendroit à lui. C'est ce qui arriva; mais après qu'on lui eut fait subir encore un tems d'épreuve, qui enfin, assura son bonheur pour le reste de sa vie. Lesbie parut s'attacher à Calvus, c'étoit un Sénateur très-considéré, & assez riche. Il avoit été l'ancien ami, & même le protecteur de Catulle; c'est ce qui excita davantage la jalousie & le dépit de celui-ci. On disoit généralement dans la Ville, qu'il alloit épouser Lesbie, & lui assurer un rang distingué parmi les Dames Romaines; lorsque tout-à-coup, en femme adroite & intéressée, elle sacrifia Calvus à un autre Sénateur plus vieux & beaucoup plus riche, à qui ses appas firent tourner la tête. Il se nommoit Cinna; & ses basses complaisances pour César, l'avoient mises à portée

d'accumuler d'immenses richesses. La faveur du Dictateur lui avoit fait obtenir la charge de Tribun du Peuple ; mais, trahissant les intérêts de ses concitoyens, qu'il étoit obligé de défendre, il les mettoit aux pieds du Tyran. Lesbie, dont la politique se concentroit dans ses affaires personnelles, lui fit si bien valoir la préférence qu'elle lui donnoit sur Calvus, que ce fut lui qui l'épousa, en lui faisant les plus grands avantages. Ce mariage donna lieu à des plaisanteries, dont quelques-unes étoient d'assez bon goût, & la plûpart mauvaises ; Catulle à ce sujet lâcha quelques Epigrammes ; mais Lesbie s'en consola d'autant plus facilement, qu'elle n'eut pas long-tems à supporter l'ennui d'une aussi triste compagnie que celle de Cinna. Celui-ci imagina maladroitement, d'offrir en Public la Couronne Royale au Dictateur perpétuel, & de faire cette offre au nom du Peuple Romain, qui le désavoua sur le champ par un murmure général, dont César sentit d'abord toute la force & la conséquence. Il rejetta avec indignation ce présent funeste, qui fut le signal de sa perte. Quelques jours après, ce

grand homme fut aſſaſſiné en plein Sénat, & le vil Cinna périt au même inſtant. Lesbie ſe trouvant en poſſeſſion des richeſſes de ſon époux, n'héſita pas à les partager avec ſon premier Amant. Le ſecond Triumvirat & les Proſcriptions, ſuivirent de près la mort de Céſar; mais Catulle & Lesbie n'en éprouvèrent pas les funeſtes ſuites. Il y a du moins cet avantage, à ne pas jouer dans le monde un des premiers rôles, que l'on peut voir gronder autour de ſoi les plus terribles orages, ſans être frappé d'aucun coup. Nos deux Amans retirés ſur les bords du charmant lac de Garbe, ne prirent parti, ni pour Brutus, ni pour Antoine, ni pour Auguſte. Ils s'occupèrent à embellir leur retraite, & y apprirent, comme des nouvelles qui leur étoient tout-à-fait étrangères, les funeſtes batailles de Philippes & d'Actium. Ils attendirent paiſiblement que le monde eût un Maître décidé, & ce Maître fut Auguſte. Quand il eut rendu la paix à ſon nouvel empire, Catulle employa ceux de ſes anciens amis qui avoient ſurvécus aux proſcriptions, pour s'aſſurer qu'à ſon retour à Rome, il y ſeroit traité par l'Empereur,

avec bonté & indulgence. Il n'eut pas de peine à obtenir cette grâce. Il n'avoit jamais fait d'Epigrammes contre Auguste, & n'avoit pas même le démérite d'avoir fait sa cour à ses rivaux. Ignorant à qui l'Empire du monde étoit réservé, il n'avoit, ni irrité, ni flatté aucuns des Prétendans; il n'avoit rien reçu d'eux, & pouvoit faire impunément & hardiment sa cour à Auguste & à Mécène. Celui-ci en effet, se rappella d'avoir lu avec plaisir quelques-unes de ses charmantes productions. Catulle les avoit retouchées & perfectionnées pendant son dernier séjour à Véronne. On lui procura l'honneur de les lire à l'Empereur, en présence de Livie, de Julie & de Terentia, femme de Mécène. Les Dames admirèrent ses Vers : & par conséquent, les Courtisans, & même les beaux esprits de la Cour d'Auguste, n'osoient les critiquer. Ses principaux morceaux étoient le Poëme des noces de Thétis & de Pelée, imité d'Hésiode, & dans lequel il a fait entrer l'intéressant Episode d'Ariane, abandonnée par le perfide Thésée, dans l'isle de Naxos; celui d'Atys, si cruellement puni par la mère des Dieux,

de la juſte préférence que ce Berger avoit accordée à la jeune & aimable nymphe Sangaride. Il donna encore, par la lecture de ſon Hymne à Diane, une grande preuve de ſes talens. C'étoit la Déeſſe tutelaire de ſa Patrie, les montagnes du Véronois lui étoient conſacrées ; elle avoit un Temple ſur les bords de ce lac ſi cher à Catulle. Mais ſon chef-d'œuvre eſt l'Hymne ſi connue ſous le nom de *Veillée de Vénus*. (per Vigilium Veneris). Il y a fait entrer tout ce que l'on trouve de plus voluptueux dans les Odes d'Anacréon, dans celles de Sapho, de Corinthe, & enfin, des neuf fameuſes femmes Poëtes de la Grèce, dont il a fidèlement traduit les uns, & rendu les penſées.

Cependant, Catulle ne donnoit plus les Vers galans qu'il liſoit à la Cour d'Auguſte, que comme des productions de ſa jeuneſſe, ou de ſimples ſouvenirs des feux dont ſon cœur avoit été autrefois embrâſé. Depuis pluſieurs années, Lesbie & lui ne ſe quittoient plus ; mais, voulant donner à leur liaiſon un air plus convenable à leurs âges, car ils avoient déjà paſſé l'un & l'autre celui de la jeuneſſe, ils déclarèrent hautement,

que la ſimple amitié les uniſſoit, & que dorénavant ils ne feroient plus de ſacrifices que ſur l'autel de cette Déeſſe. Ce fut alors que Catulle compoſa cette Ode charmante, par laquelle il conſacre ſa lyre à la tendre & ſolide amitié. C'eſt un de ſes derniers Ouvrages. Peut-être ne le connoiſſez-vous pas encore, mon cher Ovide, ajouta Gallus! En voici une copie aſſez imparfaite, que vous regarderez, ſi vous voulez, comme une ſimple citation, ou un extrait.

Au Temple de l'amour, allons encore, Lesbie,
Mais que ce ne ſoit plus pour brûler de ſes feux,
Allons y faire nos adieux.
A l'amitié portons nos vœux
Tout le reſte de notre vie,
Qu'elle nous tienne lieu du plus charmant des Dieux.

Je te la rends, Amour, cette lyre légère,
Qui chantoit ſi bien tes plaiſirs;
Sous mes doigts engourdis, que pourroit-elle faire,
Qu'exprimer d'impuiſſans deſirs?
L'amitié durable & ſincère
Va te remplacer dans mon cœur;
Je ne veux plus que chanter le bonheur
De vieillir doucement près de qui ſçut me plaire.

Nous garderons le souvenir
D'avoir cueilli pour toi tant de roses nouvelles ;
Mais la pure amitié, jusqu'au dernier soupir,
Saura nous couronner de ses fleurs immortelles.

Catulle & Lesbie tinrent parole à l'amour & à l'amitié : leur bonheur ne fut point troublé ; ils avoient passé cet âge orageux, où l'on peut inspirer & ressentir de la jalousie. Seulement, ils sourioient encore au souvenir de leurs plaisirs, lorsque la mort vint terminer leur carrière. Un même jour ferma leurs yeux, sans que l'un eût le chagrin de regretter l'autre.

Calvus, qui avoit été autrefois l'ami de l'un & de l'autre, transporta leurs urnes cinéraires dans leur charmante maison du Véronois. Il leur y fit élever un tombeau, & l'on y voit encore ces Vers gravés au pied de la Statue de Catulle.

Catulle célébra Lesbie & son Moineau :
Les traits de son heureux pinceau
Plairont toujours, & ses traces en rares
Seront gravées dans les fastes des Graces.

L'éloge est mérité, dit Ovide, mais il faut convenir qu'il est adroit : Catulle y est loué

comme Poëte galant & aimable, & l'Auteur de ſon Epitaphe diſſimule adroitement ſon goût & ſon talent pour la ſatyre. Effectivement, ce n'eſt pas trop matière à louange; mais, ne nous cachez rien, Gallus; & puiſque votre porte-feuille eſt rempli des plus agréables productions de Catulle, faites-nous connoître quelques-unes de ſes Epigrammes. Je vous en réciterai peu, répliqua Gallus; quoique Catulle ait excellé dans ce genre, il n'y a jamais qu'un petit nombre d'Epigrammes qui puiſſe plaire à ceux qui ne connoiſſent, ni les tems, ni les lieux, ni les perſonnes, ni les circonſtances qui ont donné occaſion de les faire.

Imitation de la vingt-ſeptième Epigramme de Catulle. Quintia eſt formoſa multis.

Quintilie eſt grande & belle :
On admire ſes yeux, on vante ſa blancheur;
Mais l'agrément lui manque, & j'eſtime mieux qu'elle,
Certain laidron charmant qui m'a ravi le cœur.
L'amour ne ſuit jamais les traces
D'un objet fade, ennuyeux & ſans goût;
Sans ſel il n'eſt point de ragoût;
Il n'eſt point de Beauté ſans graces.

Traduction de la cinquième Epigramme à Furius. Furi cui neque servus.

Cher Furius, tu n'as ni valet, ni servante,
Ni terre, ni maison, ni rente;
Tu n'as qu'un simple vêtement:
Mais ton état obscur a bien ses avantages,
Tu peux dormir tranquillement,
Sans que le feu prenne à tes héritages.
Tu pourrois vivre un siècle entier,
Sans craindre le poison d'un avide héritier.
Qu'on fasse la paix ou la guerre,
Tu ne crains, ni procès. ni grêle, ni tonnerre,
Ni Voleur, ni Soldat, ni Monarque en courroux;
Ton appétit est toujours en haleine,
Tes dents briseroient les cailloux:
Ton estomac pourroit les digérer sans peine.
Tout vin te paroît excellent,
S'il ne fatigue point ta bourse;
Et sans des Cuisiniers employer la ressource,
Tout mêts te paroît succulent.
Ta robuste santé, facilement échappe
A tous ces maux communs chez les riches, les Grands,
Et tu n'a pas besoins d'employer les talens
Des doctes enfans d'Esculape.
Oui, Furius, ton sort a des appas,
Au destin tu dois rendre grace:
Riche des biens dont tu te passe,
Heureux des maux que tu n'as pas.

De Tullia la laideur eſt amère,
Mais elle croit exceller en beauté:
Elle n'a dans l'eſprit, ni grace, ni gaieté.
Perſonne ne cherche à lui plaire,
Cependant elle croit qu'on en eſt enchanté.
Tullia, ton ſort eſt proſpère,
Et le deſtin t'a bien traité,
Puiſqu'il a bien voulu t'accorder en chimère,
Ce qu'il t'a refuſé dans la réalité.

On dit que Caton le Stoïque,
Qu'on ſurnomma Caton d'Utique,
Fut le dernier des vrais Romains;
Et fit mourir la République,
En ſe poignardant de ſes mains.
Pour moi, je trouve que Fulvie
Soutint pendant toute ſa vie,
Notre ancien Gouvernement.
On avoit le droit de lui plaire
Dès que l'on étoit Conſulaire,
Ou Sénateur tant ſeulement.
Dans un Etat purement Monarchique,
Que le Roi s'appellât Darius ou Xercès,
Aux plaiſirs de ce Maître unique
Elle eût conſacré ſes attraits.
Mais elle vit Rome Ariſtocratiqne,
Et ſon cœur devint le portique
De Jupiter Capitolin:
Dans un pays Démocratique,
Elle eut bien fait un autre train.

A Calvidius-Lætus.

De sa tête Lætus a perdu l'ornement,
Et cette perte le désole.
Ses cheveux sont tombés, ils ont fait sagement
D'abandonner une tête si folle.

Ces quatres Epigrammes que je viens de vous réciter, dit Gallus aux illustres compagnons de son exil, doivent vous convaincre des talens du spirituel & délicat Catulle pour ce genre de Poésie, dont le succès brillant est toujours dangereux. Demain, si vous prenez quelque plaisir à m'entendre, je vous entretiendrai du tendre Tibulle, dont les Vers doivent servir de modèle aux Poëtes qui voudront dignement chanter l'Amour. La compagnie se trouvant réunie, comme on l'avoit projetté la veille, Gallus commença ainsi son récit.

Tibulle * est de la famille des Albiens,

* Pour composer cet article, on a mis à contribution *les Amours de Tibulle*, par M. de la Chapelle, de l'Académie Françoise, & la *Vie de Tibulle*, par M. Gillet de Moivre. Plusieurs traductions sont de ces deux Auteurs, & l'on s'est

l'une des plus anciennes & des plus illuſtres entre celles des Chevaliers Romains. Cette famille poſſédoit des grands biens, qu'elle perdit durant les troubles du ſecond Triumvirat qui achevèrent d'affermir l'autorité deſpotique d'Auguſte. Le jeune Tibulle, né avec une figure aimable, un caractère doux, l'eſprit galand & le cœur diſpoſé à la tendreſſe, dédaigna de prodiguer des louanges à l'heureux tyran de ſa Patrie, & l'héritage de ſes parens ne lui fut point reſtitué. Dans cette détreſſe, il eut recours à Meſſala, l'ancien ami de ſon père, d'abord l'ennemi d'Auguſte, & maintenant ſon favori. Meſſala, vous le ſçavez, Meſſieurs, eſt homme d'État, bon Militaire, & joint à l'amour des Lettres, le talent de la Poéſie qu'il cultive avec ſuccès. Il devina le génie de Tibulle, encouragea ſes premiers eſſais dans l'art des Vers, le protégea ouvertement, lui obtint la reſtitution de ſes biens, & peu après, le fit décorer du titre de Chevalier Romain.

---

permis d'y faire des changemens. Celles que l'on a tirées de l'*Eſſai ſur les Elégies de Tibulle*, par M. Guys, ſont trop élégantes pour n'avoir pas été reſpectées.

Notre Poëte n'avoit alors que dix-sept ans. Sa Lyre, qu'un penchant irrésistible devoit consacrer à l'amour, osa chanter sa première conquête sous le nom de Délie. Le bruit courut dans Rome, que ce nom de Délie cachoit celui d'une Dame de la première Naissance; mais je suis fondé à vous assurer que cette Maîtresse de Tibulle étoit une simple affranchie, qui, ayant de grands ménagemens à garder par rapport à son ancien Patron, prescrivit d'abord le secret à son Amant; mais qui, dans la suite, devenue libre, se fit honneur de son attachement pour elle, & lui donna notre cher Horace pour Rival. Voici les premiers Vers que cette passion inspira à Tibulle.

Seconde Elégie du premier Livre.
Audendum est.

Délie, il faut oser; trompez vos surveillans.
Que craignons-nous ? l'amour instruit les vrais
Amans.
Il garde ses douceurs pour une ame intrépide;
Lui seul, dans le danger, nous soutient & nous
guide.
Si l'Amante à l'Amant facilite l'accès,
L'Amour ferme la porte, & l'ouvre avec succès.

Elle fort de fon lit fans que l'époux s'éveille,
Et les pas qu'elle fait ne frappent point l'oreille.
Sous les yeux des jaloux, la mère des Amours,
Aux téméraires cœurs affure fon fecours,
D'un mari qui nous veut gêner par fa préfence,
Des fignes concentrés trompent la vigilance;
Des plus tendres difcours qu'il croit indifférens,
Sous des termes couverts elle cache le fens;
Mais un Art fi charmant, mais ce muet langage,
Sont faits pour les mortels actifs, pleins de courage.
Vénus hait l'indolence; elle guide mes pas;
Elle me fait braver la grêle & les frimats.
Je ne crains ni l'hiver, ni Jupiter qui tonne,
Les Amans font facrés, Vénus ainfi l'ordonne.
Eloignez vos flambeaux, marchez légérement,
Paffans, & refpectez les plaifirs d'un Amant.
En cas que le hazard découvrit ce myftère,
Sachez que le filence eft la loi de Cythère,
Votre langue indifcrette irriteroit Vénus;
Vous feriez condamnés, pour jamais, aux refus.

Pendant la liaifon de Délie & de Tibulle, qui ne dura pas plus d'un an, Meffala fut obligé de fuivre Octave dans la guerre que ce Dictateur entreprit contre Antoine, pour s'affurer irrévocablement l'empire du monde. Tibulle fuivit fon Protecteur, & eut part, comme lui, au fuccès de la fameufe Bataille

d'Actium.

d'Actium. Il y fut blessé ; on le transporta dans l'isle de Phéacie, où, livré à lui-même, & désespérant de sa guérison, il adressa à sa chère Délie l'Elegie suivante, qui est la troisième du premier Livre, & commence par ces mots : *Ibitis ageas sine me Messala.*

Consumé de regrets aux bords de Phéacie,
Est-ce ici que le sort doit terminer ma vie ?
Dans ces lieux éloignés des rivages Romains,
Cruelle mort, sur moi ne porte pas tes mains,
Ne tranche point mes jours dans cette isle étrangère,
Attends, du moins, attends que ma sœur & ma mère ;
Et ma chère Délie, en me fermant les yeux,
Reçoivent le tribut de mes derniers adieux.
S'il faut qu'en ce désert aujourd'hui je succombe,
Ah! la Postérité lira donc sur ma tombe :
» Tibulle finit ses tristes jours,
» Loin de l'objet de ses Amours....
Mais je crois voir Vénus, dont la reconnoissance,
A mon ombre amoureuse, offre son assistance ;
Elle va me conduire aux Champs Elisiens :
Aux ames des Amans ils offrent tous les biens.
Là, de mille beautés l'immortelle jeunesse,
Veut leur faire oublier la vie & leur Maîtresse.
Là, sous le myrthe épais, sur des gazons fleuris,
De doux amusemens on flatte leurs esprits,

Mais, ô lien trop fort qui m'attache à la vie!
Là, je ne verrai rien qui ressemble à Délie;
Je ne l'y verrai point, je ne peux l'espérer,
Et mon cœur ne doit pas même le desirer.
Pour le bonheur des Dieux, en Astre transformée,
Elle ira, sur l'Olympe, à jamais, être aimée,
Et j'irois, consumé d'ennuis & de desirs,
Soupirer, à jamais, au milieu des plaisirs.
Non, un objet plus doux à mon cœur se présente,
Lui seul rappelle au jour mon ame languissante;
Je te revois, Délie, & toujours je te vois,
Fidelle à mon amour, & digne de mon choix.
Dans les bras du sommeil languissamment plongée,
Peut-être, en cet instant, j'occupe ton idée:
Puissai-je te trouver dans cet heureux moment,
Où tu t'occuperas de ton fidèle Amant.
Dans un trouble si doux, dans ce désordre aimable,
Jouissant avec moi d'un retour favorable,
Tu me croiras vers toi transporté par les Dieux,
Et je rendrai réels tes songes amoureux.

Tibulle en effet guérit & retourna à Rome, où Délie le reçut avec les transports de la plus vive tendresse. Certain d'être aimé, il crut qu'il le feroit toujours; mais bientôt la jalousie vint troubler un bonheur, dont une ame neuve & brûlante peut seule concevoir l'idée. Délie parut infidelle aux yeux de son

Amant. Tibulle s'emporta, jura d'éteindre son amour, s'absenta & retourna bientôt à ses pieds reprendre des fers, dont l'inconstante se plût à parer sa trop crédule victime. Cette alternative de colère & de tendresse est bien exprimée dans les Vers suivans.

Cinquième Elégie du premier Livre.
Asper eram.

J'étois fier ; je croyois que je pourrois, sans
peine,
Soutenir de Délie & l'absence & la haine :
Superbe en mes discours, content de ma raison,
Je prenois mon dépit pour une guérison.
Quelle amertume, hélas ! d'une erreur passagère
Dissipe, en un moment, la trompeuse chimère ?
Un vent impétueux agite moins dans l'air
La feuille qu'il enlève, où le sable léger,
Que le barbare amour, exerçant ses vengeances,
N'agite tous mes sens : il punit mes offenses.
Il vous sert bien, Délie, il me livre à vos coups ;
Esclave fugitif, je les mérite tous.
J'espère cependant, que de votre victoire,
Un pardon généreux achevera la gloire.
J'ose le demander pour nos communs plaisirs,
Par ces tendres retours de soins & de soupirs,

Qui, si long-tems, Délie, ont occupé nos ames,
Et si long-tems nourri nos mutuelles flammes.
Songez que de vos yeux, pour quelques jours banni,
Je suis, de mon orgueil, assez & trop puni.
Hélas! quand une affreuse & longue maladie,
Menaçoit l'Univers de lui ravir Délie,
Mes vœux, pour sa santé, lassoient les immortels:
De victimes, d'encens, je chargeois les autels;
J'espérois que Délie, à la mort arrachée,
Du moins, pour quelque tems, avec moi retirée,
Daigneroit partager mon repos & mes biens.
Elle resserrera nos amoureux liens,
Disois-je, ordonnant tout dans mon heureux Domaine,
De mon rustique empire elle sera la Reine;
Elle y verra chacun se plaire à la servir,
Et moi-même me faire un bonheur d'obéir.
Quand le grand Messala, las du trouble des Villes,
Chez moi viendra chercher des momens plus tranquilles,
C'est elle qui rendra tous nos mets précieux,
Et de sa main offerts, tous fruits délicieux.
Chymérique dessein d'un amour trop crédule!
Délie a, pour jamais, abandonné Tibulle.
Vénus, rendez-la moi; mon cœur tendre & soumis
Doit-il être traité comme vos ennemis?

Ah ! pourquoi , sans pitié , me faites-vous la
guerre !
Sur vos propres moissons c'est lancer le tonnerre.

A peine Tibulle étoit-il rentré dans les fers de la coquette Délie, qu'il se vit contraint de suivre son Protecteur dans les Gaules, en qualité de Tribun militaire. Messala soumit la Narbonnoise & l'Aquitaine, qui s'étoient révoltées, & le jeune Chevalier eût part à la victoire & au triomphe qu'Auguste fit décerner au Général. Il revint à Rome, & ses amours avec Délie reprirent leur cours, non sans beaucoup d'inquiétude & de jalousie. Au milieu du trouble dont son ame étoit agitée, il composa l'Elégie suivante, remarquable par la délicatesse des expressions dont elle est remplie, où il a l'adresse d'introduire Apollon, comme son Protecteur déclaré.

Elégie quatrième du Livre troisième.
Di meliora ferant.

N'est-ce qu'un songe vain, n'est ce point un présage
Que j'ai vu cette nuit ?
Délie, agréez-en le fidèle récit,
Et si j'ai tort de craindre, assurez mon courage.

Je commençois à goûter le repos ;
Le sommeil, sur mes yeux, secouoit ses pavots,
Lorsqu'Apollon lui-même à mes yeux se présente :
L'aspect d'un Dieu m'inspire une sainte épouvante ;
Son regard, néanmoins, n'avoit rien d'effrayant.
Dieux des vers & du jour, il étoit beau, brillant ;
Un verd laurier ornoit sa blonde chevelure;
Un long manteau de pourpre augmentoit sa parure,
Et faisant raisonner sa lyre sous ses doigts,
Il m'adresse ces mots : (j'entends encor sa voix).
» Dès que tu vis le jour, la fortune fut chère,
» Nos trésors te furent ouverts,
» Et nous t'apprîmes l'art de faire de beaux
» vers ».
Nous sçavons qu'elle doit être ta destinée,
Elle sera cruelle ou fortunée,
Suivant que ta Délie exaucera tes vœux,
Ou d'un autre que toi partagera tes feux.
Dans ce moment, elle hésite, elle écoute
D'un autre Amant... Vas résoudre son doute.
Loin d'éclater en reproches cruels,
Traite-la comme on doit traiter les immortels,
Embrasse ses genoux, implore sa clémence,
Dans son cœur égaré rappella la constance.
Gémis sans honte, explique tes douleurs,
L'Amour se plaît à voir couler des pleurs :
Il apprend à souffrir les mépris, les injures,
Les tourmens, les travaux, lès chaînes les plus
dures.

C'est n'être pas Amant, que d'en être étonné :
Moi-même n'ai-je pas, par l'amour entraîné,
Fait d'un triste hameau ma plus douce retraite,
Et suivi dans les champs le vil troupeau d'Admete?
Fils immortel du Souverain des Dieux,
J'avais abandonné mes emplois glorieux;
Les trépieds, & la lyre, & l'esprit prophétique,
Je ne connoissois plus qu'un chalumeau rustique.
Arme-toi de constance, & présente ton cœur
Aux coups les plus cruels d'une injuste rigueur,
Ainsi tu la vaincras. Va revoir ta Délie,
Dis-lui qu'à ton destin l'ordre éternel la lie;
Vas, dis-lui qu'Apollon en a fait une loi,
Puisqu'il n'est de bonheur pour elle qu'avec toi.

Cette Elégie eut tout l'effet que notre Poëte osoit en espérer; Délie lui parut plus tendre qu'elle ne l'avoit jamais été, & ce fut dans les transports de sa joie qu'il refusa de suivre Messala dans la troisième guerre, pendant laquelle cet habile Général acheva d'anéantir le parti des fils de Pompee. Tibulle se croyant quitte envers Mars, affecta de célébrer, par des Vers agréables, le vœu qu'il fit alors de consacrer le reste de sa vie au repos & aux amours.

En voici la traduction, à notre avis, semée de traits délicats & d'une vérité

d'expreſſion qui n'affoibliſſent pas l'original.
Elle eſt de M. Guys, ſi avantageuſement
connu par pluſieurs ouvrages.

Liber I, Eleg. XI. Quis fuit, horrendos, *&c.*

Le premier qui forgea le glaive meurtrier,
Fut, ſans doute, un barbare; il eut un cœur
d'acier.
Art funeſte aux humains! la terre gémiſſante
Vit aiguiſer la faulx de la mort menaçante.
Mais celui qui forgea le glaive deſtructeur,
Ne fut pas de nos maux le criminel auteur.
Avare de ce ſang que nous oſons répandre,
Des monſtres des forêts il voulut nous défendre;
Et ce fer pour eux ſeuls dans nos mains deſtiné,
Nos homicides mains contre nous l'ont tourné.
Ardente ſoif de l'or, & toi, père des crimes,
Vil intérêt, le meurtre a ſouillé tes victimes.
Quand nos vaſes d'argile, & ſans art façonnés,
Nos Dieux parés ſans faſte, & de fleurs couronnés,
N'offroient pas aux regards des tréſors inutiles,
Nos modeſtes ayeux couloient des jours tranquilles;
Auroient-ils de la guerre affronté les hazards?
Leurs foyers n'ètoient pas entourés de remparts;
Couché ſur l'herbe tendre, un troupeau las de
paître,
A l'ombre des buiſſons dormoit comme ſon maître.

Ah!

Ah ! de ce siècle heureux que n'ai-je vu le jour !
La paix eut habité mon champêtre séjour.
Entendrois-je, en tremblant, la trompette guerrière?
Mars m'appelle, je touche à mon heure dernière ;
Mon ennemi s'apprête, & je vois, dans ses mains,
Le trait qui doit m'atteindre, & tous ceux que je crains.
Protecteurs de mes jours, prendrez-vous ma défense ?
Dieux Lares, Dieux témoins des jeux de mon enfance,
Je n'ai point de mes dons enrichi vos Autels :
L'encens que vous aimez suffit aux immortels.
Et que ne puis-je encor leur offrir pour hommage,
Des mœurs pures, vrais biens, vertus du plus bel âge !
Père religieux, j'instruirois mes enfans,
Leurs innocentes mains porteroient mes présens,
Le tribut des saisons, de nos fruits les prémices ;
Les Dieux demandent-ils de pompeux sacrifices ?
O Lares révérés, à vous seuls j'ai recours,
Détournez tous les coups qui menacent mes jours,
Pour vous j'immolerai, dans la saison nouvelle,
Mon agneau le plus gras, ma brebis la plus belle :
On me verra, le front de myrthes couronné,
Goûter le doux repos que vous m'aurez donné.
Au milieu des Guerriers qu'un autre se signale ;
Au Dieu Mars, s'il se peut, que sa valeur l'égale ;

Et puiffe-t-il un jour, à l'ombre de nos bois,
Ou Roi dans nos feftins, me conter fes exploits.
O foif de conquérir ! quelle fureur fubite
Aux gouffres du trépas, Romains, vous précipite ?
L'aveugle mort s'avance à pas lents, & fans bruit,
Sous fa faulx nous tombons dans l'éternelle nuit :
Et Cérès & Bacchus, & l'Amour qui m'infpire,
Ne feront par les Dieux du ténébreux Empire !
Je ne les verrai plus. Aux bords de l'Achéron,
On n'entend que Cerbère, on ne voit que Caron.
Mânes infortunés, ombres pâles, plaintives,
Du Stix, en gémiffant, vous parcourez les rives.
Heureux, heureux celui qui, dans fes derniers jours,
Des rapides momens peut fufpendre le cours,
Qui, fous fon toît ruftique, en attendant la Parque,
Bon père, tendre époux, Roi, plus Roi qu'un Monarque,
Gouverne fa famille, & conduit fon troupeau :
L'époufe qu'il chérit, le fuit jufqu'au tombeau.
O Dieux ! refufez-moi la grandeur, la richeffe,
Accordez à mes vœux cette augufte vieilleffe.
Puiffai-je, fans remords, voir blanchir mes cheveux,
Raconter du vieux tems l'Hiftoire à mes neveux.
Et toi, divine paix, habite nos campagnes,
Ramène, parmi-nous, les vertus, tes compagnes ;
Toi feule nous appris à tracer un fillon,
A dompter un taureau preffé par l'aiguillon :

Par tes bienfaits, nos fruits & nos épis mûriſſent ;
Du joyeux vendangeur les tonneaux ſe rempliſſent ;
Le fils reconnoiſſant voit les dons de Bacchus,
Conſervés par les ſoins d'un père qui n'eſt plus.
La terre ouvre ſon ſein, qu'embellit la culture,
Au doux Printems qui vient rajeunir la nature.
Les jours de fête, aſſis au fond d'un bois voiſin,
Invoquant & Céres, & le Dieu du Raiſin,
Le Laboureur oiſif, plus content que Silène,
Sur ſon ruſtique char avant la nuit ramène
Sa compagne fidelle, & ces enfans chéris,
Que le pere a formés, que la mere a nourris.
A des plaiſirs ſi doux quels ennemis s'oppoſent ?
De nos vaillans Guerriers que les armes repoſent.
Mais les graces, les jeux & les ris ingénus,
M'annoncent, par leurs cris, les combats de Vénus.
La timide Beauté va pleurer ſa défaite :
L'Amant qui croit encor ſa victoire imparfaite,
Feint de pleurer comme elle, imite ſa douleur,
Et l'Amour qui ſourit, couronne le vainqueur.
Heureux qui peut jouir du plaiſir d'un cœur tendre,
Du plaiſir d'eſſuyer les pleurs qu'il fait répandre ;
Il n'a pas triomphé ſans effort ; mais ſa main,
De l'objet qu'il chérit, n'a pas meurtri le ſein.
Vous que n'ont pu fléchir la priere & les larmes,
Sous les drapeaux de Mars allez porter vos armes ;
Et toi, fille du Ciel, reviens, aimable paix,
Viens jouir dans nos champs, des biens que tu
nous fais.

Vainement Tibulle avoit cru s'assurer de la constance de Délie, par le sacrifice qu'il lui faisoit de sa gloire; l'ingrate ne lui en tint aucun compte : les deux Amans se querellèrent, se raccommodèrent, &, ennuyés l'un de l'autre, terminèrent leur intrigue par une rupture éclatante. Rendu à lui-même, notre Poëte attaqua indifféremment, & sans choix, toutes les faciles Beautés de Rome; mais cette conduite, que la délicatesse réprouve, ne pût remplir le vuide de son cœur. Ce fut dans cette circonstance que Tibulle composa son nouvel art d'aimer, d'après les principes qu'il venoit d'adopter. Peut-être ne connoissez-vous pas cette pièce, mon cher Ovide, & ne serez-vous pas fâché d'en entendre la lecture. Quoique très-agréables, ces Vers ne peuvent inspirer aucune jalousie à l'Auteur du délicat & charmant Poëme *de l'Art d'aimer*. Les voici.

[*Elégie quatrième du premier Livre*:
Sic Umbrosa tibi.

Dans ces jardins délicieux
Je me promenois, Solitaire,
Je contemplois l'image de nos Dieux,
Quand l'un d'eux (de l'Amour c'est le rustique frère)

M'adresse la parole, & me dit : oui, je veux
T'apprendre le secret & d'aimer & de plaire ;
Suis mes leçons, & tu seras heureux.

Quand d'un objet tu te sens l'ame éprise,
Ne te lasse jamais d'aimer :
On parvient enfin à charmer
Quand on ne lâche jamais prise.
Le temps sçait des lions adoucir la fureur ;
Les taureaux indomptés par lui seul se soumettent,
La constance & l'amour, tôt ou tard nous promettent
La conquête d'un jeune cœur.

L'onde se fraye une route *
En s'efforçant d'en chercher ;
L'eau qui tombe goutte à goutte,
Perce le plus dur rocher.

En amour les sermens sont d'un utile usage,
Ils séduisent un cœur, ou lui plaisent du moins :
Ne les épargne pas ; si tu deviens volage,
A te faire excuser l'Amour mettra ses soins.
D'une vraie amitié, la tranquille promesse
A pour garand les Dieux, Maîtres de l'Univers ;
Mais les sermens d'éternelle tendresse,
Par les zéphirs sont portés dans les airs.

---

* Ces quatre Vers sont de Quinaut, mais traduits de Tibulle.

C'eſt à la brillante jeuneſſe
A ſacrifier à l'Amour,
Et l'on ne peut, dans la vieilleſſe,
Que ſoupirer, ſans eſpoir de retour.
Dans la belle ſaiſon, brillez, fleur printannière ;
Hauts peupliers, ornez la terre ;
Oiſeaux, dans les beaux jours, ne vous repoſez pas,
L'hiver terminera votre heureuſe carrière,
Ou vous dépouillera, du moins, de vos appas.
Dans la languiſſante vieilleſſe,
Mortels, ſouvenez-vous de votre jeune tems,
Et ſervez encor la jeuneſſe
En devenant amoureux conſultans.
Pour ſéduire une belle, il faut des ſacrifices.
Préviens tous ſes deſirs, aime tous ſes caprices,
Et feins d'être vaincu, pour devenir vainqueur.
Quand tu ſera le maître de ſon cœur,
Tu te feras payer de tes ſervices,
Et ſes baiſers charmans, qui te ſeront ſi chers,
Seront d'abord ravis, puis donnez, puis offerts.

Telles furent les maximes que Tibulle crut devoir ſuivre, pour ſemer de fleurs tous les inſtans de ſa vie ; mais au milieu de cette courſe voluptueuſe, il fut ſubjugué par l'objet le plus indigne de l'attachement d'un galand homme. Néméſis, la plus brillante des Courtiſannes de Rome, & en

même-tems la plus dangereuse, entreprit d'attacher le volage à son char, & elle y réussit. Elle forma un second projet, celui de le ruiner, & son succès fut complet. Tibulle connut le danger qu'il couroit, & ne fit aucun effort pour l'éviter. La perte entière de sa fortune a été le terme de ses liaisons avec Némésis; exemple terrible du délire des amans de notre âge, & qui doit en servir à la postérité la plus reculée, si les Vers dans lesquels notre Poëte confesse sa faute & son aveuglement, passent jusqu'à elle.

Elégie quatrième du Livre second : Hic mihi servitium video.

Liberté, c'en est fait, tu n'es plus mon partage,
Mon cœur est enchaîné sous un dur esclavage;
Et pour comble de maux, Tibulle doit rougir
Des feux que dans son cœur allume le désir.
Oui, j'aime Némésis; oui, j'adore une ingrate
Que le plus vif amour ne séduit ni ne flatte,
Et qui, refusant tout aux tendres sentimens,
De la main de Plutus accepte ses Amans.
Pour faire soupirer ma nouvelle Maîtresse,
Vous êtes superflus, ô talens du Permesse!....

Puisque vous ne pouvez me faire un sort plus doux,
Reprenez tous vos dons, Muses, éloignez-vous.
Qu'heureux étoient ces tems, où, sans art, sans parure,
Et sans former pour l'or d'avilissans desirs,
Les Belles acceptoient & donnoient des plaisirs !
On ne connoissoit point alors la jalousie,
Du commerce amoureux la crainte étoit bannie,
Et l'on ne veilloit point sur la fidélité
D'un cœur qu'on n'avoit point chèrement acheté.
Que les tems sont changés ! Une tante, une mère,
Tire de nos Beautés une indigne salaire :
Ah ! celles d'autrefois donnoient leur propre amour
Pour exemple aux enfans qui leur devoient le jour.
Aussi, lorsque la mort terminoit leur vieillesse,
Les Amans révéroient leur antique tendresse;
Sur leurs tombeaux sacrés ils portoient tous les ans
Des fleurs que leur respect mêloit avec l'encens,
D'un accord général on gravoit sur leur tombe :
» Mânes chéris, vivez dans une paix profonde;
» Terre qui les couvrez, sensible à notre voix,
» Sur des restes si chers suspendez votre poids...».
Mais quoi ! vain souvenir de ces tems si prospères,
Ah ! je perds mes regrets & mes avis sincères,
Je perds vers & morale, esprit & sentimens,
Le desir reste... Eh bien ! satisfaisons nos sens.

Après tout, Néméfis eft belle, elle eft charmante,
Un jour tendre Bergère, un autre jour Bacchante,
Héroïne, Déeffe, enfin fimple Beauté,
Le defir avec elle eft par-tout tranfporté ;
Seule elle unit, pour plaire à notre ame enchantée,
Aux attraits de Vénus, les fecrets de Protée :
Ah ! pour la poffèder, pour plaire à fes beaux yeux,
Elle le veut, vendons le bien de mes ayeux,
Transformons en bijoux mes Domaines ruftiques ;
Je prends congé de vous, ô mes Dieux domeftiques,
Je ne révere plus qu'une Divinité,
Celle de Néméfis, la vive Volupté.
Defirs voluptueux, quel eft donc le délire
Où vous jettez un cœur foumis à votre empire !
Abjurant gloire, honneur, & fageffe, & raifon,
Des mains de Néméfis je prendrois du poifon.

Si l'on doit blâmer l'aveugle & honteufe paffion de Tibulle pour Néméfis, fi l'on doit déplorer la perte de fa raifon, on eft forcé de convenir que, dans ces momens de délire, il n'avoit rien perdu des graces de fon efprit : vous en allez juger par l'Elégie fuivante qu'il rendit publique, à l'occafion des propos injurieux qu'on répandoit contre fa Courtifanne.

Quatorzième Elégie du quatrieme Livre : Rumor erat.

Ceſſez ſur Néméſis, injurieux propos,
Non, je ne veux plus vous entendre ;
Puiſque de l'adorer je ne puis me défendre,
Vous ne pouvez ſervir qu'à troubler mon repos.
Lorſque des chaînes d'une Belle
On ne peut dégager ſon cœur,
Pour ſa gloire & pour ſon bonheur,
Il faut bien la croire fidelle.

Ne me demaudez point, mes amis, comment s'eſt terminée cette intrigue deshonorante. Tibulle, abſolument ruiné, & ne pouvant plus alimenter l'avarice de Néméſis, a dû renoncer à la voir. Mais, le croiriez-vous, la perte de ſa fortune eſt devenue pour lui la ſource du bonheur. Tibulle, comblé de bontés par Auguſte, recherché par les plus aimables Sociétés de Rome, n'a rien à deſirer. Il ne raſſemble plus chez lui tous les ſoirs, il eſt vrai, un certain nombre d'amis choiſis; mais il n'eſt pas dans la Ville de ſoupers agréables, dont il ne ſoit l'ame & le convive. N'ayant plus rien à prodiguer à nos avides Courtiſannes, il

fait les délices de la bonne compagnie qu'il fréquente ; & l'on peut dire, avec vérité, que ſon naufrage l'a conduit au Port. Ces derniers mots excitèrent la curioſité des Auditeurs de Gallus ; ils le preſſèrent, avec inſtance, de leur faire connoître quelles étoient les perſonnes qui, lors de ſon départ de Rome, brilloient le plus à la Cour d'Auguſte. Elles ſont preſque toutes connues d'Ovide & de Lentulus, dit Gallus ; mais Hérennius & ces Dames n'ont pu qu'en entendre parler, & peut-être ne ſeront-ils pas fâchés d'en avoir des notions plus certaines.

Je commence par Sulpicie : elle eſt l'intime amie de Meſſala ; & c'eſt à elle que Tibulle s'empreſſe de faire aſſiduement ſa cour. Sulpicie eſt reſtée veuve à la fleur de ſon âge : ſon époux mourut à la fin de ſon Conſulat, pendant lequel il avoit eu Meſſala pour Collègue. Le favori d'Auguſte eſt demeuré l'ami de l'aimable Sulpicie, & cette liaiſon, fondée ſur l'eſtime, fait honneur à l'un & à l'autre : cependant la beauté de Sulpicie peut encore le diſputer à tout ce que nous avons de plus charmant. Vous en pourrez juger par les Vers que Tibulle lui adreſſa, il y a quelques

années, le premier des Ides de Mars, jour auquel, comme vous sçavez, commence notre année. Les louanges qu'il y donne à Sulpicie, n'ont point parues outrées aux Critiques les plus févères.

Elégie feconde du quatrième Livre :
Sulpicia eft tibi culta tuis, *&c.*

C'eft pour toi qu'une mortelle *,
O Mars! fe pare en ce jour;
Quitte la brillante Cour
Pour la Beauté qui t'appelle.
Déjà du Dieu des Céfars,
Le vif éclat l'environne :
Ce Dieu s'offre à fes regards,
Et Vénus qu'il abandonne,
Voit Sulpicie, & pardonne
L'infidélité de Mars.
Amour tu vantois fes charmes,
Tu difois de fes beaux yeux :
Ces yeux font mes feules armes,
Je puis attaquer les Dieux.
Beauté naïve & touchante,
C'eft peu de plaire ; elle enchante :

* Cette traduction eft de M. Guys.

Les fleurs naiſſent ſous ſes pas ;
Ce qu'elle fait avec grace,
Eſt toujours, quoiqu'elle faſſe,
Ce que l'Art n'imite pas.
Sulpicie eſt toujours belle,
Si belle, qu'au gré des vents,
Si ſes cheveux ſont flottans,
A ſes loix, Hébé fidelle,
Hébé, la ſœur du Printems,
Les laiſſe flotter comme elle.
Qu'elle treſſe ſes cheveux,
Et les grâces font les nœuds
Qui relèvent ſa coëffure.
Quel éclat dans ſa parure !
Tel eſt l'aſtre étincellant :
Son négligé plus piquant,
Eſt celui de la nature.
Puis-je peindre dans mes Vers,
Tous les ornemens divers
Que l'heureux Vertumne étale ?
Ainſi, ſur l'azur des mers,
Brille l'aube matinale :
Sulpicie eſt ſa rivale.
Ah ! que la poudre de Tyr
Vienne du lointain rivage ;
Que la perle & le ſaphir
Soient pour elle un digne hommage.
Vous, Muſes, à votre tour,
Célébrez, avec l'Amour,

La Beauté la plus chérie ;
Et moi, qui fus pour Délie
L'écho du sacré vallon,
Je me tais ; c'est Apollon
Qui doit chanter Sulpicie.
Quitte la brillante Cour,
Dieu puissant, une mortelle
Pour toi se pare en ce jour :
Viens du céleste séjour
Pour la Beauté qui t'appelle.

La beauté de Sulpicie mérite cet Eloge poétique, & son esprit & ses talens lui concilient l'estime générale. Elle aime les Lettres & les cultive avec succès. Inspirée par son cœur, qui est noble & sensible, aidée des conseils du sage Messala, & de ceux du galand Tibulle, peut-elle ne pas réussir ? Vous en pourrez juger par l'Elégie que je vais vous réciter ; elle a été répandue dans nos charmantes Sociétés de Rome, sous le nom de Tibulle, mais elle est sûrement de Sulpicie : cette tendre muse y exprime, avec délicatesse, sa passion pour le jeune Tubéron, qu'elle chante sous le nom de Corinthe.

❧

Elégie ſeptième du quatrième Livre : Tandem venit Amor.

Je brûle d'un amour que la pudeur ſévère
Me preſcrit envain de cacher.
Pourquoi me contraindre à le faire,
Quand l'objet de mes vœux s'en eſt laiſſé toucher !
Il n'a plus rien qui ſoit à ma gloire contraire,
Je reçois de Vénus ce qu'elle m'a promis :
Oui, Vénus, dans mon ſein vient de lancer ſon fils.
Au gré de mon ame éperdue,
Mon extrême félicité,
Ne ſçauroit être aſſez connue,
Ni mon triomphe trop vanté.....
Mais, que dis-je, craignons les langues indiſcrettes,
Cachons nos ſentimens, & ſerrons ces tablettes....
Et pourquoi ? qu'ai-je à craindre aujourd'hui ?
Non, non, diſcrétion, vous êtes ſuperflue ;
Vois, Rome, à quel Amant mon ame s'eſt rendue;
Il eſt digne de moi, ſuis-je indigne de lui ?

En effet, l'amour de Sulpicie pour Tuberon ne pouvoit qu'être approuvé par les plus rigides Cenſeurs. Au cœur le plus excellent, Sulpicie joint tous les dons que prodigue rarement la nature ; Tuberon eſt jeune, d'une illuſtre famille, brave, ſpirituel,

charmant : les nôces de ces époux furent une fête à laquelle Rome entière prit part. L'augufte Livie, la refpectable Octavie, Julie, qu'Ovide me pardonnera de nommer, Cécilie, qui, après avoir paffé fes plus belles années dans le Collège des Veftales, a nourri dans fon cœur un feu moins pur, mais auffi durable que celui qu'elle avoit entretenu dans le Temple de la Mère des Dieux, l'adroite Térentia, femme de Mécène, Servilie, Plancine, Lépida, Albucille, telles font les Dames illuftres qui continuent à former la fociété de Sulpicie, depuis fon fecond mariage.

Dans les Cours, je ne connois que deux moyens pour s'y foutenir, le filence ou la flatterie : à Tomes, on peut parler liberté, & je vais profiter de cet avantage, trop peu prifé, pour vous tracer le caractère des Dames que je viens de nommer.

Sous un dehors de modération, Livie a pris un tel afcendant fur l'efprit d'Augufte, que fon pouvoir n'eft pas moins redouté que celui de l'Empereur. Elle a dû le commencement de cet empire à fa beauté, & elle en doit

doit la durée à ſon adreſſe & à l'attention continuelle qu'elle a de ſe prêter aux goûts de ſon époux. Hélas! ſi le but de ſes ſoins eſt d'élever Tibère à la ſouveraine Puiſſance, elle prépare bien des maux à l'Univers, & ne pourra que difficilement ſe ſouſtraire au repentir d'avoir mal placé ſes affections.

Octavie, toujours reſpectable par ſa conduite, toujours belle, ne jouit qu'à l'extérieur de la haute conſidération que doit lui donner l'amitié d'Auguſte ſon frère. Les amis de Livie s'oppoſent ſourdement à tout ce que cette femme aimable voudroit tenter en faveur de ſes enfans. De ſon côté, Octavie ſent qu'elle ne doit pas profiter de tous ſes avantages, ſi elle veut en conſerver une partie, & la prudence règle ſa politique & toutes ſes démarches.

Térentia, femme de Mécène, eſt la coquette la plus noble, la plus ſéduiſante & la plus adroite. Il y a un art d'exercer la coquetterie à la Cour, qui n'eſt connu que là: il n'eſt fait que pour les perſonnes d'un certain rang, & ne peut, ſans honte, avoir pour objet, que les premiers de l'État: tant il eſt vrai que les choſes changent du nom, &

produisent des effets contraires suivant les tems, les lieux & les personnages. Térentia eût été deshonorée & perdue; son mari & ses parens n'eussent jamais voulu la voir, si elle eût suivi, dans une famille de citoyens ordinaires, la conduite qu'elle tient dans le Palais d'Auguste. Elle a d'abord employé ses propres charmes à séduire l'Empereur, en témoignant cependant à Livie un attachement & un respect qui empêchoient l'Impératrice de la regarder comme sa rivale; ensuite elle s'est déterminée, toujours avec les mêmes ménagemens pour Livie, à procurer au Maître du monde des plaisirs qu'elle avoit soin de ne point rendre dangéreux, ni pour le crédit de l'Impératrice, ni pour le sien même. Mécène, son mari, est fin & assez habile courtisan pour ne voir, dans la conduite de Térentia, que l'assurance de son crédit & de la confiance que l'Empereur lui accorde; heureusement il n'employe cette faveur, soutenue par ces moyens équivoques, qu'à rendre service aux honnêtes gens, aux personnes de mérite, aux Gens de Lettres, & qu'à donner à Auguste les conseils les plus modérés & les plus sages. Ne reprochons

donc point à Mécène les voies qu'il a suivies pour acquérir & conserver sa faveur dans un siècle corrompu ; les moyens bas sont encore préférables aux moyens odieux, & l'adulation la plus honteuse des Courtisans avides ou ambitieux, quand elle invite à la douceur, est préférable à une politique barbare & féroce, dont nous éprouverons peut-être les cruels effets sous le règne du successeur d'Auguste.

Servilie, nièce du célèbre Caton, sœur, mais d'un second lit, de ce Brutus, l'assassin de César, qui avoit aimé sa mère, Servilie, dis-je, a formé son caractère du mêlange singulier de ceux de ses parens. Son cœur se livre à l'amour avec autant de facilité & d'ardeur que s'y soumettoit autrefois Servilie, sa mère. Mais ce cœur, en même-tems, veut ou dominer, ou demeurer libre. Ses amans n'acquièrent sur elle aucun empire, & elle est peut-être la seule femme qui puisse résister à l'amour lorsqu'elle y cède. Ce caractère singulier, autant que sa jeunesse & sa beauté, lui soumet les cœurs ; mais on peut aisément lui prédire que, cessant d'être aussi séduisante qu'elle l'est

aujourd'hui, elle cessera d'être impérieuse, & finira par être subjuguée.

Albucille,* au contraire, tient tout ce que promettent la douceur de son caractère, ses yeux tendres, & sa figure enchanteresse. Elle semble entraînée par un penchant irrésistible, & ne se rend qu'après une longue résistance. Si l'on pouvoit ignorer le nombre de ses défaites, on pourroit supposer qu'elle en est encore à sa première passion. Ses foiblesses multipliées ont si bien l'air de la bonne foi, que ceux qui devroient en être le plus offensés, les lui pardonnent. En changeant souvent d'amans, elle se les a conservés pour amis. On la plaint de son inconstance, mais on ne peut la haïr. Peut-être est-ce à Albucille que Tibulle a adressé une de ses dernières Elégies. L'extrême discrétion de cet aimable Poëte, depuis qu'il

(*) On trouve dans Tacite que Tibère fit mourir Albucille. Cet Historien Latin ajoute que cette Dame qui avoit eu un grand nombre d'amans, emporta, dans le tombeau, l'estime de tout le monde, & que ses anciens amans, devenus ses amis, accompagnèrent sa pompe funebre.

ſuit la tumultueuſe ſociété de nos Courtiſannes, peut nous faire douter du véritable objet dont il parle dans ces Vers ; mais pourquoi ne ſeroit-ce pas à la plus aimable & à la plus tendre des femmes ?

Treizième Elégie du quatrième Livre : Nulla tuum.

Tibulle, à ſon amie.

Je te dirai, ma tendre amie *,
Ce que d'une mourante voix,
Tibulle expirant ſous tes loix,
Surpris par la Parque ennemie,
Te diroit encore une fois :
Quel objet à mes yeux efface,
Objet chéri, tes doux appas ?
Quelle beauté peut dans mes bras,
Ou dans mon cœur, prendre ta place !
L'amour a reçu mes ſermens,
L'amour me les demande encore :
Oui, c'eſt toi, toi ſeule qu'adore
Le plus fidele des Amans.
Une Déeſſe pourroit-elle
M'engager à trahir ta foi ?
Aimons-nous, ſois toujours plus belle,
Ne ſois plus belle que pour moi.

* Cette traduction eſt de M. Guys.

Je n'ai pas, pour braver l'envie,
Publié ma félicité,
Avec toi dans l'obſcurité,
Que ne puis-je paſſer ma vie !
Puiſſions-nous ſeuls dans l'Univers,
Et loin du tumulte où nous ſommes,
Habiter ces antres déſerts,
Inconnus au reſte des hommes.
Errans dans les vaſtes forêts,
Cachés ſous le feuillage épais,
Je dirois : redouble ton ombre ;
O nuit, compagne du repos,
Etend ſur nous ton voile ſombre :
Deux beaux yeux feront mes flambeaux.
Couronne, douce enchantereſſe,
Mon front de myrthe & de laurier ;
Vois la Colombe qui carreſſe,
Qui pourſuit l'amoureux Ramier.
La vigne embraſſe le palmier ;
Le tems s'enfuit, le tems nous preſſe ;
L'eau murmure ſur ce gravier,
Les vents s'endorment, le jour baiſe.
Dieu du ſilence, le bruit ceſſe,
Nous ſommes ſeuls : du monde entier
Je crois jouir dans mon ivreſſe.
Si Vénus, pour briſer mes nœuds,
M'offroit une Beauté nouvelle,
A ſes regards j'offrirois celle
Qui peut ſeule me rendre heureux.

Vénus ne diroit plus : je veux
Que Tibulle ſoit infidelle.
Objet chéri, de tes appas
Quelle autre effaceroit l'image ?
Du plus tendre amour dans tes bras,
J'ai promis l'éternel hommage :
Je le jure encor par Junon.
De la Déeſſe qui t'eſt chère,
Puis-je en vain prononcer le nom ?
Qu'ai-je dit ? Serment téméraire,
J'ai donc perdu ma liberté ;
Tu ne crains plus, quand je ſoupire,
Qu'un cœur ſoumis à ton empire,
Contre tes loix ſoit révolté.
Pourrois-tu devenir cruelle ?
Captif à ton char enchaîné,
Toujours ſoumis, tendre & fidelle,
Serai-je aux larmes condamné ?
Non, la Déeſſe que j'implore,
Et dont j'embraſſe les autels,
Dit à Tibulle qui t'adore :
Sois le plus heureux des mortels.

Entre les nombreux amis que s'eſt fait Tibulle, on doit compter les deux de Meſſala, deſtinés à ſoutenir la gloire acquiſe par leurs illuſtres ancêtres. Si quelquefois notre aimable Poëte flatte ces deux jeunes Romains, c'eſt certainement de manière à les encourager

à soutenir dignement le nom qu'ils portent. Vous ne pouvez, leur dit-il, prononcer vos noms & vos surnoms, qu'ils ne vous rappellent les importans services des Héros qui vous les ont transmis. Le nom de Valérius remonte au tems de Romulus même. Le premier de vos ancêtres, après avoir entrepris de venger l'affront que les Romains croyoient avoir reçu des Sabins, réunit les deux Nations, & régna sur l'une & l'autre. Si les Auteurs de votre illustre famille ont eu une si grande part à l'établissement de la Monarchie Romaine, ils en ont eu une plus glorieuse à la fondation de la République. Valérius Publicola mit le dernier sceau à notre liberté. Le nom de Corvinus que vous portez, rappelle la victoire signalée qu'un guerrier de votre race remporta sur les Gaulois; celui de Messala est un monument de la conquête de la Sicile; enfin le surnom d'Aquitanique, donné à votre père, nous remet sous les yeux ses victoires & ses triomphes. Que d'obligations de pareils noms n'imposent-ils pas? La gloire de les porter n'est qu'un encouragement à les mériter par ses propres actions. Quelle leçon sublime pour

pour la jeune Nobleſſe de tous les ſiècles & de tous les États!

Les trois Piſons, de l'illuſtre famille des Calpurniens, ces jeunes gens aimables, dont Horace a célébré le goût naiſſant, en leur dédiant ſon *Art Poétique*, font partie de la ſociété que fréquente habituellement Tibulle : on y diſtingue, ſur-tout, Lepide, héritier du Triumvir, & qui promet de ſurpaſſer ſon oncle en mérite ; Aſinius, fils de Pollion ; Libon, héritier de la Maiſon des Scriboniens ; Simpronius, deſcendant des Scipions & des Gracques : c'eſt dans les ouvrages galants du Poëte dont je vous entretiens, que cette brillante jeuneſſe puiſe les leçons d'une Philoſophie douce qui orne l'eſprit, ſans corrompre le cœur. Heureux ces rejettons de nos plus reſpectables familles, s'ils ne ſe laiſſent pas ſéduire par la morale impure que débitent les indignes flatteurs dont Tibère eſt entouré ; plus heureux les Romains, ſi ces peſtes de cœur ne gâtent pas le caractère noble & ſenſible des Princes Druſus & Germanicus, en qui réſident l'eſpoir & le ſalut de l'empire.

Vous le ſavez, mes amis, d'illuſtres étrangers vivent dans notre Capitale, & s'y ſont, en quelque ſorte, naturaliſés, en acquérant toute l'urbanité romaine & le goût de notre Littérature. De ce nombre ſont Phraate, Prince du ſang des Arſacide, & héritier de l'Empire des Parthes; Cotys, Roi des Daces; Ségeſte, qui, du fond de la Germanie, eſt venu étudier nos mœurs & s'inſtruire dans nos Arts pour les porter dans les climats glacés où il doit régner un jour; enfin, Juba, qui doit occuper le Trône de Mauritanie, & ſurpaſſe déjà la plûpart de nos jeunes Romains, par la grace avec laquelle il s'exprime dans notre langue. Mais, dit Gallus, en s'interrompant, ſi ce que je viens de vous rapporter de Tibulle, a dû piquer votre curioſité, j'eſpére que vous écouterez, avec le même intérêt, ce que j'ai à vous dire de Properce & d'Horace, dont je vous entretiendrai, lorſque vous jugerez à propos de nous raſſembler.

Amours de Properce.

Au jour indiqué, Gallus s'acquitta de la promeſſe qu'il avoit faite de parler

de Properce, * & il le fit en ces termes :

Ce que j'ai à vous dire de votre ami Properce, ô mon cher Ovide, n'est que satisfaisant. Il vit encore, & jouit d'un sort heureux auprès de la belle Cinthie, qu'il a enfin épousée. Vous êtes toujours le premier de ses amis ; je suis le second. C'est le dernier Romain que j'aie embrassé avant que de m'embarquer pour ces climats sauvages. En nous séparant, les larmes aux yeux, il me dit : « Vous retrouverez peut-être encore » notre cher Ovide dans son exil ; ce sera » un grand adoucissement à votre malheur ; » parlez quelquefois ensemble de votre fidèle » Properce : vous le savez, je n'ai jamais » eu qu'une seule maîtresse, & je n'ai jamais » perdu un seul ami ; mon cœur qui » s'est fait des devoirs de tous ses sentimens,

---

* Nous n'avons trouvé de ressources pour *les Amours de Properce*, que dans l'Ouvrage de M. Gillet de Moivres; mais cette source n'est ni abondante ni agréable. Nous nous sommes, d'ailleurs, servi des *Vies de Properce*, qui sont à la tête des éditions de ses Œuvres. Quant aux Traductions en vers, le mauvais goût qui règne dans celles que nous connoissons, ne nous a permis d'en faire aucun usage.

» n'a jamais eu rien à se reprocher, ni en
» amour, ni en amitié. J'ai reçu les Tristes
» & belles Epîtres * qu'Ovide m'a adressées
» du lieu de son exil ; il ne m'a pas été
» été permis de lui répondre par écrit;
» mais dites-lui qu'au défaut de mes vers,
» les larmes que les siens me font verser
» toutes les fois que je les relis, ou que je
» me les rappelle, sont ma réponse ».

Enfin, Properce m'a confié, pour vous les offrir, les trois Livres * qui composent, jusqu'à présent, le recueil de ses Elégies. Je vais vous les remettre, & je peux même en réciter quelques morceaux, en faveur des personnes devant qui je parle, & qui peuvent ne pas les connoître encore. C'est aussi pour elles que je vais dire quelque chose de la vie & des amours de Properce. L'histoire n'en sera pas longue ; elle n'est

* Ovide a adressé à Properce plusieurs de ses *Tristes* ou *Epîtres*, écrites du lieu de son exil.

* Les Elégies de Properce sont partagées en quatre livres. L'Editeur n'a rien tiré du dernier, dans la supposition qu'il n'étoit pas encore composé.

chargée ni de grands événemens, ni d'aucun incident remarquable. Heureux ceux qui finissent leur carrière après avoir joui long-temps d'une vie dont le détail est si peu intéressant pour les autres, mais si doux pour eux-mêmes.

Properce est fils d'un Chevalier Romain; mais il est né dans une petite Ville de l'Umbrie *. Son père fut honoré d'emplois assez considérables dès le temps du premier Triumvirat, & même pendant la dictature de César; cependant il s'attacha à ses meurtriers. Il suivit Brutus & Cassius dans la guerre qu'ils firent au jeune Octave. La perte de la bataille de Philippes, ayant entièrement dissipé ce parti, il eut le malheur de suivre celui d'Antoine, auquel le sort ne fut pas plus favorable; il se jetta dans Pérouse; & ce fut après la prise de cette place, que ce même Octave, que nous voyons si grand, que nous trouvons si bon, qui règne si paisiblement sous le nom d'Auguste, qui offre des qualités que Properce même est obligé de

* Aujourd'hui le Duché de Spolette, dans l'Etat du Pape.

célébrer dans ſes vers, fit inhumainement égorger le père de notre aimable Poëte, ainſi que beaucoup d'autres illuſtres citoyens, & en fit un affreux ſacrifice aux mânes de Céſar.

Properce fut dépouillé de ſes biens ; mais les mêmes talens & la même protection qui ont fait reſtituer les leurs à Catulle & à Virgile, les lui ont fait rendre également. Depuis ce temps, les événemens de ſa vie ont été infiniment ſimples. Il a été deux fois contraint de ſuivre, dans des expéditions militaires, Auguſte, devenu ſon protecteur; mais il a paru dans les camps bien plus comme Poëte & Courtiſan, que comme Soldat. A Rome, il vivoit dans cette même ſociété, que nous connoiſſons ſi bien vous & moi, mon cher Ovide, & qui n'a pas été inconnue à l'illuſtre Lentulus. Dès ſa jeuneſſe, il avoit aimé celle qu'il appelle Cinthie. Vous ſavez qu'elle joint aux charmes de la figure & de la taille, ceux de l'eſprit, des talens & des grâces. C'eſt un excellent juge en matière d'ouvrages délicats ; Properce n'en compoſe aucun qu'il ne le ſoumette à ſa cenſure, & Cinthie en produit

elle-même de charmans. Si pour la force & la beauté de la verſification ils ſont inférieurs aux vers de Properce, ils les égalent au moins par la fineſſe des penſées, le choix des expreſſions, & la délicateſſe des ſentimens. La naiſſance de Cinthie eſt illuſtre, car vous ſavez que ſon véritable nom eſt Hoſtilia, & qu'elle deſcend des anciens Rois de Rome. Elle eſt l'amie intime de Cornelie, femme de Paul Emile, alliée de près à la Maiſon d'Auguſte : cette Dame n'eſt pas moins diſtinguée par ſon eſprit que par ſa beauté & ſes vertus, qui répondent aux grands noms dont elle eſt heritière.

Les amours de Properce & de Cinthie ont duré trop long-temps pour n'avoir pas éprouvé quelques-uns des orages auxquels ſont ſujettes les paſſions violentes, même lorſque les deux cœurs qui les conçoivent ſont honnêtes & bien aſſortis. Il y a eu entr'eux des inquiétudes, des jalouſies; ils ſe ſont quelquefois fait des reproches; mais l'un & l'autre en ont bientôt reconnu l'erreur, l'abus & le danger, & jamais ces petites agitations n'ont dégénéré en brouilleries ouvertes, ni en ſcènes d'éclat; ils s'eſtimoient

trop pour cela. Ils se sont unis enfin par les liens les plus sacrés ; ils sont époux, toujours amans, & toujours heureux.

Vous trouverez peut-être cette vie & ces amours biens simples, poursuivit Gallus. Le bonheur de Properce & de Cinthie, ressemble à celui de beaucoup d'autres ; mais outre que ce genre de vie heureuse & uniforme, s'imagine plus aisément qu'elle ne s'éprouve communément, vous conviendrez qu'il est heureux de jouir de cette félicité, considérée seulement comme un doux repos. O vous dont l'ame a besoin d'être sans cesse agitée pour être convaincue de son existence, songez que ce que vous appellez monotonie, est le caractère distinctif du bonheur ! Toutes les roses se ressemblent ; mais les œillets, malgré leur bigarrure, les tulipes, malgré leur bizarrerie, ne peuvent leur être comparés. Le ciel n'est que d'une seule couleur quand il est sans nuages ; la mer est unie quand elle est calme ; enfin le bonheur & la paix n'ont qu'une physionomie. Les passions, en nous agitant, les varient à l'infini, & ce coup-d'œil ne vaut pas celui d'une douce sérénité.

Après avoir diſpoſé ſes Auditeurs à la lecture des vers les plus agréables de Properce, Gallus tirant le volume & le parcourant légèrement, donna ainſi à ſes compagnons d'exil une idée de ce qu'il trouvoit de plus intéreſſant dans les trois Livres.

Les premiers vers de Properce, dit Gallus, ont été faits pour Cinthie, & certainement ſes derniers feront encore pour elle. Voici le début de ſes Elégies.

Commencement de la première Elégie du premier Livre.

C'eſt par les yeux de la belle Cinthie
Que l'amour s'eſt rendu le maître de mon cœur;
Et tous les inſtans de ma vie
Vont être conſacrés à cet objet vainqueur.
Fils de Cypris, oui je ſuis ton eſclave;
Il n'eſt plus temps que je te brave;
Je ne romprai jamais tes fers,
Ce ſont ceux de Cinthie, Amour, qu'ils me ſont chers!



Imitation de la ſeconde Elégie du premier Livre.

Enfant chéri de la nature,
De l'amour, de la volupté,
Mépriſe l'art & la parure;
Quel beſoin en a ta beauté?

Eſt-il diamant qui ſurpaſſe
De tes beaux yeux l'éclat vainqueur?
Eſt-il hermine que n'efface
De ta peau fine la blancheur?
Les Dieux qui marchent ſur tes traces,
Se montrent nuds & ſans détour:
Qui pourroit parer l'amour?

Enfant chéri, &c.

L'art divin de la broderie
Ne peut nous donner que des fleurs,
Qui, de celles de la prairie,
Apeine imitent les couleurs;
La pourpre, dans ſon coquillage,
Brille mieux que dans nos maiſons;
Oiſeaux, votre tendre ramage
Vaut mieux que l'art des Amphions.

Enfant chéri, &c.

Phœbu , pour augmenter ta gloire,
Devient rival de Cupidon,
Et chaque fille de mémoire
Veut, à l'envi, te faire un don.
L'une te préſente une lyre;
L'autre veut t'apprendre à rimer;
Mais je ne puis trop le redire,
Que te faut-il donc pour charmer!

Enfant chéri, &c.

Dans une autre Elégie, il déclare qu'il ne peut ſe réſoudre à quitter Cinthie pour aller à la guerre. *Allez, dit-il, à ſes amis.*

Elégie ſixième du Livre premier.

Allez, vous que la gloire appelle,
Combattre l'ennemi de Rome & de Ceſar;
Que la victoire à vos vœux ſoit fidelle,
Qu'Auguſte la retienne enchaînée à ſon char.
Pour moi, Pretre d'un Dieu moins cruel que Bellone,
Aux autels de l'Amour je reſte proſterné;
Des plus brillans lauriers formez votre couronne;
Le myrthe me ſuffit, & j'en ſuis couronné.
Rome, je t'offrirois & mon ſang & ma vie;
Mais ne m'expoſe pas au dépit, aux rigueurs
De mon adorable Cinthie;
Ah! tu ſerois trop cherement ſervie
Si mon départ faiſoit couler ſes pleurs.

De ſon côté, Cinthie reconnoiſſante, rompit un voyage qu'elle devoit faire dans un lieu aſſez éloigné. Properpe célébra ainſi cette complaiſance.

Oui, je ſuis aimé de Cinthie;
Elle rompt un projet contraire à nos amours :
Dans Rome & dans ſes bras je vais paſſer ma vie;
Dans Rome, ſans Cinthie, aurois-je de beaux jours!
Orgueilleuſe Cité, dans ton immenſe enceinte
Tous les plaiſirs ſont raſſemblés, dit-on;
Pour moi, je n'y verrois qu'ennuis & que contrainte,
Loin de l'aimable objet qui ſurprit ma raiſon.
Près d'elle il n'eſt déſerts, il n'eſt triſte rivage
Où mon illuſion ne me peignit les cieux;
Il n'eſt cabane obſcure, ou grotte ſi ſauvage,
Que le doux éclat de ſes yeux
Ne me fit préférer aux lambris faſtueux.....
Pour Properce il eſt donc des Muſes favorables;
Il eſt un Apolon dont le ſouffle divin
Prête aux tendres accens ces charmes ineffables,
Qui d'un cœur indompté nous ouvrent le chemin.
Oui, je dois à mes chants les bontés de Cinthie;
A mes chants ſont cœur s'eſt ouvert;
Ma Cinthie y répond..... Favorable concert,
Durez autant que notre vie.



Elégies onzième & douzième du 1er. Livre.

Cinthie eſt tout pour moi, ſociété, famille,
Gloire, richeſſe, amuſemens,
Plaiſirs de toute eſpèce & de tous les momens.
Par vous ſeule, ô Cinthie, en mes yeux gaîté brille;
Ou ſi de noirs chagrins mon front s'eſt obſcurci,
Vouz en êtes la cauſe auſſi.
Par vous ſeule je ſuis agréable ou mauſſade,
Heureux ou malheureux, bien portant ou malade.
Par un aimable enchantement
Properce aime Cinthie, & ne peut aimer qu'elle;
Il ne vit que depuis l'inſtant
Où ſes yeux ont connu l'objet le plus charmant;
La mort ſeule peut rompre une chaîne ſi belle.

Elégie dix-huitième du Livre premier.

Hêtres au Dieu Pan conſacrés,
Vous qui dans ces rians boccages
Commencez à former d'agréables ombrages,
Soyez les garans révérés
Des ſermens que Cinthie & ſon Amant fidèle
Font ici de s'aimer d'une ardeur éternelle.
Conſervez bien ces doux ſermens
Gravés ſur votre écorce tendre;
Leurs traces, avec vous, s'accroîtront tous les ans.

Jusqu'aux siècles futurs, des fidèles Amans,
Ainsi le souvenir peut durer & s'étendre.
Hélas ! l'amour heureux devroit durer toujours ;
Mais les cruelles destinées
Bornent le cours de nos années ;
Egalons-y, du moins, celui de nos amours.

Voici comme Properce peint l'Amour, ce Dieu qu'il adore sous les traits de Cinthie.

Imitation de la douzième Elégie du second Livre.

Qui t'a peint le premier sous les traits d'un enfant,
Dieu d'Amour, quel qu'il soit, j'admire son adresse ;
Un cœur rempli d'une vive tendresse,
N'est dans tes mains qu'un jouet amusant.

Celui qui te donna des aîles,
Savoit bien qu'au hasard, volant de cœurs en cœurs,
Ton flambeau porte ses ardeurs
Sur des beautés ou tendres ou cruelles,
Sur des Amans constans, ou sur des infidèles.

Ton arc & tes dards enflammés,
Prouvent bien qu'unissant les charmes à la force,
Tantot tu nous séduis par une douce amorce,
Tantôt tu nous contrains d'aimer sans être aimés.

Quant à moi, de tes coups je n'ai plus rien à
craindre ;
Tu m'as bleſſé du plus beau de tes traits ;
Que je ſuis loin de me tronver à plaindre :
Ta flèche, de mon cœur, ne ſortira jamais.

Sur Cinthie & ſur moi ton heureuſe victoire
T'aſſure des ſujets & contens & ſoumis ;
Les ſuccès de ma Muſe augmenteront ta gloire ;
Mais mon cœur préfere le prix
Que reçoivent tes favoris,
A ceux du temple de mémoire.

Voici l'Epitaphe que Properce, jouiſſant encore d'une bonne ſanté, nous a ordonné de mettre ſur ſon tombeau. *Amis, nous diſoit-il.*

Fin de l'Elégie treizième du ſecond Livre.

Lorſque j'aurai quitté la vie,
Ne regrettant que vous & ma Cinthie
Laiſſant le faſte aux mânes des Héros,
Dreſſez à mon ombre chérie
Une tombe de pierre unie,
Et gravez-y ces ſimples mots :
Cy-gît un cœur dont la flamme conſtante
N'eut qu'un objet, ne ſervit qu'une Amante.

Peut-être ne connoissez-vous pas encore, ô mon cher Ovide, les vers que Properce a faits sur la perte de ses tablettes, sur lesquelles il avoit écrit tant de jolis vers pour sa Cinthie. Les voici.

Elégie vingt-troisième du Livre troisième.*

Je viens donc de vous perdre, ô tablettes chéries,
Que l'ivoire ni l'or n'ont jamais enrichies.
Le myrthe de Vénus, ce bois mystérieux,
Couvroit seul vos feuilles légères;
Vous étiez les dépositaires
Des secrets d'un cœur amoureux.
En faveur de Cinthie, ô mémoire fidelle,
Rappelle-moi les vers que je fis l'autre jour;
Ou plutôt ceux que me dicta l'Amour
Pour tromper les ennuis d'un cœur éloigné d'elle.
J'attends, avec transport, l'objet délicieux
A qui mon ame est asservie.
Sa beauté fit toujours le plaisir de mes yeux,
Son amour fait encor le bonheur de ma vie.
Que mon sort est digne d'envie!

---

* Ces vers sont presqu'entièrement de M. l'Abbé de Chaulieu, mais imités de Properce.

Il

Il doit rendre jaloux les plus heureux Amans :
Peut être que la jouissance
De leurs plus fortunés momens,
Ne vaut pas mon impatience.

Amours d'Horace.

Le lendemain Gallus répondant à l'attente de ses Auditeurs, reprit en ces termes : Il me reste à vous parler d'Horace, * & je

* Ce que contient cet article est tiré, en partie, des *Amours d'Horace*, imprimés en 1728, qu'on a attribués à M. le Chevalier de Solignac, mort depuis peu, très-âgé, à Nancy, après avoir survécu au Roi Stanislas, auquel il avoit eu l'honneur d'etre attaché long-temps, en qualité de Secrétaire de son Cabinet. Ce petit Roman est écrit d'un ton assez indécent, mais il y a pourtant de l'esprit & assez d'art dans la façon dont l'Auteur a tiré des Odes d'Horace, les noms des femmes & des filles qu'il a chantées, pour en composer une histoire, au moins assez vraisemblable, des amours de ce Poëte. Nous nous sommes ensuite servi des excellentes réflexions de M. L. D. D. N. & de M. Algarotti sur Horace ; enfin, des Vies de ce Poëte qui sont à la tête des différentes éditions de ses Œuvres, & de ses Œuvres mêmes

vous en entretiendrai long-temps. Qui mérite plus que lui votre attention ? De qui pourrois-je rappeler, avec plus de plaisir, ses charmantes Poësies ! Les Dames qui ne les connoissent point encore, se trouveront heureuses d'en entendre les principaux morceaux; & Lentulus & Ovide conviendront qu'on ne peut trop souvent répéter ceux qu'on connoît déjà : ils seront enchantés de de plusieurs pièces, composées depuis leur éloignement de Rome, & qui n'ont pu parvenir jusqu'à eux.

Les événemens de la vie civile & militaire

---

pour présenter Horace, comme Philosophe & comme Littérateur.

Quant aux traductions en vers, il y en a tant des plus beaux morceaux d'Horace, que nous n'avons eu souvent qu'à choisir pour offrir des échantillons, ou, pour mieux dire, des modèles des différents genres dans lesquels ce Poëte s'est exercé; quelquèfois aussi nous avons osé traduire ou imiter, de nouveau, ces morceaux si souvent traduits ou imités.

Madame de Villedieu a fait un article d'Horace dans *ses Exilés de la Cour d'Auguste*. Mais nous n'avons fait aucun usage de ses idées, peu propres à intéresser nos Lecteurs, & qui ne sont nullement fondées sur les Poësies d'Horace même.

d'Horace, ne ſont pas plus intéreſſans que ceux de la vie de Properce. Notre cher Horace eſt fils d'un affranchi qui étoit parvenu au grade de Licteur ou Huiſſier du Magiſtrat d'une petite Ville. Il eſt né à Vénuſe, dans la Lucanie, (aujourd'hui la Pouille). Etant jeune, il porta les armes comme ſimple ſoldat, & ſuivit les drapeaux de Brutus & de Caſſius; mais il ne rougit pas de dire lui-même, ſans doute pour prouver à Auguſte qu'il n'a jamais été pour lui un ennemi dangereux, qu'il s'eſt enfui honteuſement à la bataille de Philippes. On peut juger de-là, qu'ayant d'ailleurs autant d'eſprit & de talens, il n'a pas eu de peine à obtenir ſa grace. Quant à la reſtitution de ſes biens, comme il n'avoit rien à perdre, il n'a rien eu à demander. Mais Mécène a ſi bien ſenti le prix de ſes talens, qu'il l'a mis, par les bienfaits d'Auguſte & par les ſiens, en état de jouir de cette heureuſe médiocrité qu'Horace lui-même préfère à toutes les richeſſes. Une maiſon de campagne charmante, aſſez d'argent pour faire bonne chère, & régaler ſes amis & ſes maîtreſſes, aſſez d'agrémens pour plaire encore aux

femmes, quoiqu'il ne ſoit plus jeune, aſſez de loiſir pour pouvoir ſe livrer aux amuſemens qu'il ſe procure à lui-même, ou qu'il partage avec ceux dont il tient cette même aiſance; que faut-il de plus à Horace pour être heureux, & qui ne ſe contenteroit d'un pareil partage?

Pour vous bien faire connoître ſa perſonne & ſes ouvrages, je vais vous le préſenter ſous trois différens aſpects, comme homme galant, comme Philoſophe, comme homme de Lettres.

Sous le premier, je ne peux vous diſſimuler que vous le trouverez un peu libertin; mais s'il eſt permis à quelqu'un de l'être, n'eſt-ce pas à celui qui eſt aſſez libre pour n'avoir aucun devoir à remplir envers la Patrie, n'ayant ni charges ni emplois? Qui ne doit rien à ſa famille, n'ayant ni femme, ni enfans, ni parens proches; à qui ni la nobleſſe de ſa naiſſance, ni l'éclat de ſes dignités n'impoſent aucune réſerve, & ne preſcrivent aucune obligation de décence extraordinaire; enfin, qui ne doit compte de ſes actions à perſonne, & n'en paroît que plus aimable à ſes protecteurs & à ſes amis,

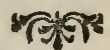
en ſe livrant au goût du plaiſir ? Peu de gens ſont dans cette douce ſituation : auſſi eſt-il permis à peu de gens d'être libertins comme Horace ; & ſi je parois excuſer ſa conduite, je fais obſerver, en même-temps, que ſon exemple autoriſe rarement à l'imiter.

Il s'en faut donc beaucoup qu'Horace s'en ſoit tenu à une ſeule maîtreſſe, comme Properce. Il en a eu grand nombre. Aucune n'a été aſſez illuſtre, pour que, par diſcretion, je ſois obligé de taire ſon nom ; & comme leur principale gloire conſiſte à avoir été aimées d'Horace, je nommerai, au contraire, celles qu'il a le plus célébrées.

Il paroît que ſes premières amours ont été pour Cynare, puiſque, même encore, quand il veut parler de ſa jeuneſſe, il cite le temps où il poſſédoit cette maîtreſſe. On pourroit s'imaginer que cette époque ne lui eſt chère que parce qu'elle lui rappelle le bonheur d'avoir réuſſi dans une conquête difficile ? On ſe tromperoit ; Cynare n'étoit qu'une belle & franche courtiſanne, qui ſe faiſoit payer bien cher, & ruinoit les plus riches de Rome ; mais plus indulgente pour le Poëte, elle lui donnoit des preuves de

tendresse gratuite. L'amour-propre d'Horace en étoit flatté ; opinion ridicule, faux préjugé , auquel bien d'autres ont cédé comme lui.

A Cynare succéda Lydie , autre coquette , peut-être moins intéressée , mais qui , par goût , partageoit son cœur entre plusieurs amans. Ce partage parut plus insupportable à Horace , que celui auquel il étoit réduit auprès de Cynare ; aussi Lydie essuya-t-elle , de sa part , de grands reproches : ceux qui les occasionnèrent , étoient le jeune & vigoureux Sybaris , le beau & ardent Telephe , & enfin , le charmant Calaïs. C'est à l'occasion de ce dernier , que le Poëte & sa maîtresse se brouillèrent d'abord , mais ils se raccommodèrent bientôt. Horace a exprimé cette tracasserie amoureuse dans cette jolie Ode , qu'Ovide & Lentulus connoissent déjà , mais qu'on ne peut trop entendre.



Traduction de l'Ode neuvième du ſecond Livre.

Lorſque tu m'aimois, Lydie,
Quand j'étois ſûr de ta foi,
Mon deſtin digne d'envie,
Valoit le deſtin d'un Roi.

LYDIE.

Quand de toi ſeul adorée,
Je bornois tous tes deſirs,
Ma gloire étoit comparée
A l'excès de mes plaiſirs.

HORACE.

Pour une autre je ſoupire,
Cloé me tient ſous ſes loix;
J'éprouve un tendre délire
Quand j'entends ſa douce voix,
Bornant toute mon envie
A l'aimer, à l'attendrir;
Ah ! pour prolonger ſa vie,
Je ſerois prêt à mourir.

LYDIE.

Que Calaïs eſt aimable !
Qu'il eſt beau, qu'il eſt charmant !
Dieu des amours, rends durable
Notre tendre attachement;

Je perdrois deux fois la vie
Pour lui prouver mon ardeur;
Oui, pour l'aimer, ſa Lydie
Voudroit avoir plus d'un cœur.

HORACE.

Quoi, ſi ma chaîne nouvelle
Se rompt aujourd'hui pour toi,
Si ceſſant d'être infidèle
Mon cœur revient ſous ta loi.

LYDIE.

Quoique Calaïs m'adore,
Malgré ton manque de foi,
Viens, ſi tu le veux encore,
Vivre & mourir avec moi.

Un raccommodement entre une coquette & un volage, ne peut pas toujours durer. Ce fut enfin tout de bon qu'Horace s'attacha à la jeune Cloé, & que Lydie céda aux ſoupirs multipliés de la jeuneſſe Romaine; mais Cloé, de ſon côté, agréa bientôt l'hommage de ce même Télephe qui avoit déjà inquiété Horace chez Lydie.

L'eſprit d'Horace étoit charmant; mais, au fond, ſon cœur n'étoit pas aſſez délicat pour rencontrer une maitreſſe fidelle; auſſi n'en

n'en trouva-t-il jamais. Ayant renoncé à Cloé, il s'attaché à Pyrra, & fut bientôt obligé de se plaindre de sa légereté : il la quitta pour la jeune Lalagé ; celle-ci n'étoit pas encore disposée à aimer, ou ne ressentoit pas d'amour pour lui. L'affranchie Myrthane, la courtisanne Inachia se succédèrent dans son cœur, ou plutôt dans ses goûts; enfin Barine l'attacha pendant un temps, & Barine le trompa. Comme il ne pouvoit s'empêcher de la trouver jolie, les reproches qu'il lui fit, furent plus galans que furieux; vous en allez juger *.

Traduction de l'Ode huitième du second Livre : Ulla si juris.

Barine, si tes impostures
Altéroient tes dents ou ton tein,
Je te croirois, quand tu me jures
Que ton amour sera sans fin;
Mais qu'il te sied d'être infidelle ?
Ta bouche n'en est que plus belle

---

* On répète encore ici qu'on a profité de plusieurs imitations heureuses de cette Ode, & notamment d'une de M. de la Harpe.

ès qu'elle a fait un faux ferment :
n t'adore, quoique parjure ;
Et chaque trahifon t'affure
L'hommage d'un nouvel Amant.

Il t'eft, fans doute, falutaire
D'attefter les feux éternels,
Ou bien les cendres de ta mère,
Ou la troupe des immortels.
Jures, Vénus n'en fait que rire ;
Tout eft pour toi dans fon Empire,
Son fils t'applaudit à fon tour;
Pour uis, ta promeffe perfide
Aiguife la flèche homicide
Que lance le cruel amour.

Il femble qu'à te rendre hommage
Tout jeune cœur foit deftiné ;
Ce n'eft que pour ton efclavage
Que chacun d'eux femble être né.
Que ta perfidie eft heureufe !
Ta Cour n'en eft pas moins nombreufe,
Chaque jour la voit s'augmenter ;
La mère, l'époufe fidelle,
Pleurent en te voyant fi belle ;
Pour toi feule on doit tout quitter.

Après Barine, Horace aima Tyndaris, & eut bien de la peine à féduire cette jeune beauté dont il avoit autrefois offenfé la mère.

Notre cher Horace n'étoit déjà plus un adolescent. Dans l'âge heureux dont je parle, Gratidie l'avoit trouvé aimable ; il n'avoit pas pensé d'elle aussi avantageusement, & il en étoit résulté entre le Poète & la Dame, une violente tracasserie qu'Horace auroit sans doute prévenue, s'il eût pu deviner que la beauté surannée qu'il refusoit, seroit mère d'une jolie fille. Pour réparer ses anciens torts, il chanta cette agréable Palinodie, que les esprits malins purent prendre pour une ironie, mais que Gratidie regarda comme une réparation très-suffisante. Malheureusement Tyndaris ne la considéra pas longtemps sous cet aspect ; & si Horace réussit auprès d'elle, ce ne fut que pour des momens fort courts. Il s'attacha à Galatée. C'étoit une aimable enfant, complaisante & facile : c'est peut-être ce qui lui fit perdre notre Poète, qui passa bientôt d'elle à la jolie Phloé. Celle-ci avoit une mère fort incommode, nommée Chloris. Horace, qui devenoit insensiblement moins galant & plus satyrique, osa l'attaquer, & fit contre elle des vers sanglans. Ah ! comme l'humeur & le caractère changent avec l'âge ! Horace

n'eſt plus aimable que pour ſes amis & ſes protecteurs ; ſes maîtreſſes ne lui ſont plus ſi attachées, & il ſe prend à elles de ce qui vient de ſes propres défauts.

Après avoir aimé Lydé, il aima Phryné, & enfin Phylis. Cette dernière n'étoit qu'une jeune eſclave ; mais charmante, gaie, diſons le mot, capable de ranimer un vieux libertin. Horace l'invita à venir paſſer quelque-temps dans ſa petite maiſon de campagne ; il la lui dépeignit comme très-agréable : il lui promit bonne chère, bon vin & bonne compagnie ; il lui fit eſpérer qu'elle y ſouperoit avec Mécène ; grand attrait : car enfin, ſi Phylis eût rencontré chez Horace ce favori, & eût eu le bonheur de lui plaire, ſa fortune étoit faite : c'eſt ainſi qu'un vieillard uſe de toutes les reſſources pour attirer chez lui la jeuneſſe.

Philis ſe rendit à l'invitation d'Horace ; & la connoiſſance étant faite, leur liaiſon dura quelque temps, au préjudice de ce Thélèphe, dont le ſort étoit de traverſer toujours Horace dans ſes amours, ou d'être traverſé par lui dans les ſiens. Mais notre Poëte n'étoit point aſſez riche, & n'étoit plus aſſez

jeune pour fixer la vive Phylis. Il contribua, du moins, à l'établir avantageuſement, en perſuadant, par les plus jolis vers du monde, à Xanthias Phocus, qui en étoit amoureux, qu'il ne pouvoit mieux faire que de l'épouſer.

Les derniers deſirs d'Horace, ou à-peu-près, ont été allumés par la chanteuſe Néère. Elle lui fit éprouver tous les délices & toutes les amertumes que procurent communément les beautés de ſon état. Tantôt elle rendoit ſes ſoupers délicieux ; & quand elle étoit de bonne humeur, ou qu'elle n'avoit rien de mieux à faire que d'amuſer la ſociété du Poëte, ſes talens, ſes grâces, ſa vivacité ajoutoient à la ſatisfaction que les amis d'Horace avoient de vivre avec un vieillard auſſi aimable. Tantôt auſſi elle lui faiſoit eſſuyer des caprices, ſupporter des momens d'humeur, quelquefois même des ſcènes cruelles & humiliantes : & quand le bel eſprit vouloit lui réſiſter, la beauté fantaſque avoit toujours l'avantage. A la fin, il avoit pris le parti de renoncer à ce ſexe enchanteur pour jouir de ſes amis & de lui-même ; mais à l'âge de près de cinquante ans, il

vient encore de tomber dans les filets de Glycère ; & je l'ai laissé, espérant de passer heureusement, dans ce nouvel amour, des jours qui, suivant leur date, devroient être consacrés à la raison. Voici sa dernière Ode, qui exprime la situation actuelle de son cœur.

Traduction de l'Ode première du quatrième Livre *.

Après une si longue paix,
Tu me fais donc, Vénus, une guerre barbare ?
Ah ! de grâce, suspens tes traits,
Je ne suis plus au temps où j'adorois Cynare.

Après dix grands lustres passés,
Cesse de réchauffer, implacable Déesse,
Mes sens assoupis & glacés ;
Vas plutôt où t'appelle une ardente jeunesse.

Range Maxime sous tes loix ;
Au pouvoir de l'amour assujettis son ame ;
D'une belle qu'il fasse choix ;
Pourroit-on refuser de partager sa flamme?

---

* Le fond de cette traduction est de M. le Président Bouhier, de l'Académie Françoise.

Le noble sang de ses ayeux
Est son moindre mérite auprès d'un sexe aimable;
Il porte ton feu dans ses yeux;
Il étendroit bien loin ton pouvoir redoutable.

Je le vois, d'un rival puissant,
Obtenir aisément le brillant sacrifice;
Et son amour reconnoissant,
Elever à ta gloire un galant édifice.

Là, par des parfums éternels,
Par de sincères vœux, tu seras révérée,
Et par des hymnes solemnels,
La gloire de ton nom y sera célébrée.

Là, tous les Bergers d'alentour
Conduisant à l'envi les plus belles Bergères,
Iront t'honorer chaque jour
Par des chants amoureux & des danses légères.

Mais que veux-tu d'un cœur usé?
Peut-on aimer encor, n'espérant plus de plaire?
Je me croyois désabusé;
Mais Vénus, mais Amour, hélas! j'ai vu Glycère

Mes amis, poursuivit Gallus, je viens de vous montrer Horace galant, & même libertin: son histoire ne le présente que sous cet aspect; les aventures de sa vie n'annoncent en lui que ce caractère; mais on doit

le considérer sous un point de vue plus estimable ; & ses Poésie seront les preuves d'après lesquelles vous le reconnoîtrez pour un véritable Philosophe. Je veux aussi, mes Dames, le réconcilier avec vous ; je dois ce soin à vos vertus & à votre sensibilité. Vous n'estimez peut-être pas Horace tout ce qu'il vaut : cette prévention vous honore ; mais vous allez lui rendre justice ; vous verrez en lui un sage : & que fait-il pour l'être ? Craindre les Dieux, croire une Providence, y mettre sa confiance, aimer la justice, modérer ses passions, sur-tout quand elles nuisent au bien général, contribuer à celui de la société, être obligeant, attaché à sa Patrie : c'est ainsi que pense Horace. C'est lui-même qui va nous le dire en vers ; je parlerai pour lui & d'après lui. Sans doute que sa Poésie vous paroîtra harmonieuse ; mais sur tout jugez des pensées & des sentimens.



Ode trente-une du Livre premier : Parcus deorum.

D'une folle sagesse écoutant les maximes,
Je bravois autrefois les Dieux
Par un mépris audacieux ;
J'en conviens maintenant : oui, pour punir les crimes,
Il est un maître dans les cieux.

Au destin des humains je crois qu'un Dieu préside ;
J'ai vu la foudre & les éclairs
Briller, éclater dans les airs ;
J'ai vû le plus hardi, foudroyé, foible & timide,
Craindre le sort de l'Univers.

A la voix du destin tout peut changer de face ;
Il abaisse les grands, il éleve à leur place
L'objet du mépris des humains.
Il peut avec éclat, confondant l'arrogance,
Des mains du riche injuste arracher l'opulence,
Pour la transmettre en d'autres mains.

Ode neuvième du second Livre : Rectius vives.

Cher Varron, crains-tu le naufrage ?
Sur mes conseils regle tes vœux,
La haute mer & le rivage
Sont également dangereux.

Comme moi borne ta fortune
A l'humble médiocrité;
Trop de ſplendeur nous importune;
Craignons l'affreuſe pauvreté.

Trop heureux qui tient dans la vie
Ce milieu qui n'a point de prix;
Il n'eſt point d'éclat ſans envie,
Ni de miſère ſans mépris.

Nous avons vu ſouvent la foudre,
Briſer les pins audacieux,
Mettre les hautes tours en poudre,
Frapper les monts voiſins des cieux.

Fais tête au malheur qui t'opprime;
Et prémuni contre le ſort,
Ne perds pas l'eſpoir légitime
De te retrouver dans le port.

Le Dieu qui forme les tempêtes,
Ramène auſſi le plus beau jour;
Il peut, en menaçant nos têtes,
Nous préparer un doux retour.

Pour mieux aſſurer ſon Empire,
Phébus prend ſouvent dans ſes mains,
Tantôt ſon arc, tantôt ſa lyre,
Et varie ainſi nos deſtins.

Imite le Pilote habile ;
Et quand l'air eſt trop agité ,
Repliant ta voile inutile ,
Attends le zéphir ſouhaité.

Les deux Odes que je viens de vous réciter , auront ſans doute juſtifié l'idée que je vous ai donnée de la Philoſophie d'Horace. Il eſt cependant de cette ſecte Epicurienne , ſi décriée dans Rome par ſon goût pour la volupté , & il a la modeſtie de ſe dire lui-même : *vil animal du troupeau d'Epicure.* Mais on voit bien que nos Romains n'ont pas étudié les principes de cette Philoſophie dans leur ſource. Ils leur préfèrent ceux des Stoïciens , qui prétendent que le dernier degré de la perfection eſt d'être inſenſible à tout. Quelle erreur ! & qu'il vaut bien mieux jouir avec modération de tous nos avantages , ſentir nos maux ſans fureur & ſans déſeſpoir. Ah ! mes amis , ſi la Philoſophie d'Epicure , dont je me déclare moi-même ſectateur , eſt fautive en quelque choſe , c'eſt qu'elle ne nous fournit pas d'aſſez grands motifs pour faire le bien ; mais d'ailleurs , elle nous le conſeille , & nous apprend à en jouir. Permettez-moi de vous débiter encore quelques-unes

des maximes d'Horace, si je ne vous récite plus aucune de ses Odes entières.

Extrait de l'Ode XXIIe, Livre 1er. :
Integer vitæ.

Sans armes, seul & tranquille,
Formant des sons innocens,
Je chantois : l'écho docile
Répétoit mes doux accens.
Il se plaisoit à redire
Mes vers, sur le fin sourire,
Sur la douceur de la voix
De ma charmante Maîtresse ;
Ah ! m'écriai-je, il s'empresse
De justifier mon choix.

Un loup guidé par la rage,
Soudain porte la terreur
Dans ce paisible boccage :
Dieux, prévenez mon malheur !
On m'entend : sur une nue
Pallas paroît ; à sa vue
Le monstre fuit, plein d'effroi :
Rassure-toi, me dit-elle ;
Mortel, à mes loix fidèle,
Sois tranquille comme moi.

De l'Ode trente-unième, Livre 1er. : Quid dedicatum.

De ton Temple aujourd'hui l'on fait la dédicace ;
J'y parois, ô Phébus ! avec dévotion :
Mais quel prix te demande Horace
Pour prix de sa libation ?

Conserve ce que j'ai, c'est ce que je desire ;
Maintiens-moi long-temps sain & d'esprit & de corps :
Protège ma vieillesse, & permets à ma lyre
De l'égayer par ses accords.

De l'Ode seconde, du second Livre : Nullus argento color est.

Des métaux estimés qu'enserre
Le sein avare de la terre,
Sans être ennemi déclaré,
Je sens que l'or, aux yeux du sage,
Brille seulement par l'usage
Qu'en fait faire un cœur modéré.



De l'Ode dix-huitième, du Livre second : Non ebur, neque aureum.

Une veine facile, un cœur sans esclavage,
Une vertu sans fard, voilà mon appanage.
Pauvre, je suis souvent des riches souhaité ;
Content de mon état & de ma pauvreté,
Je ne vais point aux Dieux, avide en mes prières,
Demander un surcroît de biens imaginaires.

De l'Ode troisième, du Livre troisième : Justum & tenacem *.

Le sage est immuable en ses justes projets ;
D'un peuple révolté craignant peu les forfaits,
D'un tyran furieux méprisant la menace,
Il résiste à la force, il réprime l'audace :
Que les vents mutinés bouleversent les mers,
Que la foudre sillonne & déchire les airs,
Le choc des élémens n'aura rien qui l'étonne ;
Tranquille sous le bras de Jupiter qui tonne,
Il verroit l'Univers s'écrouler sous ses pas,
Frappé de ses débris, il ne trembleroit pas.

---

* La traduction de cette Strophe est de M. Chabanon.

De l'Ode neuvième, du Livre quatrième: Ne forte credas, &c *.

Un an ſeul, la pourpre Romaine
T'a fait voir brillant à nos yeux;
Mais chaque ſaiſon nous ramène
Un temps pour toi ſi glorieux.
Vaincre l'une & l'autre fortune,
Rejetter la brigue importune,
Etre inacceſſible aux préſens,
Lever toujours contre le vice
Les étendards de la juſtice,
C'eſt être conſul tous les ans.

Je viens de vous faire enviſager Horace comme galant & comme Philoſophe; il me reſte à vous dire qu'il eſt également le modèle & le maître des gens de Lettres. Vous l'avez vu dans ſes Odes quelquefois ſublime, ſouvent Philoſophe, & preſque toujours galant. Dans ſes Satyres & dans ſes Epîtres, il eſt Peintre & Moraliſte enjoué. Enfin, dans ſon Art Poétique, il donne à tous ſes confrères les préceptes les plus exacts & les plus

* Cette traduction eſt de feu l'Abbé Pellegrin.

sûrs. L'on voit, par la façon dont il expose les règles pour traiter tous les genres, qu'il auroit pu s'exercer lui-même dans tous, si la paresse qui entroit dans son caractère, ne l'en eût empêché. Comme ses Satyres, ses Epîtres, sont des morceaux de quelque longueur, & que peu d'entre eux soient de nature à intéresser les Dames, je hasarderai seulement de leur en présenter quelques légers échantillons.

Extrait de la première Satyre du premier Livre.

Pourquoi de leur état, rarement satisfaits,
Les hommes forment-ils tant de vœux indiscrets?
Le poste où les a mis leur choix ou la Fortune,
Fournit toujours matière à leur plainte importune;
Le sort d'autrui les charme; au lieu de vivre heureux,
On vieillit mécontent de ce qu'on doit aux Dieux.
Tel quand les chars rivaux ont quitté la barrière,
Le cocher oubliant ceux qu'il laisse derrière,
Anime ses coursiers, ne songe qu'à passer
Ceux qu'il voit devant lui prompts à le devancer.
Ah! le vrai Philosophe, au contraire, se loue
Du rôle qu'ici-bas le destin veut qu'il joue;

En

En mourant : ciel, dit-il, j'accomplis ton décret ;
Ma vie étoit heureuſe, & j'en ſors ſans regret ;
De même qu'un convive honnête & raiſonnable,
Après qu'il a mangé, ſalue, & ſort de table.

On trouve, dans les Satyres d'Horace, juſques à des Chanſons & des Fables. Voici des exemples de l'une & de l'autre.

De la Satyre ſeconde, Livre premier.

Le chaſſeur, à perte d'haleine,
Pourſuit un lièvre dans la plaine,
Malgré la neige & les frimats ;
Ce n'eſt pas dans l'eſpoir de faire un bon repas ;
Quoique pour le forcer il prenne tant de peine,
Sur ſa table on ne le ſert pas.
Tel eſt le goût qui nous entraîne
A pourſuivre ardemment un objet plein d'appas ;
La réſiſtance nous enchaîne.
Ceſſe-t-elle trop tôt de faire l'inhumaine,
D'une beauté nous faiſons peu de cas.

Les deux Rats, Fable tirée de la Satyre ſixième du Livre deuxième *.

Autrefois le rat de Ville
Invita le rat des champs,

* Il eſt inutile de dire que cette traduction eſt de l'illuſtre la Fontaine.

D'une façon fort civile,
A des relief d'ortolans.
Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis;
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.
Le régal fut fort honnête,
Rien ne manquoit au festin;
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étoient en train.
A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit;
Le rat de Ville détale,
Son camarade le suit.
Le bruit cesse, on se retire;
Rats de retour aussi-tôt;
Et le citadin de dire,
Achevons donc notre rôt:
C'est assez, dit le rustique,
Demain tu viendras chez moi;
Ce n'est pas que je me pique
De tous ces festins de Roi;
Mais rien ne vient m'interrompre,
J'en mange tout à loisir;
Adieu donc, fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre.

Je vais vous réciter à présent la plus grande partie de la dernière Satyre qu'Horace ait

composée, d'autant plus volontiers, que j'ai lieu de croire, mon cher Ovide, qu'elle ne vous est pas encore connue. Vous savez quel est l'usage des Saturnales, & que pendant cette fete singulière, les esclaves ont le privilège de se mettre à la place de leur maître, & de jouir d'une liberté passagère qui rappelle l'heureux temps où vivoit Saturne, & où tous les hommes étoient égaux. Il est assez plaisant & fort singulier qu'Horace ait, à cette occasion, fait sa propre Satyre, & même une Satyre où il s'est peu ménagé. Vous allez l'entendre.

Satyre septième du Livre second.

Dialogue entre *Horace* & son Esclave *Davus*.

DAVUS.

Depuis long-temps j'attends, & brûle du desir
De vous dire deux mots, sous votre bon plaisir.
Je. . . . .

HORACE.

Eh quoi! c'est toi, Davus?

DAVUS.

Oui, c'est Davus lui-même,
Votre esclave fidèle, esclave qui vous aime,

Honnête homme, pour tel par chacun réputé,
Et par vous-même.

HORACE.

Eh bien! prends donc la liberté
Que le mois de Décembre offre à tous tes semblables,
Puisqu'enfin, par des loix qui sont inviolables,
Ainsi l'ont établi nos anciens Romains.
Tu peux parler.

DAVUS.

Mon Maître, une part des humains
Dans les vices honteux qui savent trop lui plaire,
Jusqu'au dernier soupir constamment persévère,
Une autre (& cet abus est le plus général)
Tantôt se porte au bien, tantôt se porte au mal;
Vous êtes de ce nombre.

HORACE.

Oses-tu me le dire,
Coquin, je suis l'objet de ta fade satyre!

DAVUS.

Oui, mon Maître.

HORACE.

Moi!

DAVUS.

Vous.

HORACE.

Comment double fripon,
Que fais-je qui t'oblige à parler sur ce ton?

DAVUS.

Des anciens Romains, de leurs mœurs héroïques
Vous dites tous les jours des choses magnifiques;
Mais vous manquez toujours de résolution
Pour ajouter l'exemple à l'exhortation.
Vous louez, dans le temps qu'aucun ne vous régale,
Les modestes douceurs d'une table frugale;
Mais quand le grand Mécène a desir de vous voir,
Qu'il vous veut à sa table inviter quelque soir,
Vous y courez bien vîte; & la nuit toute entière
Vous chantez, vous buvez, vous faites bonne chere:
Vous y prenez plaisir, & vous trouvez très-bons
Ces ragoûts inconnus au siecle des Catons:
Moi, parce qu'au bon vin j'ai le palais sensible,
Que je crains la fatigue à ma santé nuisible,
Je suis un paresseux, & des plus avérés,
Un ivrogne, un gourmand, tout ce que vous voudrez.
C'est ainsi qu'un valet est traité par un maître
Tout aussi vicieux, & plus encor peut-être;
Ainsi vous me donnez mille noms odieux,
Comme si, dans le fond, vous valiez beaucoup mieux:
Parce que vous savez, sous de belles paroles,
Cacher tous les excès de vos passions folles.

La crainte, un peu d'honneur, vous retiennent...
Mais quoi !
Vous ne valez, au fond, ni plus ni mieux que moi.
Vous n'êtes point fripon, homicide, adultère,
Ni moi larron non plus ; car la peur ſalutaire
De ſubir tôt ou tard un deſtin affligeant,
M'empêche de voler vos meubles, votre argent.
Qu'on ôte le péril, la nature ſans bride
Ne gardera plus d'ordre en ſa courſe rapide.
Vous vous prétendez libre ! Oſez-vous uſurper
Ce titre ſpécieux, vous que l'on voit ramper
Sous l'empire gênant de cent ſortes d'affaires
Que votre ambition ſeule rend néceſſaires,
Vous que tant de mortels captivent ſous leurs loix,
Vous que le traître amour attrapa tant de fois,
Et qui, reſtant en bute aux dangers, aux alarmes,
Des vaines voluptés goûtez toujours les charmes ?
Votre eſclavage, au fond, eſt très-égal au mien ;
Vous me commandez ? Oui, je l'éprouve trop bien,
Mais vous êtes forcé d'obéir à cent autres ;
J'ai mon maître, il eſt vrai, mais vous avez les vôtres ;
Je vous vois tous les jours, auſſi-bien qu'aujourd'hui,
Dans tous vos mouvemens, agir au gré d'autrui ;

Quel homme eſt libre ! C'eſt, je vous l'ai oui-
dire,
Le ſage qui, ſur ſoi, prend un ſuprême empire,
Qui ne craint point les fers, la mort, la pauvreté,
Dompte de ſes deſirs l'impétuoſité,
Qui, pour les faux honneurs, montre un mépris
extrême,
Solide, & ramaſſé tout entier en lui-même,
Ne donnant priſe aucune au plus ſubtile effort
Que fait pour l'arrêter la malice du ſort.
Voilà ce qu'en effet l'homme libre doit être;
Mais Horace, à ces traits, peut-il ſe reconnoître?
Parlez de bonne foi, vous ne le pouvez pas !
Une femme vous met à haut prix ſes appas,
Vous la payez ; l'argent dépenſé, l'on vous
gronde,
On vous chaſſe, d'eau ſale un valet vous inonde,
Après que l'on vous a fermé la porte au nez ;
On vous rappelle enfin, & vous y retournez.
Qu'il s'en faut bien qu'ainſi le deſir me ſurmonte !
D'une telle foibleſſe, ah ! Davus auroit honte.....
Tous deux également ne pouvant ſouffrir l'eau,
Par fois le mauvais vin embrouille mon cerveau,
Souvent mon dos en ſouffre une triſte avanie,
Votre habitude, à vous, reſte-t-elle impunie ?
Non, le bon vin ſur vous fait un pareil effet ;
L'un ne ſait ce qu'il dit, ni l'autre ce qu'il fait.
Quand je vous reconduis des ſoupers de Mécène,
Votre corps, ſur vos pieds, ſe ſoutient avec peine.

Le lendemain matin j'ai repris ma raiſon,
Et vous êtes chargé d'une indigeſtion.
Si je paſſe mon temps à mille bagatelles,
Vous me le reprochez; vous en faites de belles,
Vous qui, pour cent beautés, compoſant de
chanſons,
Croyez qu'on les attache & les paye en vains ſons;
Vous que l'on voit diſtrait, ſur quoi chacun s'écrie:
Ma foi, cet homme eſt fol, ou bien il verſifie.

HORACE.

Coquin, je te ferai bientôt changer de ton;
Attaquer mon talent.... Je vais prendre un bâton.

Horace, dans ſes Epîtres, n'eſt pas moins aimable ni moins Philoſophe que dans ſes Odes & dans ſes Satyres. Le temps s'avançant, je ne vous en citerai que peu de vers.

De tout ce que l'on voit n'admirer preſque rien,
S'inquiéter de peu, c'eſt l'unique moyen
De goûter ici-bas, malgré le ſort perfide,
Une félicité véritable & ſolide.
Aux lieux, aux tems, aux gens, ſe prêter ſans façon,
D'Ariſtipe, autrefois, telle fut la leçon.
S'accommoder à tout étoit ſon grand principe;
Et je ſuis, mes amis, de l'avis d'Ariſtipe.
Chacun trouve bientôt, après s'être eſſayé,
Meſure pour ſon aulne, & chauſſure à ſon pied.

Si nous voulons traiter les affaires en maître,
Soumettons-les à nous, loin de nous y soumettre.
Bon sens, bon estomac, & cœur indifférent,
Conduisent, à la fin, au bonheur le plus grand.
Oui, tels sont mes conseils; adieu, vivez tranquilles:
Si vous avez appris des dogmes plus utiles,
Daignez, avec candeur, me les apprendre aussi,
Si non, faites usage, avec moi, de ceux-ci.
Un citoyen d'Argos, jadis eut la folie
De s'imaginer voir jouer la Comédie
Sur un vaste théâtre où lui seul entendoit
Des chefs-d'œuvres qu'aussi seul il applaudissoit.
Du reste, il se montroit bon voisin, homme aimable,
Epoux fort complaisant, & maître raisonnable:
A force de dépense & de soins, ses parens
Remirent, à la fin, cet homme en son bon-sens.
Quand de bon ellébore, en dissipant sa bile,
Eut remis ses esprits en un état tranquille,
Revenant à lui-même, ah! dit-il, mes amis;
Me tirant de l'état où mon mal m'avoit mis,
Bien loin de me guérir, vous m'arrachez la vie.
Pourquoi m'ôter l'erreur dont mon ame ravie,
Avec tant de plaisir savouroit la douceur!
Adieu, douce chimère, adieu tout mon bonheur.

L'Art Poëtique donnant des règles pour

la compoſition des ouvrages, n'eſt point à l'uſage des Dames, qui doivent ſe contenter de juger de l'effet de ceux que nous compoſons pour elles. Ainſi je me bornerai à rapporter ſix vers, d'après leſquels elles doivent ſe déterminer ſur l'uſage des termes de leur langue dans la converſation *.

Montrez-vous circonſpect dans le choix de vos
 mots;
Ils plaiſent rarement, trop vieux ou trop nouveaux.
Imitez, ſur ce point, la prudente méthode
Dont le ſage ſe ſert à l'égard de la mode;
Vous ne le verrez point, ardent à l'inventer,
A la prendre trop prompt, trop lent à la quitter.

Ici Gallus ceſſa de parler d'Horace, ou, pour mieux dire, c'eſt ici que finiſſent les Mémoires que nous avons eus ſur les Exilés de Tomes; & le tableau que Gallus fit à ſes compagnons d'infortune, de l'état de Rome littéraire ſous Auguſte.

* Cette traduction eſt de l'Abbé du Renel.

Il ne nous reste plus, pour satisfaire entièrement la curiosité de nos Lecteurs, qu'à leur dire ce que nous avons pu apprendre du sort de ces illustres Exilés On se rappellera qu'ils étoient au nombre de six, Len ulus, Hérennius, Hèrennia, Agarite, Gallus & Ovide.

Tacite, qui nous a si bien informé des particularités du règne du cruel & politi | e Tibère, nous fait entendre que Lentulus revint à Rome, & y reprit le rang que sa naissance & ses services méritoient. Selon toute apparence, il y conduisit la belle Hérennia. Tibère, qui n'avoit plus d'intérêt à lui disputer la gloire d'avoir soumis les Gètes, consentit même qu'il portât le surnom glorieux de *Getulicus*, & ce surnom passa à ses enfans.

Hérennius revint sans doute avec lui. Il y a lieu de croire que c'est de l i & d'Agarite que descendoient les illustres Sénateurs de ce nom, qui représentèrent, avec éclat, sous les affreux règnes des Césars, successeurs de Tibère.

Quant à Gallus, l'on ſait qu'il ne ſurvécut pas long-temps à la diſgrâce qui l'avoit fait reléguer à Tomes. Ovide reſta peut-être ſeul ; & c'eſt celui dont la fin nous eſt plus certainement connue. Il mourut dans ſon exil, ſous le règne de Tibère, étant âgé de de plus de cinquante ans. On montre ſon tombeau, non loin des bouches du Danube, où l'on croit qu'étoit ſituée cette triſte ville de Tomes.

Fuſelier, Auteur d'un joli Opéra-Ballet, intitulé : *Les Amours des Dieux*, a placé la ſcène de ſon Prologue auprès du ſépulcre d'Ovide. Il ſuppoſe que les Scythes & les Sarmates ont élevé ſur ce tombeau un Temple à l'Amour ; que tous les ans ils y célèbre une fête en l'honneur de ce grand maître en l'art d'aimer, dont la mémoire leur eſt encore chère. Cette agréable fiction donne lieu à quelques morceaux de Poëſie lyrique qui ſont ingénieux, & doivent paroître intéreſſans aux Lecteurs du Tableau que nous venons d'achever.

La grande Prêtresse du Temple.

Près de ce monument que j'ai fait élever,
Des plaisirs & des jeux que la troupe s'arrête :
Ovide est l'objet de la fête ;
Tout Cythère doit s'y trouver.

Le Chef des Sarmates.

Peuples soumis aux loix, & vous, peuples sauvages,
Hâtez-vous, traversez le vaste sein des mers ;
Rassemblez-vous ici, présentez vos hommages
Au mortel renommé, qui, sur nos froids rivages,
Du plus doux des vainqueurs fit connoître les fers.
Le jour qu'on l'exila, le Tibre sur ses traces
Vit voler après lui les amours empressés :
Le jour qu'il arriva dans nos climats glacés,
Pour la première fois nous y vîmes les grâces :
Sans lui, nos cœurs, qu'il prit soin de former,
Ne sauroient pas encore aimer.

Ensemble.

Ne tardez pas, suivez le devoir qui vous presse :
Venez, tendres amours, venez, accourez tous :
Votre encens, dans ces lieux, devroit brûler sans cesse,
Et le tombeau d'Ovide est un autel pour vous.

Le Chef, alternativement avec le chœur des Sarmates

Du maître des amans, du guide des amours,
Que le nom dans ces lieux retentisse toujours.
Fameux par son esprit, fameux par sa tendresse,
Il connoissoit tous les détours
Des rives de Cythère, & des bords du Permesse.

Du maître des amans, &c.

FIN.

TABLE

DES DEUX VOLUMES.

TOME Ier.

TOME II.

Fin de la Table.





